



G. W. F. Gregor.

Ellis K Waterhouse

POESIES PASTORALES.

AVEC

UN TRAITÉ SUR LA NATURE

DE L'EGLOGUE,

UNE DIGRESSION SUR LES ANCIENS, ET LES MODERNES,

ET UN RECUEIL DE

POESIES DIVERSES;

PAR MONSIEUR

DE FONTENELLE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée par l'Auteur.



A LA HAYE,

Chez GOSSE & NEAULME.

MDCCXXVIII.

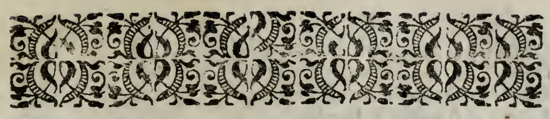


TABLE DES PIECES,

Contenues dans ce Volume.

POESIES PASTORALES.

POESIES DIVERSES.

Cleo-



A MADAME LA DAUPHINE.

EGLOGUE.

DAns un Bois qu'arrose la Seine,
Je marchois sans tenir une route certaine,
Et rêvois presque sans objet;
Un beau jour, un ruisseau, les fleurs de nos Prairies,
Suffisent pour causer nos douces rêveries,
Quelquefois nous rêvons avec plus de sujet.
J'entendis quelques voix que je crus reconnoître;
C'étoient Lise & Cloris, qui toutes deux font naître
De nos Hameaux les plus tendres amours.
J'écoutai sans vouloir paroître,
Trahison qui se fait toûjours
Aux Belles dont on veut surprendre les discours.

Non, disoit Cloris, j'en suis sure,
C'étoit une Déesse, & tu lui fais injure
D'être d'un avis différent.
D'une Divinité les marques naturelles
Eclatent dans cet air qui touche & qui surprend:

Lise, as-tu donc vû des Mortelles
Avoir l'air si noble & si grand?

❧

Tu ne peux à sa vûë avoir été frapée
D'un respect plus profond que moi,
Répondoit Lise, & cependant je croi,
Ma Cloris, que tu t'es trompée,
Et que j'en juge mieux que toi.
Les Déesses toûjours fieres & méprisantes
Ne rassûreroient point les Bergeres tremblantes
Par d'obligeans discours, des soûris gracieux;
Mais tu l'as vû, cette auguste Personne,
Qui vient de paroître en ces lieux,
Prend soin de rassûrer au moment qu'elle étonne.
Sa bonté descendant sans peine jusqu'à nous,
Sembloit par ses regards nous faire des caresses.
Cloris, as-tu vû des Déesses
Avoir un air si facile & si doux?

❧

Alors je me présente aux yeux des deux Bergeres,
Qui ne traitoient point ces mysteres
Que des témoins cachez sont ravis d'écouter;
Je ne dois pas, leur dis-je, avoir beaucoup de gloire,
En devinant ici qui vous fait disputer,
Ce ne peut être que VICTOIRE.
Pour vous dire ce que j'en croi,
Je suis, je l'avoüerai, du sentiment de Lise;
Mais Cloris, car il faut parler de bonne foi,
Cloris ne s'est guére méprise.

Com-

Comment en ſais-tu tant, toi qui n'es qu'un Berger,
Dit Cloris, à quel droit prétens-tu nous juger ?
Bergere, je conſens, repris-je, à vous l'apprendre.
Quoique ſimple Berger, j'ai voulu voir la Cour,
Cette Cour, d'où LOUIS *prend plaiſir à répandre*
Les biens dont eſt comblé ce ruſtique ſéjour.
N'attendez pas de moi que je vous repréſente
Combien de ces beaux lieux la pompe eſt éclatante,
Je fus à leur aſpect interdit, ébloui,
Cent prodiges divers ont troublé ma mémoire,
Et de plus, tout doit bien s'en être évanoui,
Mes yeux furent long-temps attachez ſur VICTOIRE.

Car le croiriez-vous bien ? on me vit là chantant
Ces Airs d'une Muſe champêtre,
Ces mêmes Airs que vous connoiſſez tant,
VICTOIRE *le voulut, ſe delaſſant peut-être*
De ces Airs plus polis que ſans ceſſe elle entend.
Je tremblois devant elle, & je chantai pourtant;
O Ciel! qu'elle fit bien connoître
Juſqu'où va ſon eſprit, juſqu'où ſon goût s'étend!
Les endroits dont je croi qu'on peut être content,
Un ſoûris fin, qui venoit à paroître,
Les marquoit dans le même inſtant.
Quand un Berger qui vous adore
Chante des Vers qui furent faits pour vous;
Vous devez bien ſavoir s'ils ſont touchans & doux,
VICTOIRE *le ſait mieux encore.*

 Puiſ-

Puiſqu'elle daigne m'écouter,
Toûjours mes chants ſeront jugez par elle.
Et pourquoi ne la pas chanter,
Me direz-vous? la matiere eſt ſi belle.
Je le ſai bien, mais un ſimple Hautbois,
A votre avis, y pourroit-il ſuffire?
Phœbus lui-même avec ſa Lire
Y penſeroit plus d'une fois.





POËSIES PASTORALES.

ALCANDRE.

PREMIERE EGLOGUE.

A MONSIEUR....



QUAND je lis d'Amadis les faits inimitables,
Tant de Châteaux forcez, de Géans pourfendus,
De Chevaliers occis, d'Enchanteurs confondus,
Je n'ai point de regret que ce ſoient-là des Fables.
Mais quand je lis l'Aſtrée, où dans un doux repos
L'Amour occupe ſeul de plus charmans Héros,
Où l'Amour ſeul de leurs deſtins décide,
Où la Sageſſe même a l'air ſi peu rigide,
Qu'on trouve de l'amour un zélé partiſan

Jusque dans Adamas, le Souverain Druïde,
Dieux, que je suis fâché que ce soit un Roman !
J'irois vous habiter, agréable Contrée,
Où je croirois que les Esprits
Et de Celadon & d'Astrée
Iroient encore errans des mêmes feux épris ;
Où le charme secret produit par leur presence
Feroit sentir à tous les cœurs
Le mépris des vaines grandeurs,
Et les plaisirs de l'innocence.

O rives de Lignon, ô plaines de Forez,
Lieux consacrez aux amours les plus tendres,
Montbrison, Marcilli, noms toûjours pleins d'attraits,
Que n'êtes-vous peuplez d'Hilas & de Silvandres ?
Mais pour nous consoler de ne les trouver pas,
Ces Silvandres & ces Hilas,
Remplissons notre esprit de ces douces chimeres,
Faisons-nous des Bergers propres à nous charmer ;
Et puisque dans ces champs nous voudrions aimer,
Faisons-nous aussi des Bergeres.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains,
Notre Raison séduite avec plaisir s'égare,
Elle-même jouït des objets qu'elle a feints,
Et cette illusion pour quelque temps répare
Le défaut des vrais biens que la Nature avare
N'a pas accordez aux Humains.

Ami,

Ami, dans ce dessein je t'offre cet Ouvrage;
Nous avons eû du Ciel l'un & l'autre en partage
Le même goût pour les Bergers.
Nous n'imiterons pas du Héros de Cervantes
Dans de ridicules dangers
Les proüesses extravagantes;
Sans doute nos esprits ne seront point blessez
Du fol entêtement de la Chevalerie,
Jamais par nous des torts ne seront redressez;
Mais pour cette puissante & douce rêverie,
Qui fit errer Lisis dans les plaines de Brie,
Avec quelques moutons à peine ramassez,
Rétablissant la Bergerie
Dans l'éclat des siécles passez,
Cher ami, sans plaisanterie,
N'en sommes-nous point menacez?

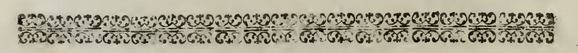
LEs Bergers d'un Hameau célébroient une Fête,
Chacun d'eux plus paré méditoit sa conquête,
Ne respiroit qu'amour, & n'étoit appliqué
Qu'au soin de voir, de plaire, & d'être remarqué.
Ce soin, mais plus secret, occupoit les Bergeres,
On avoit pris conseil des Ondes les plus claires,
On avoit dérobé des fleurs aux Prez naissans;
Rien n'étoit oublié des secours innocens
Qu'en ces lieux la Nature & si simple & si belle
Peut recevoir d'un Art presqu'aussi simple qu'elle,

Ici, ſous des Rameaux exprès entrelaſſez,
Où joüoient les rayons dont ils étoient percez,
On formoit tour à tour des danſes différentes,
Heureux ceux qui tenoient la main de leurs Amantes !
Là, dans une campagne on diſputoit un prix,
L'amour plus que la gloire anime les eſprits,
Les Belles aux Bergers inſpirent de l'adreſſe,
Heureux qui met le prix aux pieds de ſa Maitreſſe!
Tout l'air retentiſſoit du bruit confus & doux
Des Flûtes, des Hautbois; & des Oiſeaux jaloux,
Il naiſſoit mille Amours, ce tems les favoriſe,
Ils étoient moins craintifs, ce tems les autoriſe,
De toutes parts enfin par mille jeux divers,
A la joie, au plaiſir les cœurs étoient ouverts;
Alcandre, Alcandre ſeul n'en étoit point capable;
A peine il reconnut un jour ſi remarquable,
En voiant ce ſpectacle, il s'en trouva ſurpris,
Triſte, mais tendre effet de l'abſence d'Iris.
Il ſe dérobe, il fuit une importune foule,
Par des chemins couverts en ſecret il ſe coule:
Auſſi-tôt qu'il arrive au milieu d'un côteau,
D'où les yeux aiſément découvrent le Hameau,
Il y voit l'allégreſſe en tous lieux répanduë,
Pour un amant qui ſouffre inſuportable vûë.
Il s'arrête, & preſſé de ſes vives douleurs;
Tout rit, tout eſt en joye, & moi, dit-il, je meurs.
Dix fois du ſein des eaux la lumiere eſt ſortie,
Depuis que du Hameau ma Bergere eſt partie;

Je

Je faiſois de la voir le plus doux de mes ſoins,
Si je ne la voiois, je la cherchois du moins,
L'amour me conduiſoit, & je ne manquois guére
A découvrir les lieux qui cachoient la Bergere;
Mais maintenant, hélas! j'erre en ces mêmes lieux.
Plein d'elle, & ſans eſpoir, qu'elle s'offre à mes yeux.
Ciel! que le Soleil marche à pas lents ſur nos têtes!
Quels jours! quelle triſteſſe! & l'on ſonge à des Fêtes!
On danſe en ce Hameau! que je me tiens heureux
D'être ici ſolitaire, éloigné de ces jeux!
Et qu'y ferois-je? quoi! je pourrois voir Doride
De loüanges toûjours & de douceurs avide,
Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle qui jamais n'a loué ſes appas,
Y briller en ſa place, y triompher de joie?
Goûtez bien le bonheur que le ſort vous envoie,
Bergeres, jouïſſez de mille vœux offerts,
Dans l'abſence d'Iris les momens vous ſont chers.
Qu'elle eût orné les Jeux! que d'yeux tournez ſur elle!
Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant ſi belle!
Elle eût mis cet habit qu'elle-même a filé,
Chef-d'œuvre de ſes doigts qu'on n'a point égalé;
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée
Il ſembloit de mon chant qu'elle fût moins touchée;
Il eſt vrai cependant que pour mieux m'écouter,
La belle quelquefois vouloit bien le quitter.
Elle auroit mis en nœuds ſa longue chevelure,
La Jonquille à ces nœuds eût ſervi de parure,

Elle est jaune, Iris brune, & sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardoit que moi.
Peut-être dans les jeux elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard mysterieux & tendre
Qu'avec un air timide elle m'eût adressé,
Et de tous mes tourmens j'étois récompensé.
Peut-être qu'à l'écart si je l'eusse trouvée
D'une troupe jalouse un peu moins observée,
Elle m'eût en fuiant dit quelque mot tout bas,
Avec sa douce voix & son doux embarras;
Elle l'a déja fait aux Nôces de Silvie,
Ce plaisir imprévû pensa m'ôter la vie,
Mon cœur se trouble encore à ce seul souvenir
Quel moment ! ah ! grands Dieux, s'il pouvoit revenir!
Alcandre, que dis-tu? La Bergere est absente,
Peut-être pour long-tems, peut-être peu constante,
Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir ?
Tu serois trop heureux seulement de la voir.



SILVANIRE & DELPHIRE.

II. EGLOGUE.

ATIS, LICIDAS.

ATIS.

OU vas-tu, Licidas?

LICIDAS.

Je traverse la plaine,
Et vais même monter la colline prochaine.

ATIS.

La course est assez longue.

LICIDAS.

Ah! s'il étoit besoin,
Pour le sujet qui me mène,
J'irois encor bien plus loin.

ATIS.

Il est aisé de t'entendre;
Toûjours de l'amour.

LICIDAS.

Toûjours.
Que faire sans les Amours?
Qui viendroit me les défendre,
Je finirois là mes jours.
Au Hameau d'où je suis tout le monde s'engage,
En aucun autre lieu l'Amour n'est mieux servi,
Bergeres & Bergers nous lui rendons hommage,
Il n'est point parmi nous d'usage,
Plus ancien, ni mieux suivi.

ATIS.

Et n'est-ce pas chez nous la même chose?
Un Berger rougiroit de n'être pas amant,
Au doux péril d'aimer de soi-même on s'expose:
Qu'il arrive un évenement,
Il n'en faut pas chercher bien loin la cause;
C'est l'Amour, c'est lui sûrement.

Par nos Iris, & nos Silvies
Tous nos destins sont décidez;
Les Troupeaux, il est vrai, sont assez mal gardez,
Mais les Belles sont bien servies.

LICIDAS.

Dans tout notre Hameau nous ne pouvions compter
Qu'une jeune Beauté qui fût indifférente;
Maintenant c'en est fait, Silvanire est amante,
L'Amour n'a point voulu qu'on la pût excepter.

ATIS.

Dis-moi, Berger, par quelle voie
Il l'a soumise à son pouvoir;
Je suis curieux de savoir
Les divers moiens qu'il emploie.
Aussi bien je suivrai la route que tu tiens,
Pendant un assez long espace;
Dans de semblables entretiens
Tu sais comme le tems se passe.

LICIDAS.

Mais, Berger, tu me conteras
De ton Hameau quelque Histoire pareille.

ATIS.

J'y consens, ce seroit une grande merveille
S'il ne nous en fournissoit pas.

LICIDAS.

SIlvanire vivoit sans avoir de tendresse,
Elle perdoit le tems d'une aimable jeunesse,
Et ce qui méritoit de plus grands châtimens,
Elle le faisoit perdre à deux ou trois Amans.

Souvent

Souvent contre l'Amour, même contre ſa Mere,
Contre l'aimable Troupe adorée en Cithére,
Elle tint des diſcours offenſans & hardis,
Je ſerois bien fâché de les avoir redits.
Elle quitta pourtant ſa fierté naturelle,
Non ſur de nouveaux ſoins qu'un Amant eût pour elle,
L'Amour n'en fit pas tant & la réduiſit bien,
Toute cette fierté ceſſa preſque ſur rien,
Un jour elle épia Miréne avec Zelide;
Tandis que le Soleil brûloit la terre aride,
Sous un ombrage épais ces Amans retirez
Du reſte des Mortels ſe croioient délivrez.
Un buiſſon les trahit aux yeux de Silvanire,
D'un entretien d'Amans elle eut deſſein de rire,
Plaiſir, qui lui devoit ſans doute être interdit!
Cieux! quels diſcours charmans Silvanire entendit!
Devine-les, Atis, toi qui ſais comme on aime;
C'étoient de ces diſcours dictez par l'Amour même,
Que les Indifférens ne peuvent imiter,
Qu'un Amant hors de là ne ſauroit repeter.
Ils étoient quelquefois ſuivis par un ſilence;
Au défaut de la voix les yeux d'intelligence
Confondoient des regards vifs, quoique languiſſans.
Et craintifs & flateurs, doux enſemble & perçans.
Zelide en rougiſſoit, & cette honte aimable
Exprimoit mieux encore un amour véritable,
Et Miréne charmé liſoit dans ſa rougeur
Des ſecrets, qu'à demi cachoit encor ſon cœur.
Tantôt de leurs amours l'hiſtoire eſt retracée,

La rençontre où d'abord leur ame fut bleſſée,
Le lieu, même l'habit que Zelide avoit pris,
Rien n'eſt indifférent à des cœurs bien épris,
Les premieres riguenrs qu'eut à ſouffrir Miréne,
Dont la Bergere alors ne convenoit qu'à peine,
Mille riens amoureux pour eux ſeuls importans,
Quels ſujets d'entretien à des Amans contens!
Ils s'occupent tantôt d'un ſimple badinage,
Qui des tendres amours eſt le charmant partage,
Que le reſpect pourtant accompagne toûjours,
Doux reſpect, qui lui même aide aux tendres amours.
Mais pour les amuſer ce qui pouvoit ſuffire,
Par quel art, cher Atis, ſe pourroit-il décrire?
Quelque débat entre eux ſurvenu pour un chant
Que chacun croioit rendre encore plus touchant,
Quelque fleur que Miréne arrachoit à la Belle,
Et dans le mouvement que cauſoit la querelle
Une main de Zelide, ou bien un bras baiſé,
Un vain couroux d'Amante auſſi-tôt appaiſé,
Que ſai-je? mille jeux que l'Amour autoriſe,
Une innocente offenſe, une feinte ſurpriſe,
D'une liberté douce effets pleins d'agrémens,
Voila ce qui changeoit leurs heures en momens.
Silvanire conçut qu'elle étoit moins heureuſe;
De ce lieu ſolitaire elle ſortit rêveuſe,
Les plus beaux de ſes jours, quoiqu'exempts de ſouci,
Tranquilles, fortunez, ne couloient point ainſi.
Elle croioit toûjours voir Zelide & Miréne,

Tou-

Toûjours de leurs diſcours ſa mémoire étoit pleine,
Préſages d'une ardeur qui s'alloit allumer;
Elle ſentit enfin qu'il lui manquoit d'aimer.
Bien-tôt de ſes Amans Liſis le plus aimable
A ſes vœux empreſſez la trouva favorable,
Bien-tôt,.. mais qu'ai-je encore, Atis, à te conter?
Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter;
Bien-tôt ſur tous les ſoins que la tendreſſe inſpire
On ne diſtingua plus Zelide & Silvanire,
De l'Amour cependant admire les attraits,
Le mal ſe prend à voir deux Amans de trop près,

ATIS.

LIcidas, tu ne ſaurois croire
Quel plaiſir m'a fait ton hiſtoire.
Je ſuis ravi lorſque j'entens
Que notre commun Maitre obtient une victoire;
Viens m'en redemander le détail dans vingt ans,
Et tu verras ſi j'ai bonne mémoire.
Je pourrois bien les ſoirs oublier quelquefois
Combien on a mené de mes moutons au bois,
J'oublierai bien des ſecrets qu'on m'enſeigne
Pour guérir un Troupeau qui périt chaque jour,
Mais il ne faut pas que l'on craigne
De me voir oublier une hiſtoire d'amour.

LICIDAS.

Puiſque ta mémoire eſt ſi bonne,
Acquitte-toi, Berger, de ce que tu me dois.

ATIS,

ATIS.

Tu ne perdras rien de tes droits,
Voi si je fais payer les plaisirs qu'on me donne.

TRois jours s'étoient passez, trois jours qu'avoient perdus
Et Delphire & Damon qui ne s'étoient point vûs;
Leurs Troupeaux, jusqu'alors confondus dans la plaine,
Tristement séparez ne paissoient qu'avec peine;
Tandis que le Berger ne songeoit qu'à choisir
Les lieux, les sombres lieux où l'on rêve à loisir,
La Bergere affectoit de paroitre suivie
Des plus jeunes Bergers dont elle fût servie;
Mais elle étoit distraite, & de soûpirs secrets
Alloient après Damon jusqu'au fond des Forêts.
Voi de quelle rigueur étoit cette Bergere.
Damon lui déroba quelque faveur legere,
Delphire le bannit dans un premier couroux,
Peut-être un peu plus tard l'ordre eût été plus doux.
Un soir que les Troupeaux sortant du pâturage
D'un pas tardif & lent marchoient vers le Village,
Et que tous les Bergers chantoient à leur retour
Les douceurs du repos qui suit la fin du jour,
Delphire, qui malgré l'ombre déja naissante
Vit Damon d'aussi loin que peut voir une Amante,
S'arrêta sur sa route, & prit soin d'y chercher
L'endroit le plus obscur où l'on se pût cacher.

Rêveur,

Rêveur, plein d'une trifte & fombre nonchalance,
Tel qu'on peut fouhaiter un Amant dans l'abfence,
Il laiffoit fes Brebis errer en liberté,
Et fon Hautbois oifif pendoit à fon côté.
Delphire en fut touchée, & pour être apperçûë
Elle fit quelque bruit, il détourna la vûë;
Et quand vers la Bergere il adreffa fes pas,
Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.
Que ne lui dit-il point? Les Nymphes du Bocage
N'entendirent jamais de plus tendre langage,
L'Echo, qui des Bergers connoit tous les Amours,
Ne repeta jamais de plus tendres difcours.
Tantôt il condamnoit lui-même fon audace,
D'un ton de fuppliant il demandoit fa grace,
Et tantôt moins foûmis il trouvoit trop cruel
Qu'un leger attentat l'eût rendu criminel.
Par quels foins affidus, & par quelle conftance
Avoit-il prévenu cette amoureufe offenfe?
Et combien voioit-on d'Amans moins empreffez,
Moins ardens qu'il n'étoit, & mieux récompenfez?
A la fin cependant il revenoit à dire
Qu'il étoit trop content, puifqu'il aimoit Delphire,
Et que fans fes faveurs, fans cet heureux fecours,
Il conferveroit bien d'éternelles amours.
Plein de fa paffion alors Damon lui jure
Que la fimple amitié ne feroit pas plus pure,
Il femble que fes yeux le jurent à leur tour,
L'Amour fait qu'il renonce à tous les biens d'Amour;
Et dans le même inftant qu'avec tant de tendreffe
Il tâche à réparer fon trop de hardieffe,

Au

Au milieu des ſermens de ne prétendre rien,
Pouſſé par un tranſport qu'il ne connoît pas bien,
Troublé par des regards dont la douceur l'attire,
Il s'approche, il s'avance, il embraſſe Delphire.
On dit que le Berger, lorſqu'on l'avoit banni,
Pour un moindre ſujet avoit été puni,
Et ſans ſavoir pourquoi, Delphire moins ſevere
Sur ce crime nouveau n'entre point en colere.

LICIDAS.

Je te l'avouë, Atis, tu t'es bien acquitté;
J'aime Delphire, & ſa fierté.

ATIS.

Ton goût eſt aſſez raiſonnable,
Berger, & je ne doute pas
Que l'on ne te prépare une fierté ſemblable
Aux lieux où tu tournes tes pas.
Mais je t'y laiſſe aller, il faut que je te quitte;
Adieu.

LICIDAS.

Je vois d'ici ce que ton cœur médite;
Ton voyage, Berger, reſſemble aſſez au mien.

ATIS.

A dire vrai, cela ſe pourroit bien.
Va, puiſſes-tu jamais ne trouver de Cruelles.

LICIDAS.

Les Cruelles ne me ſont rien.
Je ne crains que les Infidelles.

DELIE.

DELIE.
III. EGLOGUE.
A MAD...

QUittons, mes chers Moutons, le cours de la Riviere,
L'herbe sera meilleure aux lieux que j'apperçoi,
Vous m'allez desormais occuper toute entiere,
Mirtille qui m'aimoit ne songe plus à moi.

Hélas! j'allois l'aimer, je n'en suis que trop sûre;
Déja je prononçois son Nom avec plaisir,
Déja je pensois moins à vous qu'à ma parure,
Déja pour vous garder je manquois de loisir.

Moi, qui fus toujours rigoureuse,
Je ne l'étois presque plus que par art,
Qu'afin de redoubler son ardeur amoureuse;
Puisqu'il m'a dû quitter, Ciel! que je suis heureuse,
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard!

Encore quelques soins, il n'étoit plus possible
Que mon cœur ne se rendit pas,
J'en eusse été touchée, & maintenant, hélas!
Ce cœur regretteroit d'avoir été sensible,
J'éprouverois mille chagrins jaloux;

Quel

Quel péril j'ai couru! cependant abuſée
Par des commencemens trop doux,
Je ne ſoupçonnois pas que j'y fuſſe expoſée.

❧

Je tremble encore en ſongeant aujourd'hui
Que j'ai penſé dire à Mirtille
La chanſon que je fis pour lui,
Quoiqu'à faire des vers je ne ſois pas habile.
La crainte que j'avois qu'elle ne fût pas bien,
Peut-être encore une autre honte
Empêcha que ma langue alors ne fût trop prompte,
Et par bonheur je ne dis rien.
J'en mourrois ſi je l'avois dite;
Quoi donc! il la ſauroit ; & pour mieux m'inſulter
Celle pour qui l'Ingrat me quitte,
Corinne, oſeroit la chanter?

❧

Je connois maintenant ce que l'Amour prépare
Aux foibles cœurs dont il s'empare,
Je connois ce que c'eſt qu'un tendre engagement;
Mais lorſque mon Printemps à peine encor commence,
Faut-il avoir acquis par mon premier Amant
Une ſi triſte expérience?

❧

Profitons-en pourtant, évitons les Paſteurs,
Leurs Danſes, leurs Chanſons, leurs Fêtes dangereuſes,

Mais

Mais ſur-tout leurs diſcours flateurs;
Fuions auſſi les Bergeres heureuſes;
Si d'un pareil bonheur je formois le ſouhait,
Mon cœur en deviendroit plus facile à ſurprendre,
Et ne dois-je pas bien comprendre
Que ce n'eſt pas pour moi qu'un ſort ſi doux eſt fait?

Inutile & vaine Jeuneſſe,
Toi qui devois m'amener de beaux jours,
Qu'ai-je affaire de toi pour ſentir la triſteſſe
De vivre loin des jeux, des plaiſirs, des amours?
Hâte, précipite ton cours,
Tu ne ſaurois voler avec trop de vîteſſe.

Venez remplir ces jours dont je crains le danger,
Soins de ma Bergerie, amuſemens utiles,
Vous n'êtes pas touchans, mais vous êtes tranquilles;
Ah! ne me laiſſez pas le loiſir de ſonger
Que l'on puiſſe avoir un Berger.
Fontaines, Fleurs, Oiſeaux, charmes pleins d'innocence,
Aidez à m'occuper, j'aurai recours à vous,
Sauvez-moi de l'Amour; hélas! pour ma défenſe
Sera-ce aſſez que vous conſpiriez tous?

D'où vient que je ſuis effrayée

Des efforts qu'il me va coûter?
N'en ferai-je pas bien payée?
Et le repos peut-il trop s'acheter?
Les plus tendres Bergers, & Mirtille lui-même,
N'ébranleroient pas mon deffein;
Non, Mirtille à mes pieds l'entreprendroit en vain;
Quand on a le cœur tendre il ne faut point qu'on aime.

AInfi parla Delie; alors du Dieu du jour
Le Char panchoit un peu vers la fin de fon tour;
Mais le Char de la nuit n'avoit pas pris fa place,
Que Delie à Mirtille avoit déja fait grace.
Il n'étoit point volage, il avoit feulement
Eprouvé fa Bergere, & feint un changement,
Crime qu'avec plaifir on pardonne au coupable,
Après que d'un plus grand on l'a jugé capable.
Mirtille en peu de temps fe vit affez aimé
Pour favoir le deffein que l'on avoit formé;
Il ne demeura pas tout-à-fait inutile,
Quelquefois il fit rire & Delie, & Mirtille.

CE préfent Paftoral doit-il être pour vous?
Hélas! je ne vous trouve aucun trait de Bergere;
Vous n'avez point ce tendre caractere,
Des Belles de nos bois l'agrément le plus doux;
Mais vous avez en récompenfe
Dans l'air, dans le vifage affez de majefté,
Dans l'humeur affez de fierté,

Et peut-être un peu d'inconſtance;
Enfin vous êtes Nymphe, à ce que font juger
Vos appas, vos défauts, trop biſarre mélange,
Et trop capable encor de plaire & d'engager;
Vous êtes Nymphe, & moi qui ſous vos loix me range,
Je ne ſuis qu'un ſimple Berger.
Tendreſſe qui jamais n'étale ſes ſervices,
Délicateſſe ſans caprices,
Soins plus amoureux que brillans,
Timidité flateuſe, ardeurs toûjours égales,
Tranſports qui ſont enſemble & doux & violens;
Reſpect, conſtance, enfin les vertus paſtorales,
Voilà quels ſont tous mes talens.
Mais toute Nymphe que vous êtes,
Que vous faut-il de plus que des flâmes parfaites?
Un Berger fidelle a dequoi
Payer le cœur des Nymphes même,
Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,
Ne voit rien au-deſſus de ſoi.
Je ne croi pas qu'on vous irrite,
En vous tenant ce ſuperbe diſcours;
Chacun, autant qu'il peut, fait valoir ſon mérite,
Les Bergers ne ſauroient vanter que leurs amours.

DAPH.

DAPHNÉ.

IV. EGLOGUE.

ARCAS, PALEMON, TIMANTE.

ARCAS & Palémon tous deux d'un âge égal,
L'un pour l'autre tous deux concurrents redoutables,
Se répondant tous deux par des chansons semblables,
Formoient un combat pastoral.
Ce n'étoit point la méprisable gloire
Ou du Chant ou des Vers qui piquoit leurs esprits,
Ils disputoient un plus illustre prix,
Chacun prétendoit la victoire
Pour la Beauté dont il étoit épris.

Timante les jugeoit, Timante
Qui dans ses jeunes ans enflama tant de cœurs,
Qu'une expérience savante
Rendoit en fait d'amour l'Oracle des Pasteurs,
Et dont la vieillesse galante
Souvent par ses avis se plaisoit à former
Quelque Beauté simple & naissante,
Qui n'eût sû qu'être aimable, & non se faire aimer.

Le Berger qu'attendoit un jugement contraire,
Ne devoit point payer deux Chevreuils & leur Mere

A son

A son Rival victorieux,
Dans des temps plus grossiers peine assez ordinaire;
Il falloit, ô Loi plus severe!
Et que n'eût-il pas aimé mieux?
Que du Berger vainqueur il chantât la Bergere.

Aussi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins?
Quels efforts des deux parts! O toi, Muse Rustique,
Qui laissant à tes Sœurs la Trompette héroïque
N'enfles que des Pipeaux assemblez par tes mains,
Toi, qui du superbe Parnasse
Négligeant les Lauriers sacrez,
Te couronnes le front avec autant de grace
Des simples fleurs qui naissent dans les Prez,
Redis-moi le combat ardent, quoique paisible,
Que se livrerent les Bergers,
Tu n'as jamais connu de combat plus terrible,
Tes Heros n'ont jamais couru d'autres dangers.

ARCAS.

AU parti de Philis tu dois la préférence,
Amour, elle n'a point de mépris pour tes loix.

PALEMON.

Si Daphné n'aime pas, tu fais en récompense,
Amour, combien Daphné fait aimer dans ces bois.

ARCAS.

De Venus quelquefois avez-vous vû l'image?
Elle a les cheveux blonds, & ma Bergere aussi.

PALEMON.

Avec ses cheveux noirs Daphné plaît davantage,
Pardonne-moi, Venus, mon cœur en juge ainsi.

ARCAS.

Quand Philis a mêlé des fleurs dans ſa coëffure,
Quel charme pour les yeux, quel péril pour les cœurs!

PALEMON.

Quand Daphné ſe fait voir ſans aucune parure,
Elle ſait mieux charmer, qu'une autre avec des fleurs.

ARCAS.

L'enjouëment de Philis la rend encor plus belle,
Et de Jeux & de Ris une Troupe la ſuit.

PALEMON.

Daphné dans ſa langueur a les Graces pour elle,
Et les Graces toûjours ne font pas tant de bruit.

ARCAS.

D'une foule d'Amans Philis eſt entourée,
Et je voi que mon choix s'eſt trop fait approuver.

PALEMON.

Daphné fuit ſes Amans, elle vit retirée;
Heureux qui lui pourroit fournir de quoi rêver!

ARCAS.

Pour gagner tous les cœurs le Ciel fit ma Bergere,
Sa beauté, ſa douceur, tout plaît au même inſtant.

PALEMON.

Lorſque l'on voit Daphné douce enſemble & ſevere,
On n'oſeroit l'aimer, mais on l'aime pourtant.

ARCAS.

N'eſt-ce pas à Philis que tous les vœux s'adreſſent,
S'il vient en ce Hameau des Paſteurs étrangers?

PALE-

PALEMON.

Oui, pendant leur ſejour autour d'elle ils s'empreſſent,
Daphné n'eſt pas ſi propre aux Amans paſſagers.

ARCAS.

Dans le cryſtal des eaux ſouvent Philis ſe mire,
Et là contre mon cœur elle apprête des traits:
Ruiſſeaux, peignez-lui bien la beauté qui m'attire,
Philis en croira mieux les ſermens que je fais.

PALEMON.

Daphné ne cherche point le cryſtal des fontaines,
Le ſoin de ſa beauté ne l'inquiete pas.
Soûpirs que j'ai pouſſez, doux tourmens, tendres peines,
Vous ſeuls vous inſtruiſez Daphné de ſes appas.

ARCAS.

Souviens-toi de quel air Philis entre en la danſe
D'un éclat tout nouveau ſes yeux ſont allumez:
Il brille ſur ſon front une aimable aſſurance,
Elle ſait que les cœurs vont tous être charmez.

PALEMON.

Daphné danſe encor mieux, & n'en eſt pas ſi ſûre;
Soudain elle rougit, ſa rougeur lui ſied bien,
De louanges en vain elle entend un murmure,
Tous les cœurs ſont charmez, ſeule elle n'en ſait rien.

ARCAS.

Aux ſoûpirs d'Alcidon Philis étoit ſenſible;
Mais quel eſt mon bonheur, de voir que chaque jour
Je détruis auprès d'elle un rival ſi terrible!

J'y perdrois, ſi Philis n'avoit point eu d'amour.

PALEMON.

Je n'ai point le plaiſir de rendre mépriſable
Un Rival pour qui ſeul on avoit eu des yeux;
Daphné n'aima jamais, elle en eſt plus aimable,
Je puis même eſperer qu'elle en aimera mieux.

ARCAS.

Alcidon l'autre jour au milieu d'une foule
Prit la main de Philis qu'il ſerroit tendrement;
Soudain ſans qu'il me vît près d'elle je me coule,
Elle me donna l'autre, & ſoûrit finement.

PALEMON.

En ma faveur Daphné ne s'eſt point déclarée,
J'eſpere cependant avoir un jour ſa foi,
Non pas que j'en juraſſe encor par Cythérée,
Mon cœur me le promet, c'eſt mon cœur que j'en
croi.

ARCAS.

Ma Philis fait des Vers d'un tendre caractere,
Elle en fera pour moi, je l'ai trop merité;
C'eſt toûjours le Berger qui chante la Bergere,
Quel plaiſir que lui-même en ſoit auſſi chanté!

PALEMON.

De la voix de Daphné que le doux ſon me touche!
Je ne puis plus ſouffrir les hôtes de ces bois,
On ſent aller au cœur ce qui ſort de ſa bouche:
O Dieux! & j'entendrois, *j'aime*, de cette voix!

ARCAS.

Tu dois bien t'offenſer, Philis, on te compare,
Philis, c'eſt à Daphné; quel étrange rapport!

Se peut-il jusques-là que Palemon s'égare ?
Moi qui prens ton parti, ne t'ai-je point fait tort ?

PALEMON.

Daphné, quoiqu'en ces lieux nulle autre ne l'égale,
Ne viendroit pas plutôt à savoir nos debats,
Qu'elle voudroit ceder le prix à sa Rivale;
Mais Timante, je croi, ne le permettroit pas.

ARCAS.

Punis de Palemon l'insupportable audace,
A t'aimer sans espoir fais qu'il soit condamné,
Philis, je te connois des regards pleins de grace,
Qui détruiroient soudain l'empire de Daphné.

PALEMON.

Daphné, n'entreprens pas une telle vengeance,
Laisse Arcas comme il est, & mes vœux sont remplis.
Sa Philis lui fera sentir son inconstance,
Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de Philis.

TIMANTE.

Bergers, c'en est assez, je voi que votre zele
Pousseroit trop loin la querelle;
Vous ne parleriez bien-tôt plus
Du merite de l'une & de l'autre Bergere;
Vous perdriez le temps en discours superflus:
Conclusion trop ordinaire,
Ecoutez-moi, Bergers, voici mon jugement.
Philis est la plus agréable.

PALEMON.

Ah, Timante!

TIMANTE.

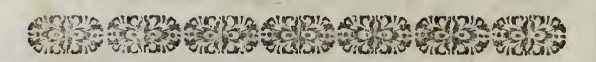
Ecoutez, Berger, tranquillement.
Mais je croi Daphné plus aimable.

ARCAS.

Et c'eſt ainſi. . .

TIMANTE.

Bergers, je me ſers de mes droits.
Et mon autorité doit être ici ſuivie.
Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques mois,
Et Daphné pour toute ſa vie.
Vous, Arcas, préparez quelque chant pour Daphné,
Mais comme elle n'a pas auſſi tout l'avantage,
Je veux que de la main du Berger qu'elle engage,
A Philis ſa Rivale un bouquet ſoit donné.
L'air ſera tendre & doux, les Fleurs ſeront nouvelles;
Les Fleurs valent leur prix, mais elles valent moins
Qu'un air qui veut du temps, de la peine & des ſoins:
Ce partage convient aſſez juſte aux deux belles.



ERASTE.

V. EGLOGUE.

A MONSIEUR.....

*LE Berger * qui jadis herita le Hautbois* * Virg.
Du grand † Paſteur de Syracuſe, † Theoc.

Et

Et dont même aujourd'hui la Muse
De l'aimable Mantouë enorgueillit les Bois.
Vouloit que des Forêts la demeure ſauvage
D'un Conſul quelquefois fût un digne ſejour.
J'entreprens un plus grand ouvrage,
Moi qui voudrois rendre dignes d'un Sage
Des Forêts où regne l'Amour.

Pourquoi non cependant? ces Sages de la Grece,
Ces Thalès, ces Bias, grands & ſuperbes noms,
L'emportent-ils pour la ſageſſe
Sur nos Tirſis & nos Damons?
J'en doute; dans nos champs la vertu toute pure
Agit ſans deſſein d'éclater,
Tout l'art de la Raiſon ne ſauroit imiter
De nos Bergers l'innocente droiture;
Ils ne ſe laiſſent point flater
Aux plaiſirs remplis d'impoſture,
Que ſans l'aveu de la Nature
L'Opinion oſe inventer.
Ce n'eſt point chez eux qu'on achete
Un bien imaginaire aux dépens d'un vrai bien;
Mais pour la ſageſſe parfaite
Il leur manque des mots, un ſevere maintien,
Et par malheur ils ont une Houlette.

Encore un grand défaut, ils ſont toûjours amans;
De je ne ſai quels feux qui leur ſemblent charmans

Leur ame est ſans ceſſe remplie.
Mait quoi ? tous les Humains ſont fous par quelque endroit,
Et l'amour n'eſt-il pas la plus ſage folie,
Dont on puiſſe payer le tribut que l'on doit ?

Vous donc que la Sageſſe admet dans ſes Myſteres,
Qui ſimple ſpectateur des paſſions vulgaires
De leurs reſſorts en nous conſiderez le jeu,
Prenez des yeux qui ne ſoient pas auſteres,
Pour un Berger qui vous reſſemble peu.
Ne riez pas de voir ſa Raiſon égarée
Par tant d'états divers paſſer en un ſeul jour:
Un Amant eſt choſe ſacrée,
Et qui par un vrai Sage eſt toûjours reverée;
Le Sage tant qu'il vit eſt en priſe à l'Amour.

LEs Oiſeaux qui du jour annoncent la naiſſance,
Laiſſoient encor les champs dans un profond ſilence,
Lorſqu'Eraſte s'éveille, & croit qu'à ſon réveil
Déja Thetis s'apprête à rendre le Soleil.
Il court de ſa Cabane ouvrir une fenêtre,
Il regarde le Ciel, mais il ne voit paroître
Ni les vives couleurs que l'Aurore produit,
Ni ce douteux éclat qui ſe joint à la nuit.
La Mere des Amours à peine renaiſſante
Commençoit à jetter ſa lumiere perçante

Dont

Dont tous les autres feux n'ont point le doux brillant ;
Erafte entre en couroux contre le jour trop lent.
Iris lui vouloit bien parler dans un bocage,
Quand le foir renvoyeroit les Troupeaux au Village;
Et pour cet entretien Erafte eft éveillé
Avant que fur les Monts le Soleil ait brillé.
Quelques momens après il apelle Titire;
Depuis que le Berger pour fon Iris foûpire,
Titire a pris le foin des Troupeaux du Berger,
Ils alloient tous perir fans ce Maître étranger.
Erafte ofe lui faire un injufte reproche:
Vous dormez, lui dit-il, lorfque le jour approche,
Les Troupeaux devroient être aux plaines d'alentour,
Partez. En le hâtant, il croit hâter le jour.
Le jour eft loin encore, aux yeux d'Erafte même;
Il ne découvre rien ; quelle lenteur extrême!
Quel fiecle jufqu'au foir! il mefure des yeux
Le tour que le Soleil doit faire dans les Cieux:
Il faut que fur ces Monts ce grand Aftre renaiffe,
S'éleve lentement, & lentement s'abaiffe,
Et fe perde à la fin derriere ces grands bois;
Il mefure ce tour, & fremit mille fois.
Le jour fi fouhaité, le jour enfin arrive;
Mais fon inquietude en eft encor plus vive,
Ses defirs, fes tranfports, fes divers mouvemens
Lui font de tout ce jour fentir tous les momens.
Souvent pour moderer cette ardeur empreffée.
Il voudroit éloigner Iris de fa penfée,

Tantôt de ses Troupeaux tâchant à t'occuper,
Tantôt dans ses vergers s'amusant à couper
D'un arbre trop chargé l'inutile branchage,
Tantôt de joncs tissus commençant quelque ouvrage;
En vain; toujours Iris, toujours cet heureux soir
L'agitent malgré lui par un trop doux espoir.
Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur s'abandonne,
Il prend ce doux Hautbois qui sans cesse resonne
De l'excès de sa flame & des beautez d'Iris;
Il chante ou le teint vif, ou les yeux qui l'ont pris;
Il repasse des airs qu'il a faits pour la Belle;
Imprudence d'Amant! il se remplit trop d'elle,
Le jour en est plus long, il en souffre; mais quoi?
Peut-il en l'attendant se faire un autre emploi?
A peine le Soleil commençoit à descendre,
Au bocage déja le Berger va se rendre,
Il se flate qu'Iris conduite par l'Amour
Y pourra bien venir avant la fin du jour,
Et quelquefois il craint que trop indifferente
Iris, la même Iris ne trompe son attente.
Elle vient à la fin, il n'étoit point trop tard,
Son air marque à demi qu'elle vient par hazard,
Elle vient, mille Amours arrivent avec elle,
Qui de ce rendez-vous apprenant la nouvelle
D'un desir curieux avoient été touchez;
Les uns près des Amans sous un buisson cachez
Prêtent à leurs discours une oreille attentive;
D'autres à qui de loin la voix à peine arrive,
Sur

Sur des arbres touffus montez de toutes parts,
Pour ſavoir ce qu'on dit obſervent les regards.
Dans le bocage alors Eraſte & la Bergere
Reſpirerent cet air qu'on reſpire à Cythere,
Et par les doux tranſports dont ils furent atteints,
Sentirent les Amours dont ces lieux étoient pleins.
Combien en ſe voyant, Dieux! combien ils s'aimerent!
Ils s'aimoient encor plus quand ils ſe ſéparerent,
Mais Iris appliquée à déguiſer ſon feu,
Croyoit avoir trop dit, & le Berger trop peu.

LIGDAMIS.

VI. EGLOGUE.

ADRASTE, HILAS.

ADRASTE.

Tu connois Ligdamis?

HILAS.

Qui ne le connoît pas?
C'eſt lui qui de Climene adore les appas.

ADRASTE.

Lui-même.

HILAS.

Quel Berger! il eſt du caractere,
Dont un Amant m'eût plû ſi j'euſſe été Bergere:
Il ne connoît nul art en aimant, que d'aimer,

Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflamer,
Il aime, mais forcé par les yeux d'une Belle,
Et son amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'être aimé n'est pour lui qu'un bonheur,
Il en sent le plaisir, & renonce à l'honneur,
Il n'en prend point le droit d'augmenter son audace,
Les faveurs qu'on lui fait sont toujours une grace.

ADRASTE.

As-tu vû de ses Vers?

HILAS.

Je les sai presque tous.
O Ciel! qu'il en chantoit de tendres & de doux,
Quand Climene à la Ville alloit faire un voyage!
Je n'en sais point de lui que j'aime davantage.

ADRASTE.

Moi, je ne les sai point, j'étois alors absent.
Que tu me trouverois un cœur reconnoissant,
Si tu prenois la peine, Hilas, de me les dire!

HILAS.

Je t'obéis, écoute un Amant qui soûpire.

VOus allez donc quitter pour la premiere fois
De nos Hameaux la demeure tranquille!
Climene, vous partez, vous allez à la Ville,
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climene, il vous sera peut-être difficile
De retrouver du plaisir dans nos Bois.

Là d'illustres Amans vous rendront leurs hommages,

Leur

Leur rang ou leur adreſſe à vous faire la cour,
Tout vous éblouïra dans ce nouveau ſejour.
Que deviendrai-je, helas! au fond de nos bocages,
Moi qui n'ai pour tous avantages
Qu'une Muſette & mon amour?

Ils vous mettront ſans doute au deſſus de leurs Belles,
Ils vous prodigueront un encens dangereux,
Leurs éloges ſont doux, mais ſouvent infidelles;
Cependant vous viendrez à mépriſer pour eux
Ces loüanges ſi naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tou ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climene,
Mais ils vous le diront d'un air plus aſſuré,
Avec un art flateur des Berg ers ignoré;
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec peine,
D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ai dit, & j'ai ſoupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire,
Les manieres qu'on prend dans nos petits Hameaux;
Rapportez moi cette rougeur ſincere,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts
D'une jeune & ſimple Bergere;
Rapportez-moi juſqu'à cet air ſevere
Que vous avez pour moi comme pour mes rivaux,
Vous verrez à la Ville un exemple contraire;

Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire
Que par la pitié de mes maux.

J'ai vû la même Ville où vous allez paroître,
Pour la belle Climene elle a vû mes langueurs;
Parmi tous les plaiſirs qui flatoient tant de cœurs,
J'y regretois notre ſejour champêtre,
Et votre vûë, & même vos rigueurs.

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y ſemble ennuyeux;
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux,
Dites, & ne craignez jamais de vous méprendre,
Et dites, s'il ſe peut, d'une maniere tendre,
C'eſt ici que l'on aima mieux
S'occuper de moi que de prendre
Tous les plaiſirs de ces beaux lieux.

ADRASTE.

O Pan, ou ſi c'eſt toi qu'il faut que l'on implore,
Phœbus, ou toi plûtôt que l'un & l'autre adore,
Amour, donne à mes Vers cet air doux, naturel,
Et je vais de mes dons enrichir ton Autel.

HILAS.

Il t'en peut coûter moins, & Ligdamis lui-même
N'offre rien aux Autels de l'Amour, mais il aime;
Il aime, & fait ces Vers que tu trouves charmans.

ADRAS-

ADRASTE.

Ce charme ne ſuit pas tous les Vers des Amans.
Ligdamis même en fit au retour de Climene,
Qui cedent à ceux-ci, quoiqu'ils cedent à peine.
Peut-être on chante mieux un départ qu'un retour,
Peut-être un air content ne ſied pas à l'Amour.

HILAS.

Et ces Vers là, Berger, tu les ſais?

ADRASTE.

Oui, ſans doute.

HILAS.

Tu peux donc me payer ceux que j'ai dits.

ADRASTE.

Ecoute.

MA Bergere revient, c'eſt demain que ces lieux
S'embelliſſent par ſa preſence;
J'irai, j'irai m'offrir le premier à ſes yeux.
Ah, Ciel! ſi de quelque diſtance
Elle me reconnoît à mon impatience.
Que mon ſort ſera glorieux!

Oui, je ſerai le ſeul dont la joie éclatante
Par d'aſſez vifs tranſports marquera ce beau jour,
J'aurai ſeul une ardeur digne de ſon retour:
Elle ne pourra plus paroître indifferente,
Je lui prépare trop d'amour.

Que dis-je? cette ardeur eſt-elle donc nouvelle?
N'ai-je encor rien ſenti d'auſſi vif en aimant?
Quand j'étois une heure, un moment,
Un moment ſeul, éloigné de la Belle,
Pour me retrouver auprès d'elle
N'avois-je pas le même empreſſement?

Vous n'aurez que mes ſoins, mes tranſports ordinaires,
Mais maintenant, Climene, ils devroient vous charmer;
Vos yeux depuis long-tems n'ont vû d'Amans ſinceres,
Et pourroient-ils jamais s'en déſaccoûtumer?
Ceux qu'à la Ville ils viennent d'enflamer,
Par leurs foibles ardeurs, par leurs amours legeres,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.

La Ville eſt pleine de contrainte,
De faux ſermens & de vœux indiſcrets
Que ne l'avez-vous vûë exprès
Pour ſavoir de quel prix eſt cet amour ſans feinte
Qui ſe trouve dans nos Forêts,
De quel prix ſont nos Bois pour s'y parler ſans crainte,

Et ma voix pour chanter une amoureuſe plainte,
Et mon cœur pour ſentir vos traits?

Revenez plus Bergere encore
Que vous n'étiez en nous quittant:
Songez qu'il eſt au monde un cœur qui vous adore.
Une Belle au milieu des ſoûpirs qu'elle entend,
Au milieu d'une Cour dont ſa fierté s'honore,
N'en peut pas toujours dire autant.

HILAS.

ADraſte, j'avoüerai que ma ſurpriſe eſt grande,
Que contre de tels chants Climene ſe défende.

ADRASTE.

Et pourquoi le crois-tu? les Vers par leurs attraits
Ont ſoûmis les Lions, entraîné les Forêts;
Après cela, je croi, le moins qu'ils puiſſent faire
C'eſt d'adoucir le cœur d'une jeune Bergere.
L'Amour les a fait naitre, & les Vers à leur tour
Ne manquerent jamais à bien ſervir l'Amour.

HILAS.

Mais Climene, dit-on, eſt fiere, inexorable.

ADRASTE.

Mais, Berger, Ligdamis eſt amoureux, aimable.

HILAS.

N'a-t-on jamais pouſſé des ſoupirs ſuperflus?

ADRASTE.

Et bien je dirai quelque choſe de plus.

Nous

Nous étions l'autre jour sous l'Orme de Silene
Une assez grosse Troupe où se trouva Climene;
On loüa Ligdamis, chacun en dit du bien,
Prens bien garde, Berger, seule elle n'en dit rien;
Dès que d'un tel discours on eut fait l'ouverture,
Elle se détourna rajustant sa coëffure,
Où je ne voiois rien qui fût à rajuster,
Et feignit cependant de ne pas écouter.

HILAS.

Je me rends.

ADRASTE.

Je remporte une grande victoire!
Une Belle est sensible, & tu veux bien le croire.



LA STATUE DE L'AMOUR.

VII. EGLOGUE.

DAns le fond d'un Bocage impenetrable au jour
Est un petit Temple rustique,
Où le Dieu des Bergers reçoit un culte antique;
Ce Dieu n'est point Pan, c'est l'Amour.
D'un simple bois on y voit sa figure;
Elle n'a point ces traits hardis ou délicats
Qu'auroit sous son ciseau fait naître Phidias:
On reconnoît pourtant le Roi de la Nature;
L'Ouvrier champêtre étoit plein
De ce Dieu qu'exprimoit sa main.

L'Au-

L'Autel ſuffit à peine aux Feſtons, aux Guirlandes
Qu'y portent d'innocens Mortels;
Il eſt de plus riches Autels,
Mais ils ſont moins chargés d'offrandes.
Là parut un Berger, qui d'un ſecret ſouci
Portoit dans l'ame une profonde atteinte.
Profanes Cœurs, n'écoutez point ſa plainte:
Au Dieu d'Amour il s'exprimoit ainſi.

TOI qu'avec nos Bergers Jupiter même adore,
Amour, tu le veux donc, tu veux que j'aime encore;
Tu n'avois fait ſur moi qu'un eſſai de tes coups,
Le dernier de tes traits eſt le plus fort de tous.
Je ne murmure point de ton ordre ſuprême,
On doit avec excès aimer celle que j'aime,
Et ſi de foibles vœux s'offroient à tant d'appas,
Ou même ſi mon cœur ne les adoroit pas,
S'il leur manquoit un cœur ſi tendre & ſi fidelle,
On te reprocheroit d'être injuſte envers elle.
Mais quand je me ſoûmets au devoir de l'aimer,
Pourquoi ne ſuis-je pas plus propre à l'enflâmer?
Je ne ſuis qu'un Berger, elle égale Diane,
Mes vœux ſont trop hardis, ſa beauté les condamne;
J'eſpere quelquefois en mes ſoins aſſidus,
Mais je la vois paroitre, & je n'eſpere plus,
A force d'être aimable elle devient terrible,
Dieux! pour oſer l'aimer qu'il faut être ſenſible!
Cependant elle daigne écouter ces Chanſons,

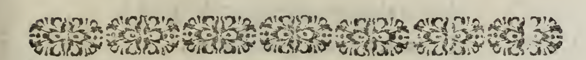
Où

Où je ne fais, Amour, que te prêter des ſons,
Où ce que tu répands de tendreſſe & de flâme
Satisfait quelquefois aux tranſports de mon ame.
Mais c'eſt là ce qui fait mon plus cruel tourment,
Ma Muſette eſt pour elle un ſimple amuſement;
Elle écoute un Berger de qui la voix l'attire,
Et ne s'appercoit pas de l'Amant qui ſoûpire,
Sans ſonger au ſujet elle goûte mes chants,
Ils ne la touchent point, & lui ſemblent touchants,
Je n'ai que mon amour, mais enfin je préſume
Qu'il doit être flateur pour celle qui l'allume;
Vif & ſoûmis, plus fort que ſon propre interêt,
Il lui fait bien ſentir tout le prix dont elle eſt.
Auſſi n'a-t-elle pas, grand Dieu, je t'en rends grace,
De toute ſa fierté terraſſé mon audace;
J'aimois, & j'ai parlé; mes hommages, mes ſoins
Paroiſſent plaire aſſez, moi-même je plais moins;
Elle n'aime de moi que cette ardeur parfaite
Qu'à quelque autre en ſecret peut-être elle ſouhaite.
Qu'ai-je dit? quel ſoupcon! puiſſe-t-il l'offenſer:
Mais de mon ame au moins tâchons à le chaſſer.
Enfin de ſes mépris je ne viens point me plaindre,
Mais helas! pour ſon cœur elle n'a rien à craindre,
Sa tranquille bonté regarde ſans danger
Un trouble qu'elle cauſe, & ne peut partager.
On fléchit les rigueurs, on deſarme la haine,
Mais comment ſurmonter ſa douceur inhumaine,
Sa funeſte douceur, qui m'ôte enfin l'eſpoir
Qu'elle-même d'abord m'avoit fait concevoir?
Quel ſera mon deſtin? tu peux ſeul me l'apprendre:

Ne

Ne me reste-t-il plus, Amour, rien à prétendre?
A mon plus grand bonheur suis-je donc arrivé?
Est-ce là tout le prix que tu m'as reservé?

En achevant ces mots, il attachoit sa vûë
Sur le Dieu qu'imploroit sa voix,
Il vit, ou les Amans se trompent quelquefois,
Il vit sourire la Statue.
Ce prodige douteux flata pourtant son cœur;
Mais enfin qu'auroit voulu dire
Le plus incontestable & le plus vrai sourire?
C'étoit peut-être un sourire mocqueur.



THAMIRE.

VIII. EGLOGUE.

AMARILLIS, FLORISE, SILVIE.

AMARILLIS.

Les Bergers tous les jours font entr'eux des Combats
Et de Chansons & de Musettes;
Lorsque vous vous trouvez seules comme vous êtes,
Pourquoi ne les imiter pas?
Quoi! les graces du Chant sont-elles necessaires
A des Bergers plûtôt qu'à vous?

FLO-

FLORISE.

Et quel ſujet chanterions-nous?

AMARILLIS.

Je n'en connois qu'un ſeul pour de jeunes Bergeres.

SILVIE.

Nos Amours?

AMARILLIS.

Et quoi donc?

FLORISE.

Prenons garde en ces lieux,
Que quelques Bergers curieux
N'écoutent des recits peut-être trop ſinceres.

SILVIE.

Ne craignez point ces dangers
Dans des lieux ſi ſolitaires.

FLORISE.

Je crains par tout les Bergers.

AMARILLIS.

Chantez ſans tarder davantage;
Voyons qui de vous deux ſait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage;
Mon expérience & mon âge
Me rendent propre à vous juger.
Que ſans feinte avec moi votre cœur ſe déclare
Entre Belles je ſai que la franchiſe eſt rare;
Mais elle doit ici regner dans vos diſcours.
Par un combat tel que le vôtre
Vous apprendrez l'une de l'autre
A bien conduire vos Amours.
Quand on y deſtine ſa vie,

On

On ne s'y peut trop exercer;
Allons, agréable Silvie,
Je le voi bien, vous voulez commencer.

SILVIE.
Licas brûle pour moi de l'amour le plus tendre,
Que faire, Amarillis? quel parti puis-je prendre?
Je n'y ſai que d'aimer Licas.

FLORISE.
Il n'eſt fidelle Amant que mon Amant n'efface;
J'aime, mais j'en voudrois voir quelqu'autre en ma place;
Elle ne s'en ſauveroit pas.

SILVIE.
Aimer eſt un plaiſir, mais il ne peut ſuffire,
Il y faut joindre encor le plaiſir de le dire,
J'aime Licas, Licas le ſait.

FLORISE.
Ce plaiſir eſt bien doux, mais je me le refuſe.
Je ſai trop qu'il n'eſt point de Berger qui n'abuſe
D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

SILVIE.
Je ſuis ſimple & naïve, & de feindre incapable,
Et je croi ma franchiſe encore plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

FLORISE.
Je pourrois comme vous être ſimple & naïve,
Mais ce n'eſt pas ainſi qu'un Amant ſe captive,
Et mon Amant m'eſt précieux.

SIL-

SILVIE.

Si l'on cache le feu dont on ſe ſent épriſe,
Ce n'eſt pas à l'Amant du moins qu'on le déguiſe,
Qui le cauſe, s'en apperçoit.

FLORISE.

Je conſens qu'avec ſoin un Amant m'examine,
Mais il eſt plus piqué d'un amour qu'il devine,
Qu'il ne l'eſt de celui qu'il voit.

SILVIE.

Dans vos regards, mes yeux, l'amour oſe ſe peindre,
Mes yeux, vous dites tout, mais ne je puis m'en plaindre,
On vous répond trop tendrement.

FLORISE.

Quand mon Berger paroît trop vif & trop ſenſible,
Détournez-vous de lui, mes yeux, s'il eſt poſſible,
Détournez-vous pour un moment.

SILVIE.

Je feignis quelque tems moins par art que par honte,
Mais je trouvai Licas ſi tendre un certain jour,
Un jour qu'on célebroit la Reine d'Amathonte,
Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je diſſimulois moins hier qu'à l'ordinaire;
Si l'on ne fût venu troubler notre entretien,
Je ne ſai plus comment Thamire avoit ſû faire,
Mon ſecret ne tenoit à rien.

SIL-

SILVIE.

Pour faire à mon Berger l'aveu de ma tendresse,
La Fête de Venus étoit un tems heureux,
Je m'en suis apperçûë, & grace à la Déesse,
Il n'en est que plus amoureux.

FLORISE.

Je sai bien dans mon cœur que je suis obligée
Au jaloux Alcidor qui nous interrompit,
Du peril où j'étois je me vis dégagée:
J'en eus cependant du dépit.

SILVIE.

Souvent nous disputons sur l'ardeur qui nous touche,
Et mon Berger & moi, l'Amour juge entre nous,
Et je dis en moi-même, à prendre un air farouche,
J'y perdrois des combats si doux.

FLORISE.

Lorsqu'avec des regards attentifs, pleins de flame,
Thamire cherche en moi ce qu'ont produit ses soins,
Je triomphe, & je dis dans le fond de mon ame,
J'y perdrois à me cacher moins.

SILVIE.

J'imagine toûjours quelques faveurs nouvelles,
Des presens que l'Amour a soin d'assaisonner;
Licas aura bien-tôt jusqu'à mes Tourterelles,
Je ne sai plus que lui donner.

FLORISE.

J'évite de n'avoir qu'une même conduite,
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal,

Je le prens à danſer deux ou trois fois de ſuite,
Mais après je prens ſon Rival.

SILVIE.

Voyez jusqu'à quel point va ma douceur extrême,
Un jour Licas & moi nous careſſions mon Chien,
Nous le baiſions enſemble, il me baiſa moi-même,
Je feignis de n'en ſentir rien.

FLORISE.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire:
Il tomba l'autre jour un Oeillet de mon ſein,
Il y fut replacé de la main de Thamire,
Quoiqu'il conduiſît mal ſa main.

SILVIE alloit encor reprendre après Floriſe,
Quand l'une & l'autre fut ſurpriſe
D'entendre un Buiſſon qui trembla.
Que des Amans l'inſtinct fidelle
Les conduit ſûrement ſur les pas d'une Belle!
Licas & Thamire étoient là.

L'agréable combat que celui des Bergeres,
Pour les témoins cachez qui vinrent l'écouter,
Pour Thamire ſurtout, que par de longs myſteres
On avoit voulu tourmenter!
Floriſe fut confuſe, & d'une prompte courſe
Hors de ce lieu précipita ſes pas,
Derniere, mais foible reſſource,
Dans de ſemblables embarras.

Thamire la ſuivit, que pouvoit-elle faire?
Refuſer de le voir, marquer de la colere
Qu'il ſurprît un ſecret ſi long-tems renfermé;
Encor quelle colere, & quelle foible cauſe
D'accuſer un Amant aimé!
Elle le fit, & ce fut peu de choſe.
Bien-tôt ſon cœur ſe fut rendu.
Thamire qu'animoit ſa fortune preſente,
Paioit par les tranſports d'une flâme contente
Tout ce qu'il avoit entendu.

Mais Amarillis que fit-elle?
Perſonne ne prit garde à ce qu'elle devint,
Sans doute Amarillis ſe tint
Peu néceſſaire à vuider la querelle.

ISMENE.

IX. EGLOGUE.

A MADEMOISELLE....

VOUS qui par vos treize ans à peine encor fournis,
Par un éclat naiſſant de charmes infinis,
Par la ſimplicité compagne de votre âge,
D'un ruſtique Hautbois vous attirez l'hommage;
Vous dont les yeux déja cauſeroient dans nos champs
Mille innocens combats & de Vers & de Chants,
Pour des Muſes ſans art convenable Heroïne,
Ecoutez ce qu'ici la mienne vous deſtine.
Voiez comment un cœur va plus loin qu'il ne croit,
Comment il eſt mené par un Amant adroit,
Quels pieges tend l'Amour à ce qui vous reſſemble;
Ce n'eſt pas mon deſſein que votre cœur en tremble,
Ni qu'à vos jeunes ans ces pieges preſentez
Avec un triſte ſoin ſoient toûjours évitez.
Ce n'eſt pas mon deſſein non plus de vous les peindre
Si charmans, que jamais vous ne les puiſſiez craindre.
Ils ont quelque péril, je ne déguiſe rien.
Et que prétens-je donc? je ne le ſai pas bien;
Dans des Vers ſans objet, ſous des Hiſtoires feintes,
Vous parler de déſirs, de tendreſſe, de plaintes.

Ces

Ces mots plairoient toûjours, n'eussent-ils que le son.
Du reste, point d'avis, moins encor de leçon:
Aimer ou n'aimer pas est une grande affaire,
Que sur ces deux partis votre cœur délibere,
On les peut l'un & l'autre & louer & blâmer.
Quand tout est dit pourtant, on prend celui d'aimer.

SUr la fin d'un beau jour, aux bords d'une Fontaine,
Corilas sans témoins entretenoit Ismene,
Elle aimoit en secret, & souvent Corilas
Se plaignoit de rigueurs qu'on ne lui marquoit pas.
Soiez content de moi, lui disoit la Bergere,
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire,
J'entens avec transport les airs que vous chantez,
J'aime à garder les fleurs que vous me presentez,
Si vous avez écrit mon nom sur quelque Hêtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoître,
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux?
Mais n'aions point d'amour, il est trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre,
Que ne feroit l'Amour que vous pourriez prétendre:
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos Troupeaux me seront aussi chers que les miens;

Si de vos fruits pour moi vous cueillez les premices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices,
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux,
Mais n'aions point d'amour, il eſt trop dangereux.

Dieux! diſoit le Berger, quelle eſt ma recompenſe!
Vous ne me marquerez aucune préference,
Avec cette amitié dont vous flatez mes maux
Vous vous plairez encore aux chants de mes Rivaux.
Je ne connois que trop votre humeur complaiſante,
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens, & ces ſouris flateurs,
Que devroient ignorer tous les autres Paſteurs.
Ah! plutôt mille fois... Non, non, répondoit-elle,
Iſmene à vos yeux ſeuls voudra paroître belle.
Ces legers agrémens que vous m'avez trouvez,
Ces obligeans ſouris, vous ſeront reſervez;
Je n'écouterai point ſans contrainte & ſans peine
Les chants de vos Rivaux, fuſſent-ils pleins d'Iſmene,
Vous ſerez ſatisfait de mes rigueurs pour eux,
Mais n'aions point d'amour, il eſt trop dangereux,

Et bien, reprenoit-il, ce ſera mon partage
D'avoir ſur mes Rivaux quelque foible avantage,

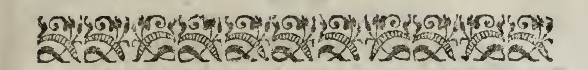
Vous

Vous ſavez que leurs cœurs vous ſont moins aſſu-
rez,
Moins acquis que le mien, & vous me preferez,
Toute autre l'auroit fait ; mais enfin dans l'ab-
ſence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience,
Tout vous pourra fournir un aſſez doux emploi,
Et vous trouverez bien la fin des jours ſans moi.
Vous me connoiſſez mal, ou vous feignez peut-
être,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connoître;
Croiez-moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur
De regreter ſi peu ce qui flatoit mon cœur;
Vous partites d'ici quand la moiſſon fut faite;
Et qui ne s'apperçut que j'étois inquiete?
La jalouſe Doris pour me le reprocher
Parmi trente Paſteurs vint exprès me chercher.
Que j'en ſentis contre elle une vive colere!
On vous l'a raconté, n'en faites point myſtere;
Je ſai combien l'abſence eſt un tems rigoureux,
Mais n'aions point d'amour, il eſt trop dangereux.

Qu'auroit dit davantage une Bergere Amante?
Le mot d'amour manquoit, Iſmene étoit contente,
A peine le Berger en eſperoit-il tant,
Mais ſans le mot d'amour, il n'étoit point content
Enfin pour obtenir ce mot qu'on lui refuſe,
Il ſonge à ſe ſervir d'une innocente ruſe:
Il faut vous obéir, Iſmene, & dès ce jour,

Dit-il en soûpirant, ne parler plus d'amour.
Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se reduire,
Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez douter,
Si j'étois son amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois, Corilas, quitte Ismene,
Viens ici, Corilas, qu'un doux espoir t'amene.
Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vainement,
J'aimois Ismene alors comme un fidele Amant.
Maintenant cet amour que votre cœur rejette,
Ces soins trop empressez, cette ardeur inquiete,
Je les porte à Doris, & je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien? Ismene à ce langage
Demeuroit interdite & changeoit de visage.
Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main,
Elle n'empêcha point son trouble de paroître,
Et quels charmes alors le Berger vit-il naître?
Corilas, lui dit-elle en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'Amour, & c'eût été le mieux;
Mais puisque l'amitié vous paroit trop paisible,
Qu'à moins que d'être Amant vous êtes insensible,
Que la fidelité n'est chez vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'Amour, & n'aimez point Doris.

TIR-



TIRSIS ET IRIS.

X. EGLOGUE.

DANS le fond d'un Vallon est un lieu solitaire,
Proche cependant d'un Hameau,
Rarement un Berger y mena son troupeau,
Mais un Berger souvent y suivit sa Bergere.
D'arbres épais il est environné,
Il s'y conserve une ombre, il y regne un silence
Qui s'attirent la confidence
D'un cœur tendre & passionné.

Un clair ruisseau tombant d'une colline
Y roule entre les fleurs qu'il y vient abbreuver;
Et quoiqu'il soit encor près de son origine,
Déja ses petits flots savent faire rêver.
La beauté de ces lieux toute inculte & champêtre
Ne permet point que l'Art ose y paroître,
L'Art même leur nuiroit s'il les vouloit parer;
Telle en est l'aimable imposture,
Que quand on vient s'y retirer,
On se croit seul dans toute la nature.

Là, ſortant du Hameau prochain,
Par differens chemins deux Amans ſe rendirent,
Sans en être d'accord l'un & l'autre ils comprirent
Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
Quand ils ſe virent ſeuls, une joye amoureuſe
Mieux que dans leurs diſcours éclata dans leurs yeux,
Seulement la Bergere en fut un peu honteuſe,
Mais ſans ſonger à ſortir de ces lieux.
Ils s'aſſirent tous deux ſur une douce pente
Que revêtoit l'herbe tendre & naiſſante,
Iris un peu plus haut, Tirſis un peu plus bas,
L'Amour aux pieds d'Iris marquoit toûjours ſa place,
Et voici leurs diſcours, dont le charme & la grace
Aux cœurs indifferens ne ſe montrera pas.

TIRSIS, IRIS.

TIRSIS.

ON aime en ces Hameaux, on ſonge aſſez à plaire,
Cependant cherchez-y quelque Berger ſincere,
Et je veux bien, Iris, vous rendre votre foi,
Si vous en trouvez un ſincere comme moi.

IRIS.

Il eſt quelques Beautez que l'on trompe, ou qu'on quitte,
Mais il en eſt plus d'une auſſi qui le merite.

Et

Et quoi! voulez-vous donc qu'avec fidelité
On aime Cleonice, & ſon air affecté?
Voulez-vous que l'on ſoit fidele pour Madonte,
Qui toûjours ſur ſes ans nous impoſe ſans honte?
Mais Climene, mais Liſe ont de vrais agrémens,
Et je répondrois bien, Berger, de leurs Amans.

TIRSIS.

Ne vous y trompez pas; pour être jeune, & belle,
On n'en a pas toûjours un Amant plus fidelle.
Vous parlez de Climene! il n'eſt pas d'air plus doux,
Et même elle a, dit-on, quelque choſe de vous;
Mais ſi je vous diſois que Climene eſt trahie?
Menalque qui devroit l'aimer plus que ſa vie,
Qui ſouvent la voit ſeul près d'un certain Buiſſon,
Menalque pour une autre a fait une chanſon.
Et Liſe, à votre avis, eſt-elle plus heureuſe,
Elle que ſes beaux yeux rendent ſi dédaigneuſe?
Elle oſa l'autre jour devant d'autres Paſteurs
Choiſir ſon Licidas pour lui donner des fleurs,
A l'amour du Berger elle les crut bien dues;
Helas! le lendemain il les avoit perdues.

IRIS.

Tirſis, je vous entens, vous n'aimez pas ainſi,
Mais ne me puis-je pas faire valoir auſſi?
Croiez-vous que pour être & fidelle & ſincere,
On en trouve toûjours autant dans ſa Bergere?
Damon y gagneroit, nous ſommes tous témoins
Combien à Timarete il a plû par ſes ſoins;
L'autre jour cependant elle vint par derriere
Au fier & beau Thamire ôter ſa panneticre,

Damon étoit preſent, elle ne lui dit rien;
Pour moi, de leurs amours je n'augurai pas bien,
Ces tours-là ne ſe font qu'au Berger que l'on aime;
Vous vous plaindriez bien ſi j'en uſois de même.
On croit que Liſidor a lieu d'être content,
J'ai vû pourtant Alphiſe, elle qui l'aime tant,
A qui Daphnis mettoit ſes longs cheveux en treſſe:
La Belle avoit un air de langueur, de pareſſe;
Au contraire, Daphnis d'un air vif, animé,
S'acquittoit d'un emploi dont il étoit charmé,
Alphiſe en ce moment rougit d'être ſurpriſe,
Et je rougis auſſi d'avoir ſurpris Alphiſe.

TIRSIS.

Iris, qu'avez-vous dit? on ſe fût figuré
Que le fidelle amour, des Villes ignoré,
S'étoit fait dans nos Bois des retraites tranquilles;
Mais on l'ignore ici comme on fait dans les Villes.
Ah! qui pourroit ſouffrir Menalque & Licidas?
Charmé de leurs Chanſons, je ſuivois tous leurs pas,
Maintenant que je ſai qu'ils ſont tous deux coupables,
Je les fuis, leurs chanſons ne ſont plus agreables.

IRIS.

Alphiſe & Timarete ont l'entretien charmant,
Je les cherchois toujours avec empreſſement;
Mais depuis que je ſai qu'Alphiſe & Timarete
N'ont point pour leurs Amans la foi la plus parfaite,
J'évite de les voir, & les jours les plus longs
J'aime mieux les paſſer ſeule avec mes Moutons.

TIR-

TIRSIS.

Puiſque dans ce Hameau les Amours dégenerent,
Car tous nos vieux Bergers, on ſait comme ils aimerent,
Abandonnons ces lieux, Iris, retirons-nous,
On y verra du Ciel éclater le couroux.

IRIS.

Non, vivons en des lieux où je ſerai charmée
Parmi tant de Beautez d'être la plus aimée,
Où par mes tendres ſoins Tirſis ſera nommé
Parmi tant de Paſteurs l'Amant le plus aimé.
Qu'il ne ſoit point ici de feux tels que les nôtres,
Jouïſſons du plaiſir d'aimer plus que les autres,
Et voyons en pitié tant de foibles amours,
Qui ſouffrent le partage & changent tous les jours.

TIRSIS.

Si je change jamais, ſi mon cœur ſe partage,
Puiſſai-je en aucuns jeux n'obtenir l'avantage,
Puiſſe déplaire à tous mon plus doux Chalumeau,
Et ma voix faire fuir les Belles du Hameau.

IRIS.

Ruiſſeaux qui murmurez, Bois chargez de verdure,
Ecoutez mon Berger, écoutez ce qu'il jure.
S'il trouve en ſon Iris un amour moins conſtant,
Je veux que tous mes traits changent au même inſtant,
Et que ſans reſſentir une ſecrete peine
Je ne puiſſe jamais rencontrer de Fontaine.

TIRSIS.

O vous, Dieu des Paſteurs, Déeſſe des Amans,

Ecoutez ma Bergere, écoutez ses sermens.

IRIS.

Bergers, qu'en ces Hameaux on trouve redoutables,
Vous tâcheriez en vain de me paroître aimables,
Ne songez pas qu'Iris voie encore le jour;
Pour Iris dans le monde il n'est qu'un seul amour.

TIRSIS.

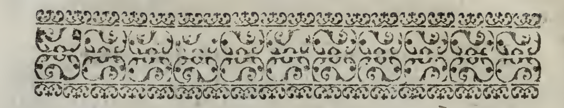
Bergeres, qui causez tant de soupirs, de larmes,
Ne comptez plus sur moi pour admirer vos charmes,
Ne comptez plus sur moi pour ressentir vos traits,
Mes yeux à vos appas sont fermez pour jamais.

Alors de mille voix ensemble confonduës,
Et dans ce lieu tout à coup répandues,
Des deux Amans l'entretien fut suivi;
Les Nymphes, les Silvains dans leurs Grottes obscures,
Témoins de ces ardeurs si fidelles, si pures,
Leur applaudissoient à l'envi.

L'Ouvrage qui ſuit a été fait pour être mis en Muſique.

ACTEURS.

DIANE.
PAN.
ENDIMION, *Berger.*
ISMENE, *Bergere.*
LICORIS, *Confidente de Diane.*
EURILAS, *Confident d'Endimion.*
CHOEUR *de Satires & de Faunes.*
CHOEUR *des Nymphes de Diane.*
CHOEUR *des Bergers.*
CHOEUR *des Heures.*
CHOEUR *de ceux qui ont été métamorphoſez en Etoiles.*



ENDIMION,

PASTORALE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre represente un Bois.

SCENE PREMIERE.

PAN, un SATIRE, LICORIS.

LICORIS à PAN.

CESSEZ, cessez d'être Amant d'une ingrate.

LE SATIRE.

Choisissez mieux l'objet de vos desirs.

LICORIS.

Dans votre amour il n'est rien qui vous flate.

LE SATIRE.

Ne perdez point de précieux soupirs.

LICORIS.

Diane est belle & charmante,
Mais elle est indifferente,
Sa froideur ne doit-elle pas

Vous

Vous la faire voir ſans appas ?

LE SATIRE.

Elle a contre l'Amour armé tout ſon courage,
Un ſoupir amoureux, un ſeul regard l'outrage,
Avec ſi peu d'eſpoir pourquoi vous embarquer ?
Laiſſez-lui ſa fierté, c'eſt un triſte avantage,
On ne peut mieux punir une vertu ſauvage,
Qu'en ne daignant pas l'attaquer,

LE SATIRE & LICORIS.

Ceſſez, ceſſez d'être Amant d'une ingrate;
Choiſiſſez mieux l'objet de vos deſirs,
Dans votre amour il n'eſt rien qui vous flate,
Ne perdez point de précieux ſoupirs.

PAN.

La froideur & l'indifference
Ne ſont qu'une fauſſe apparence
Qui ne doit pas décourager.
Près d'un Amant fidelle.
Eſt-il une cruelle
Qui ne ſoit en danger ?

LICORIS.

Quittez une vaine eſperance.

LE SATIRE.

Du moins vous courez le hazard
De ſoupirer ſans récompenſe.

LICORIS.

Quittez une vaine eſperance.

LE SATIRE.

Duſſiez-vous être heureux, vous le ſeriez trop tard.

PAN.

Je ne ſens point mon cœur effrayé des obſtacles,
Pour les ſurmonter tous il eſt d'heureux momens;
Mais quand l'Amour fait des miracles,
Ce n'eſt pas en faveur des timides Amans.

Pan ſort avec le Satire, & Licoris demeure ſeule pendant quelques momens.

SCENE II.

DIANE, LICORIS.

LICORIS *à Diane qu'elle voit arriver.*

Quel bonheur vous conduit dans ce lieu ſolitaire,
Sans y trouver un Amant odieux?
Pan vient de ſortir de ces lieux.

Malgré votre humeur ſevere,
Le moins aimable des Dieux
A fait deſſein de vous plaire;
Rien ne marque mieux
Que la Raiſon ne tient guere
Contre l'éclat de vos yeux.

DIANE.

Laiſſons à cet Amant une audace ſi vaine,
Elle aura le ſuccès qu'elle peut mériter.
Mais que me veut Iſmene?
Il la faut écouter.

SCENE III.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

ISMENE.

DEesse, à vos genoux qu'avec respect j'embrasse,
Je viens tâcher d'obtenir une grace.
Mon cœur s'est dégagé d'un malheureux amour,
Souffrez que desormais je vous suive à la chasse,
Recevez moi dans votre Cour.
L'Amour n'ose sur vous étendre sa puissance,
Je connois ses rigueurs, je crains encor ses coups,
Je ne puis être en assurance,
Si je ne suis auprès de vous.

DIANE.

Quels malheurs, quels destins contraires
De l'Amour pour jamais vous font rompre les nœuds?
Endimion toujours néglige-t-il vos vœux?

ISMENE.

Il redouble pour moi ses mépris ordinaires,
Il renonce au projet qu'avoient formé nos Peres
De nous unir tous deux.

Trop funeste projet où je crus tant de charmes,
Combien m'as-tu coûté de larmes?
Helas! tu n'as fait qu'exciter

Un

Un feu qu'il faut éteindre;
Tu me donnois, pour l'augmenter,
De vains ſujets de me flater,
Et le triſte droit de me plaindre.

DIANE.

Quand l'Amour eſt en couroux,
Son couroux n'eſt pas durable.
Endimion eſt aimable;
S'il revient jamais vers vous,
Serez vous inébranlable?

Vous ne repondez point, je voi votre embarras.

ISMENE.

Daignez me preſſer moins, il n'y reviendra pas.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore,
Vos liens ne ſont pas rompus.

ISMENE.

Non, non, mes liens ſont rompus.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore.

ISMENE.

Si j'aime encor, j'implore
Votre ſecours pour n'aimer plus.

DIANE.

Vous dont je ſuis la Souveraine,
Nymphes qui ſur mes pas vous plaiſez à chaſſer,
Recevez parmi vous Iſmene,
A l'amour comme vous elle veut renoncer.



SCENE IV.

DIANE, NYMPHES DE DIANE, ISMENE.

CHOEUR DES NYMPHES.

NOus goûtons une paix profonde,
Venez, venez parmi nous.
Que l'Amour au reſte du monde
Faſſe reſſentir ſes coups,
Ils n'iront point juſqu'à vous.
Venez, venez parmi nous,
Nous goûtons une paix profonde,
Venez, venez parmi nous.

Danſes des Nymphes.

UNE NYMPHE.

Les biens qui contentent nos cœurs,
Viennent s'offrir à nous ſans nous coûter des larmes,
L'amour le plus heureux a toujours ſes allarmes,
Aux innocens plaiſirs il ôte leurs douceurs;
Les chanſons des Oiſeaux, les ombrages, les fleurs,
Les doux Zephirs ont pour nous tous leurs charmes.

SCENE V.

DIANE, NYMPHES, ISMENE, BERGERS AMANS D'ISMENE.

DEUX BERGERS.

BErgere, quel chagrin loin de nous vous entraîne?
Pourquoi voulez-vous nous quitter?
N'étoit-ce pas le nom d'Ismene
Que sans cesse aux Echos nous faisions repeter?
N'étions-nous pas toujours occupez à chanter
Et vos appas & notre peine?
Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne?
Pourquoi voulez-vous nous quitter?

Danses des Bergers qui tâchent à flechir Ismene.

CHOEUR DES BERGERS.
Voyez notre douleur sincere
Rendez-vous à nos soupirs.
CHOEUR DES NYMPHES.
Dans les Amans rien n'est sincere;
N'écoutez point leurs soupirs.
CHOEUR DES BERGERS.
Fuyez les maux qu'Amour peut faire.

Sui-

Suivez du moins ſes plaiſirs.

CHOEUR DES NYMPHES.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire.
Fuyez même ſes plaiſirs.

ISMENE.

Je ſai ce que je dois, Bergers, à votre zéle;
Mais mon deſſein eſt pris, allez, oubliez-moi.

CHOEUR DES BERGERS.

Ah! quelle injuſte loi!
Pour vous-même & pour nous que vous êtes cruelle!

Ils ſortent.

DIANE à ISMENE.

Puiſque rien deſormais n'ébranle votre choix,
Recevez de ma main & l'Arc & le Carquois.

CHOEUR DES NYMPHES.

Jouïſſez de l'heureux partage
Qui vous eſt préſenté.
L'Amour de toutes parts fait un affreux ravage,
Goûtez-en davantage
Le prix de la tranquillité.
Quand tout gemit dans l'eſclavage,
Qu'il eſt doux d'être en liberté!

Elles ſortent avec Iſmene.



SCENE VI.

DIANE, LICORIS.

DIANE.

QUe tu prens un ſoin inutile,
Iſmene! quelle erreur conduit ici tes pas!
Tu veux auprès de moi rendre ton cœur tranquille,
Et le mien ne l'eſt pas.
Tu fuis Endimion. Helas!
Que tu choiſis mal ton azile!

LICORIS.

Sans ſavoir de quel trait votre cœur eſt atteint,
Elle ſe plaint à vous d'une flâme fatale;
Avec plaiſir on voit une Rivale
Qui ſouffre, & qui ſe plaint.

DIANE.

En écoutant ſes maux ma honte étoit extreme,
D'impoſer à ſes yeux par un calme apparent.
J'ai bravé de l'Amour la puiſſance ſuprême,
Et l'on me croit toujours *la* même:
Mais je ne jouïs plus des honneurs qu'on me rend,
Et l'on me reproche que j'aime,
Quand on vient me vanter mon cœur indifferent.

LICORIS

Baniſſez l'Amour de votre ame;
Son empire pour vous auroit trop de rigueur,

Tou-

Toujours votre fierté combattroit votre flâme;
L'Amour ne répand point ses douceurs dans un cœur,
S'il n'en est paisible vainqueur.

Dégagez-vous, songez que vous êtes Déesse;
Et daignez voir quel choix vous avez fait.

DIANE.

Je rougis de ma tendresse,
Et non pas de son objet.

L'aimable Berger que j'adore,
N'a pas besoin d'un rang qui s'attire les yeux;
Il a mille vertus que lui-même il ignore,
Et qui feroient l'orgueil des Dieux.

L'Amour lui paroît méprisable,
Et même en n'aimant rien il en est plus aimable.
Que sa fierté dure toujours,
Que toujours à l'Amour elle soit plus rebelle.
Helas! pour soûtenir la mienne qui chancelle,
Il me faut ce triste secours.

LICORIS.

Mais s'il ne sort jamais de son indifference....

DIANE.

Je sai trop à quels maux je dois me préparer.

Un éternel silence
Cachera cet amour dont ma gloire s'offense,
En secret seulement j'oserai soupirer.
Je languirai sans esperance,
Et craindrai même d'esperer.

DIANE & LICORIS.

Ah! faut-il que les cœurs ſenſibles à la gloire
Soient capables de s'attendrir?
On ne peut de l'Amour empêcher la victoire,
Il faut lui ceder, & ſouffrir.

ACTE II.

Temple ruſtique que les Bergers ont élevé pour Diane, & qui n'eſt pas encore conſacré.

SCENE I.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

QUEL jour, quel heureux jour je vais voir celebrer!
Nos Bergers pour Diane ont ſecondé mon zele,
Ce Temple par mes ſoins eſt élevé pour elle,
Et nous allons le conſacrer.

Jamais par des ſoupirs mon amour ne s'exprime,
Du moins par des Autels je le marque ſans crime;
Ce détour, ce déguiſement,
Convient à mon reſpect extrême,

Et mon cœur pour cacher qu'il aime,
Feint qu'il adore ſeulement.

EURILAS.

Cachez moins un amour fidelle;
Vous n'êtes qu'un Berger,
Diane eſt immortelle;
Mais des appas d'une Belle
Tous les yeux peuvent juger,
Et tous les cœurs ont droit de s'engager.

ENDIMION.

Si j'étois immortel, & Diane Bergere,
Je craindrois encor ſa colere.
Mes feux n'oſent paroître au jour,
Je gemis ſous les loix que le reſpect m'impoſe,
Mais ſa Divinité n'en eſt pas tant la cauſe
Que ſes appas & mon amour.

EURILAS.

Que peut prétendre un Amant dont la peine
Ne doit jamais ſe découvrir?
Que n'avez-vous pris ſoin de vous guérir
Par l'Hymen de l'aimable Iſmene?

Près d'un objet dont on eſt adoré,
On oublie à la fin une Beauté cruelle;
D'une funeſte flame un cœur n'eſt délivré
Que par une flâme nouvelle;
Et contre les Amours
Les Amours ſeuls ſont un ſecours.

ENDIMION.

Je meurs d'un feu trop beau pour le vouloir éteindre;

Je ne puis esperer, & je n'ose me plaindre;
Cependant un plaisir qui ne peut s'exprimer,
Adoucit en secret des peines si cruelles;
Au milieu de mes maux je m'applaudis d'aimer
La plus fiere des Immortelles.

EURILAS.

La fierté plaît lorsque l'on est flaté
Du doux espoir de la victoire;
Mais vous ne pouvez croire
Que Diane jamais perde sa liberté,
Quel charme a pour vous sa fierté!

ENDIMION.

Elle redouble sa gloire,
Et le prix de sa beauté.

Je voi de nos Bergers la Troupe qui s'avance,
Eurilas, il est tems que la Fête commence.

SCENE II.

ENDIMION, TROUPE DE BERGERS.

ENDIMION.

ECoutez ces Bergers qui parlent par ma voix.
Déesse, daignez quelquefois
Visiter ce Temple rustique;
On vous éleve ailleurs des Temples éclatans;
Mais dans un lieu plus magnifique
On n'offre pas des vœux plus purs ni plus constans.

Dan-

Danses des Bergers.

I. BERGER.

Brillant Aſtre des nuits, vous réparez l'abſence
Du Dieu qui nous donne le jour;
Votre Char, lorſqu'il fait ſon tour,
Impoſe à l'Univers un auguſte ſilence,
Et tous les feux du Ciel compoſent votre Cour.

II. BERGER.

En deſcendant des Cieux vous venez ſur la Terre
Regner dans les vaſtes Forêts;
Votre noble loiſir ſait imiter la guerre,
Les Monſtres dans vos Jeux ſuccombent ſous vos traits.

III. BERGER.

Juſque dans les Enfers votre pouvoir éclate,
Les Manes en tremblant écoutent votre voix,
Au redoutable nom d'Hecate
Le ſevere Pluton rompt lui-même ſes Loix.

CHOEUR.

Que le Ciel, que la Terre, & le ſombre rivage,
Que tout rende à Diane un éternel hommage.
Que de vœux differens elle doit recevoir!
Chantons ſa puiſſance ſuprême,
Le Maître des Dieux même
N'étend pas ſi loin ſon pouvoir.

ENDIMION.

Vos éloges, Bergers, touchent peu la Déeſſe.

Songeons plûtôt à vanter
Son cœur exempt de foiblesse,
Et nos chants pourront la flater.
Faites-vous un effort pour elle,
Malgré l'Amour dont vous suivez la Loi;
Celebrez la gloire immortelle
D'un cœur toujours maître de soi.

CHOEUR.

Vous avez sur l'Amour remporté la victoire,
Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!
Vous avez sur l'Amour remporté la victoire;
Les plus grands Dieux ont ressenti ses coups,
La gloire de l'Amour ne sert qu'à votre gloire.
Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!

SCENE III.

Diane descend du Ciel.

DIANE, LICORIS, ENDIMION, BERGERS.

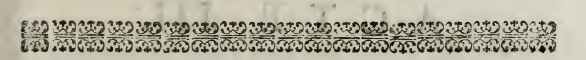
DIANE.

BErgers, jusqu'en ce lieu votre hommage m'attire,
De sinceres respects savent charmer les Dieux;
Mais je veux arrêter des chants audacieux
Que trop de zele vous inspire.

Il ſuffit de fuir les Amours,
Et d'éviter leur eſclavage;
Mais par de ſuperbes diſcours
Il ne faut point leur faire outrage.
Il ſuffit de fuir les Amours,
Il ne faut point leur faire outrage.

Retirez-vous, c'en eſt aſſez,
Vos encens & vos vœux ſeront récompenſez.

Tous les Bergers ſortent.



SCENE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

CIel! quel étonnement de mon ame s'empare!
Quoi? votre noble orgueil ſe dément en ce jour,
Diane hautement déclare
Qu'elle eſt moins contraire à l'Amour?

DIANE.

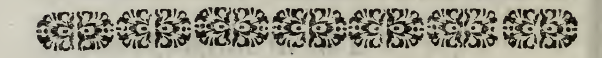
Endimion ordonnoit cette Fête,
Lui dont mon cœur eſt la conquête,
En outrageant l'Amour il croioit me flater.
Excuſe ma foibleſſe,
Son erreur bleſſoit ma tendreſſe,
Et je n'ai pû la ſupporter.

LICORIS.

Ne me déguisez rien, vous lui voulez apprendre
Que jusqu'à vous il peut lever les yeux,
Vous prenez pour parler un tour mysterieux,
Mais vous voulez qu'il ose vous entendre.

DIANE.

Pourrois-je le vouloir? Ciel! quelle honte! helas!
Du moins, si je le veux, ne le penetre pas.



ACTE III.

SCENE I.

PAN, un SATIRE, ENDIMION, EURILAS.

PAN.

BERGERS, croirai-je un bruit qui vient de se répandre?
Diane a-t-elle protegé
L'Amour dans vos chants outragé?

ENDIMION & EURILAS.

Elle-même a paru pour le venir défendre.

PAN.

Ah! j'obtiendrai le prix que mérite ma foi.
A l'Amour desormais Diane est moins rebelle,

J'ose

J'oſe ſeul ſoupirer pour elle,
Ce changement ne regarde que moi.

Avec bien de l'amour on eſt toujours aimable.
La Beauté que je ſers étoit impitoiable,
Je ſai que je dois peu compter ſur mes appas;
Mais mon cœur m'aſſuroit d'un ſuccès favorable,
Je l'ai crû ſur ſa foi, je ne m'en repens pas.
Avec bien de l'Amour on eſt toujours aimable.

LE SATIRE.

Aimez, aimez, j'approuve enfin vos feux,
Puiſqu'ils vont être heureux,

Quand on porte ſans fruit une chaîne éternelle,
Quand on aime à languir pour les yeux d'une Belle,
Avec le cœur on a l'eſprit bleſſé;
Mais il n'eſt rien de plus ſenſé
Que d'être Amant, & même Amant fidelle,
Quand on eſt bien recompenſé.

PAN.

Je veux, je veux marquer ma joie à la Déeſſe;
Que les Faunes s'aſſemblent tous,
Qu'ils viennent remplis d'allegreſſe
L'applaudir dès ce jour d'un changement ſi doux.

ENDIMION.

Quoi! déja votre amour s'apprête
A faire éclater ſa conquête?

EURILAS.

L'Amant d'une fiere Beauté
Doit ménager ſa vanité;

S'il fait des progrès, il doit feindre
De ne pas s'en appercevoir;
Il faut qu'il ait l'art de ſe plaindre
An milieu du plus doux eſpoir.

PAN.

Et bien ſans montrer que j'eſpere
Rendons hommage à ſes attraits,
Et par des ſoins qui ne peuvent déplaire
Contentons des tranſports qu'il faut tenir ſecrets.

SCENE II.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

QUel coup affreux, quel coup terrible
Vient combler tous les maux qui tourmentoient mon cœur!
Je me flatois d'aimer une inſenſible,
Je ne puis conſerver un ſi cruel bonheur.

Que la fierté de Diane étoit belle!
Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle!
Si ſes appas me faiſoient ſoupirer,
Sa gloire me charmoit plus que ſes appas même,
Et je pers le plaiſir extrême
Que je ſentois à l'admirer.

EURILAS.

Suivez moins un tranſport que la Raiſon condamne,

Ce n'eſt point un indigne choix
Que le puiſſant Dieu de nos Bois.

ENDIMION.

Non, ce n'eſt point à lui d'oſer aimer Diane.
Ses charmes les plus grands ne lui ſont pas connus,
Elle n'en reçoit point les voeux qui lui ſont dûs.

EURILAS.

Toujours rempli de confiance;
Peut-être il en croit trop une foible apparence.

ENDIMION.

Diane a de l'amour, & vient nous l'annoncer;
Qnand un autre que Pan auroit pû la forcer
A quitter ſon indifference,
Ce n'eſt pas moi du moins, on ne le peut penſer.

Vangeons-nous, vangeons-nous d'une injure mortelle,
Il ne me reſte plus que ce funeſte bien,
Otons à l'infidelle un cœur tel que le mien.

EURILAS.

Quelle fidelité Diane vous doit-elle?
Vos cœurs n'ont pas été dans un même lien.

ENDIMIN,

Elle devoit m'être fidelle
Du moins en n'aimant jamais rien.

Toi même tu m'as dit qu'en épouſant Iſmene,
Et ſon amour, & mon devoir
Se fuſſent oppoſez au penchant qui m'entraine,
Je veux eſſayer leur pouvoir.

Je veux redemander Ismene à la Déesse,
Heureux si de ses mains je pouvois recevoir
Ce qui doit vanger ma tendresse.

EURILAS.

Oubliez-vous qu'on ignore vos feux?
Vous parlez toujours de vengeance.

ENDIMION.

Helas! de mes transports quelle est la violence!
Que me dis-tu? que je suis malheureux!

D'où vient que mon ardeur ne s'est pas découverte
Aux yeux qui m'avoient enflamé?
Peut-être que Diane eût ressenti ma perte,
Bien qu'elle ne m'eût pas aimé.

EURILAS.

La vengeance est inutile,
C'est assez de se guérir.
Pourvû que vous soiez tranquile,
Qu'importe qu'une ingrate ait peine à le souffrir?
La vengeance est inutile,
C'est assez de se guérir.

ENDIMION.

Si je ne suivois pas ce conseil salutaire,
Tous les Dieux devroient m'en punir.
La Déesse paroît, je vais te satisfaire,
A mon repos Ismene est nécessaire,
Je vais tâcher de l'obtenir.

SCE-



SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION.

DEesse, mon audace est peut-être trop grande
De croire avoir le droit d'implorer vos bontez;
Si je merite peu ce que je vous demande,
Les bienfaits des Divinitez
Ne peuvent être meritez.

DIANE.

Parlez, vous me verrez répondre à votre attente.

ENDIMION.

Ismene a le bonheur d'être de votre Cour,
Je ne sai cependant si son ame est contente;
Daignez souffrir son retour,
Si j'obtiens qu'elle y consente,
Daignez la rendre à mon amour.

DIANE.

Quoi? vous l'aimez? vous dont l'indifference
Rejettoit ses vœux & ses soins?

ENDIMION.

Quand on y pense le moins,
Souvent l'Amour prend naissance.

La pitié, le repentir,
Tout vers Ismene me rappelle,

Sa retraite m'a fait ſentir
Combien je perdois en elle.

DIANE.

Berger, ce que vous ſouhaitez
N'eſt pas une legere grace.

ENDIMION.

Si jamais des mortels les vœux ſont écoutez...

DIANE.

Allez, je réſoudrai ce qu'il faut que je faſſe,
Et vous ſaurez mes volontez.

SCENE IV.

DIANE.

OU ſuis-je? Endimion pour Iſmene ſoupire,
Et moi, je me livrois au charme qui m'attire,
Déja je trahiſſois le ſecret de mon feu.
Après une foibleſſe inutile & honteuſe,
Après avoir en vain commencé cet aveu,
Quelle vangeance rigoureuſe...
Mais quoi? ne dois-je pas me croire trop heureuſe
Que l'ingrat m'entende ſi peu?

En me cauſant une douleur extrême,
Il met du moins ma gloire en ſureté,
S'il ne m'eût ſoutenue, helas! contre lui-même,
J'oubliois toute ma fierté.

Mais

Mais qu'il ne penſe pas que je lui rende Iſmene,
Qu'il n'attende pas mon ſecours
Pour former une indigne chaine;
Je redeviens Diane, & veux l'être toûjours,
Je reprens ma premiere haine
Pour tous les cœurs eſclaves dès Amours.

Je voi le Dieu des Bois, faut-il que je l'entende?
Ma peine, ô Ciel! n'eſt donc pas aſſez grande?

SCENE V.

DIANE, PAN, FAUNES, & SILVAINS.

PAN.

DEeſſe, ſouffrez qu'en ce jour
Tous les Demi-Dieux de ma Cour.
Se ſoûmettent à votre Empire;
Mes ſoins ne peuvent ſeuls ſuffire
A vous marquer tout mon amour.

Que les Forêts, que les Monts applaudiſſent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts,
Que les Antres les plus ſecrets
Sans ceſſe retentiſſent
De Diane & de ſes attraits,
Que tous les autres Chants finiſſent.
On ne doit celebrer qu'un objet ſi charmant

Dans

Dans tous les lieux où regne ſon Amant.

CHOEUR.

Que les Forêts, que les Monts applaudiſſent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts.
Que les Antres les plus ſecrets
Sans ceſſe retentiſſent
De Diane & de ſes attraits,
Que tous les autres Chants finiſſent.
On ne doit celebrer qu'un objet ſi charmant
Dans tous les lieux où regne ſon Amant.

Danſes des Faunes.

DIANE à PAN.

A recevoir vos ſoins j'ai voulu me contraindre,
Peut-être en les fuiant j'aurois paru les craindre,
Quand on eſt trop ſevere, on ſe croit en danger;
Je veux vous annoncer d'une ame plus tranquille
Que votre amour eſt inutile,
Et qu'il faut vous en dégager.

Elle ſort.

SCE-

SCENE VI.

PAN, FAUNES, & SILVAINS.

PAN.

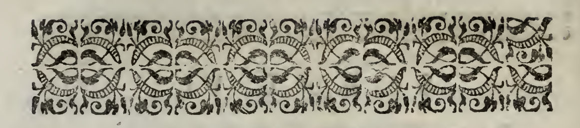
AI-JE bien entendu ? c'eſt ainſi qu'on m'outrage?
O Ciel! où me vois-je réduit?
J'avois pris de l'eſpoir, il eſt ſoudain détruit,
Ah quelle honte! quelle rage!

CHOEUR DES FAUNES.

Guériſſez-vous d'un feu ſi mal récompenſé,
Des Faunes vos Sujets l'honneur en eſt bleſſé.
On ne voit point entre eux paroître
De malheureux Amans;
Ah! verra-t-on leur Maître
Soupirer dans de longs tourmens?

PAN.

Soins qu'on a mépriſez, vains efforts de mon zele,
Ne ceſſez point de vous offrir à moi;
Vous n'avez pû toucher une ame trop cruelle,
Servez du moins à m'inſpirer contre elle
Tout le couroux que je lui doi.



ACTE IV.

SCENE I.

ISMENE.

SOmbres Forêts qui charmez la Déesse,
Doux azile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse?
Ah! j'attendois de vous un plus puissant secours.

Qui peut me rendre encor incertaine, inquiete?
J'aimois un insensible, & ce que j'ai quitté
Ne doit pas être regretté
Cependant sans savoir ce que mon cœur regrette;
Je le sens toûjours agité.

Sombres Forêts qui charmez la Déesse,
Doux azile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse?
Ah! j'attendois de vous un plus puissant secours.

SCENE II.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

DIANE.

ISmene, parlez-moi ſans feinte.
Endimion vous redemande à moi,
D'une tendre douleur j'ai vû ſon ame atteinte,
Iſmene, parlez-moi ſans feinte,
Voulez-vous renoncer à vivre ſous ma loi?

ISMENE.

O Ciel! que ma ſurpriſe eſt grande!
Quoi? cet ingrat.... non, non, je ne le puis penſer,

DIANE.

A ſon amour naiſſant il veut que je vous rende,
Répondez, je vous le commande,
A vivre ſous ma loi voulez-vous renoncer?

ISMENE.

Vous ſavez qu'à jamais je m'y ſuis aſſervie,
Rien ne peut ébranler ma foi;
A ſuivre d'autres loix ſi l'Amour me convie,
L'Amour ſans votre aveu ne peut plus rien ſur moi.

DIANE.

J'entens ce que vous n'oſez dire,
J'uſerai bien de mon empire,
Je verrai votre Amant, allez, attendez-vous
A recevoir les ordres les plus doux.

SCE-

SCENE III.

Diane, Licoris.

Licoris.

AInsi vous permettez qu'Ismene soit contente,
Votre cœur à jamais reprend sa liberté ;
J'ai vû par son amour ce grand cœur agité,
Mais la gloire a vaincu, Diane est triomphante.

Diane.

Cesse de présenter ce triomphe à mes yeux,
Il me coûte trop cher pour être glorieux.

Diane & Licoris.

Qu'on est foible quand on aime !
Qu'il est difficile, hélas !
De vaincre un amour extrême !
Après la Victoire même
On rend encor des combats.

Diane.

Je sai qu'Endimion ne me fait point d'outrage,
Cependant son amour m'irrite malgré moi,
Je ne prétens point à sa foi,
Et ne puis souffrir qu'il l'engage.
Je me reproche à tout moment
Cet aveugle caprice,
J'ai honte de mon injustice,
Et je m'en punis en formant
Des nœuds qui font tout mon tourment.

LICORIS.

C'eſt une peine affreuſe
De rendre une Rivale heureuſe,
C'eſt un effort cruel pour un cœur amoureux.
Mais lorſque la gloire eſt contente,
Songez quelle douceur charmante
Doit goûter un cœur genereux.

DIANE.

Endimion dans ces lieux va paroître,
Mon deſſein va s'exécuter,
Je vais .... mais quoi ? je ſens mon feu ſe revolter,
Je ſens ma foibleſſe renaître,
Par de nouveaux combats faut-il la ſurmonter ?
Dans quel deſordre je retombe,
Que je crains qu'à la fin ma Raiſon ne ſuccombe!

Cruel Amour, es-tu content ?
Seule je te bravois dans la Troupe Celeſte,
Mais ſur mon cœur enfin ton Empire s'étend.
Tu vois ce cœur ſi fier interdit & flotant,
Le peu de force qui me reſte
Peut me quitter en un inſtant.
Suis-je pour toi dans cet état funeſte
Un triomphe aſſez éclatant ?
Cruel Amour, es-tu content?

LICORIS.

Je vois Endimion, paroiſſez plus tranquille,
Prononcez un aveu qui vous fait ſoûpirer ;
Plus cet effort eſt difficile,
Moins vous devez le differer.

SCE-

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION.

DIANE.

VEnez, Endimion, tout vous eſt favorable,
J'accorde Iſmene à vos deſirs.

ENDIMION.

Ah! que mon ſort eſt déplorable!

DIANE.

Que dites-vous? d'où naiſſent ces ſoupirs?

ENDIMION.

Juſque dans vos bontez le deſtin m'eſt contraire.
Que ne rejettiez-vous des vœux ſi mal conçûs?

DIANE.

Quelle plainte oſez-vous me faire?
Quoi! c'eſt ainſi que mes dons ſont reçûs?

Que devient dès ce jour cette flâme nouvelle,
Qu'Iſmene en vous fuyant a ſû vous inſpirer?

ENDIMION.

Helas! pouvez-vous ignorer
Que je ſuis ſans amour pour elle?

Mon trouble, mes vœux incertains,
Ces ſoupirs échapez, mes bizarres deſſeins,
Tout ne vous dit-il pas qu'un autre Amour m'enflâme,

Que

Que j'ai voulu l'arracher de mon ame,
Et que tous mes efforts ſont vains?
DIANE.
Vous voulez ſortir d'eſclavage,
Suivez votre projet avèc plus de courage.

On ne ſurmonte pas d'abord
Le doux penchant qui nous entraine,
Ce n'eſt pas un premier effort
Qui briſe une amoureuſe chaîne.
ENDIMION.
Non, je veux conſerver un malheureux Amour,
Que vous importe-t-il que j'en perde le jour?
DIANE.
Je veux dans tous les cœurs, autant qu'il m'eſt poſſible,
Etablir la tranquillité.
Il n'eſt rien de plus doux pour une ame inſenſible
Que de voir en tous lieux regner la liberté.
ENDIMION.
Pourquoi, Déeſſe impitoyable,
A combattre mes feux voulez-vous m'engager?
Je ſai que je ne ſuis qu'un mortel, qu'un Berger;
Mais lorſque j'oſe aimer un objet adorable,
Du moins je ne ſuis pas coupable
D'un temeraire aveu qui devroit l'outrager.
De mon crime ſecret la peine eſt aſſez grande,
J'étouffe mes ſoupirs & mes gemiſſemens.
Déeſſe, par pitié laiſſez-moi mes tourmens,
C'eſt tout le prix que je demande.
DIA-

DIANE.

Qu'entens-je? quoi, Berger....

ENDIMION.

Qu'ai-je dit? quel transport?
Ciel! ai-je rompu le silence?
L'Amour à mon respect a-t-il fait violence?
Ah! vos yeux irritez m'instruisent de mon sort,
J'y voi tout mon forfait, & toute mon offense,
Mon feu s'est découvert, j'ai merité la mort.

SCENE V.

DIANE, ENDIMION, LES HEURES.

UNE DES HEURES *à Diane.*

DU grand Astre des jours la mourante lumiere
Va dans quelques momens s'éteindre au fond des Mers,
Commencez votre carriere,
Et consolez l'Univers.

DIANE.

Que mon Char en ces lieux descende,
Vents, c'est moi qui vous le commande.

Danses des Heures tandis que le Char descend, Diane y monte.

CHOEUR DES HEURES.

Répandez, répandez votre douce clarté,
Dissipez de la nuit l'obscurité profonde,

Vous

Vous devez la lumiere au monde,
Lorſque le Soleil l'a quitté.

Diane part.

SCENE VI.

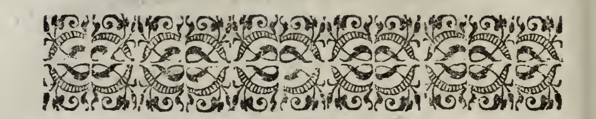
ENDIMION.

ELle part, & me laiſſe en ce lieu ſolitaire.
Elle n'a pas daigné m'exprimer ſa colere,
Il lui ſuffit de me livrer
Au deſeſpoir mortel qui doit me déchirer.

Fatal égarement, tranſport que je deteſte,
Tout eſt perdu pour moi, vous m'avez fait parler.
J'ai rendu criminel par un aveu funeſte
Le plus beau feu dont on puiſſe brûler.

Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui m'enchantent,
Je faiſois de les voir mon bonheur le plus doux,
Mais ils redoubleroiént les maux qui me tourmentent,
Je verrois leur juſte couroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes;
Deſerts, qui pouvez ſeuls avoir pour moi des charmes,
Ouvrez vos Antres tenebreux
Pour recevoir un malheureux.



ACTE V.

Le Théatre represente une Caverne du Mont Latmos, où Endimion s'est retiré.

SCENE I.

ENDIMION *endormi*, CHOEUR D'AMOURS.

CHOEUR.

PRêtez votre secours à ce Berger aimable,
Dieu du sommeil, rendez-lui le repos.
Il cede au tourment qui l'accable,
Dieu du sommeil, rendez-lui le repos.
Un Amant miserable
A besoin de tous vos pavots.
Prêtez votre secours à ce Berger aimable,
Dieu du sommeil, rendez-lui le repos.

DEUX AMOURS.

Quelle est cette clarté naissante
Au milieu de l'obscurité?
Peut-être une Déesse Amante
Descend dans cet Antre écarté.

DEUX

DEUX AUTRES AMOURS.

C'eſt Diane, elle vient revoir ce qu'elle adore,
Cachons-nous à ſes yeux.
Taiſons-nous, il faut qu'elle ignore
Que les Amours ſont en ces lieux.

SCENE II.

DIANE.

PUis-je encore me reconnoître?
L'Amour du haut des Cieux me force à diſparoître,
Je refuſe aux Mortels ſaiſis d'un juſte effroi
La lumiere que je leur doi.

Le Berger que renferme un Antre ſi ſauvage,
Par ſa vive douleur a trop ſû m'allarmer.
Nobles ſoins, que le ſort m'a donnez en partage,
N'attendez rien de moi, je ne ſai plus qu'aimer.

Je puis en liberté voir ici ce que j'aime,
Le ſommeil ſuſpend ſon ennui.
Ce tems m'eſt précieux, puiſqu'il ne peut lui-même
Savoir ce que je fais pour lui.

Mais quoi? faut-il toûjours ſoupirer & me taire?
Ses vertus, ſon reſpect ſincere,
Ses tourmens, & tous mes combats
Pour me juſtifier ne ſuffiroient-ils pas?

Qu'il ſorte d'un ſommeil où ſa douleur mortelle
Peut-être encore agite ſes eſprits,
Qu'il ſache... ô Ciel! quel deſſein ai-je pris?
Non, reprenons mon cours, l'Univers me rappelle.

Quel charme me retient? fuions. Quoi? je ne puis?
Ah! fuions, je ſens trop le peril où je ſuis.

Mais helas! qu'ai-je fait?

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION *qui ſe réveille.*

QUe vois-je? quoi! Déeſſe,
Vous venez pour punir un amour qui vous bleſſe?
Ah! mon trépas étoit certain,
Il alloit vous vanger de ma coupable audace,
Mais je tiendrai pour une grace
Que de ſi juſtes coups partent de votre main.

DIANE.

Comment dans mes regards voiez-vous de la haine?

ENDIMION.

Contentez le couroux qui vous guide en ces lieux.

DIANE.

Ne me pouvois-je pas vanger du haut des Cieux?

EN-

ENDIMION.

Par ce diſcours obſcur vous redoublez ma peine,
Je ne veux que mourir, & mourir à vos yeux.

DIANE.

Il faut, il faut enfin ceſſer d'être incertaine.

Apprenez votre ſort, je ne puis plus cacher
Que mon ſuperbe cœur ſoupire;
Vos vertus m'avoient ſû toucher,
Votre reſpect me contraint à le dire.

ENDIMION.

Qu'ai-je entendu? non, non, mes ſens ſont abuſez,
Et ce ſonge va diſparoître.

DIANE.

Quoi! mon amour me fait-il méconnoître
Par vous-même qui le cauſez?

ENDIMION.

Déeſſe, eſt-il donc vrai? quelle ardeur .... quel hommage....
Tout mon cœur .... de mon trouble entendez le langage,
Je ne ſuis pas digne d'un ſort ſi doux,
Si je n'en meurs à vos genoux.

Pardonnez aux ſoupirs qu'un Berger vous adreſſe,
Du moins je ne ſens point mon cœur ſe partager,
Ce ſont vos charmes ſeuls qui ſavent m'engager,
Je ne voi point que vous êtes Déeſſe.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendreſſe,

Je ne voi point que vous êtes Berger.

ENDIMION.

Ce ſont vos charmes ſeuls qui ſavent m'engager.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendreſſe,

ENDIMION.

Je ne voi point que vous êtes Déeſſe.

DIANE.

Je ne voi point que vous êtes Berger.

Mon cœur ſe croioit invincible,
Mais vous l'avez deſarmé.

ENDIMION.

Sans vous j'étois inſenſible ;
Sans vous je n'euſſe point aimé.

DIANE & ENDIMION.

Mon cœur ſe croioit invincible,
Mais vous l'avez deſarmé.
Sans vous j'étois inſenſible,
Sans vous je n'euſſe point aimé.

DIANE.

Vous qui fûtes jadis transformez en Etoiles,
Dérobez-vous des Cieux,
Des nuages obſcurs vous prêteront leurs voiles,
Deſcendez en ces lieux.

SCE-

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION, Tous ceux qui ont été changez en Etoiles, CASTOR & POLLUX, PERSE'E, ANDROMEDE, ORION, ERIGONE, &c.

DIANE.

O Vous qui composez ma Cour,
Vous qui des secrets de l'Amour,
Eûtes toujours la confidence,
Ecoutez, & gardez un éternel silence.

Diane a de l'Amour ressenti les attraits.

CHOEUR.

Quelle surprise! ô Ciel! Diane est moins severe!
Diane a de l'amour ressenti les attraits!

DIANE.

Endimion a sû me plaire.
Cachez au Monde entier l'aveu que je vous fais.
Cachez sous vos voiles épais
Un important mystere.

CHOEUR.

Quelle surprise! ô Ciel! Diane est moins severe!
Diane a de l'Amour ressenti les attraits!

DIANE.

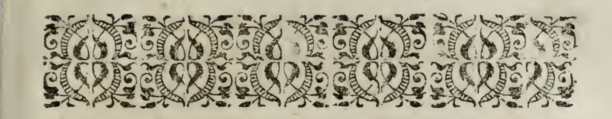
Pour venir desormais
Dans ce lieu solitaire,

L'ombre me ſera neceſſaire.
Seuls vous ſerez temoins des mes vœux ſatisfaits,
Dans tout l'Empire de Cithere
On ne vous revela jamais
Une ſecrette ardeur que vous deviez mieux taire.
Cachez ſous vos voiles épais
Un important myſtere.

CHOEUR.

Cachons ſous nos voiles épais
Un important myſtere.
De ces tendres Amours favoriſons la paix.
Non, non, il ne faut point que le jour les éclaire.
Cachons ſous nos voiles épais
Un important myſtere.

Danſes, &c.



PROLOGUE D'ENDIMION.

AVERTISSEMENT.

Le Prologue qui suit n'est pas serieux, aussi ne l'a-t-on pas mis à la tête de la Piece. Elle devoit être jouée chez une Dame, & ce Prologue n'a été fait que par rapport à elle.

SCENE I.

MERCURE.

PLaisirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire,
Rassemblez tout ce qui peut plaire;
Je reçois ici tous les goûts,
L'ennuyeuse Tristesse est la seule étrangere.
Plaisirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire.
S'il en est même parmi vous

Quelques-uns qui ſoient un peu fous,
Qu'ils n'en viennent pas moins, je ne ſuis pas ſevere.
Plaiſirs, Jeux Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire.

SCENE II.

MERCURE, TROUPE DE PLAISIRS.

CHOEUR.

NOus voici, Mercure, ordonnez:
Quel eſt l'emploi que vous nous deſtinez?

MERCURE.

Divertir la Beauté qui dans ces lieux commande,
Gardez-vous de vous négliger,
De vous, de vos appas, elle ſait bien juger,
Vous avez à lui plaire, & l'entrepriſe eſt grande,
Les Mortels n'oſent y ſonger.

Eſſayez-vous en ma preſence
Et ſur le Chant & ſur la Danſe,
Avant que de rien hazarder;
Aimable Troupe, où regne l'imprudence,
Il ſere bon de vous voir préluder.

Entrée.

MERCURE.

Attendez pour quelques inſtans,
J'oubliois deux mots importans.

Si vous voulez avoir la gloire
De plaire à la jeune Beauté,
Vivacité,
Diverſité,
C'eſt ce qu'il faut, & vous pouvez m'en croire,
Mettez bien dans votre mémoire
Vivacité,
Diverſité.

UN DES PLAISIRS.

Vivacité Brillante,
Tu ſais relever la beauté;
Sans ton ſecours ſa victoire eſt trop lente,
Tu ſoumets tout avec rapidité.
Vivacité brillante,
Tu ſais relever la beauté.

UN AUTRE.

Diverſité charmante,
Tu produis la felicité.
L'Amour languit dans une ardeur conſtante,
Le triſte Ennui ſuit la fidelité.
Diverſité charmante,
Tu produis la felicité.

CHOEUR.

Vivacité brillante,
Tu ſais relever la beauté.
Diverſité charmante,
Tu produis la felicité.

MERCURE.

Faiſons l'eſſai de toute la folie
Que nous peut fournir l'Italie.
Fuyez loin d'ici, triſtes Loix,
Qui ne vous faites que trop craindre,
Ceſſez de contraindre
Nos pas & nos voix.

Entrée de Scaramouches, d'Arlequins, & de Mataſſins.

SCENE III.

L'AMOUR *qui deſcend du Ciel*, MERCURE, LE CHOEUR.

L'AMOUR.

Finiſſez ce vain badinage,
Quoiqu'enfant je ſuis ſerieux,
Je veux qu'un ſpectacle plus ſage
Occupe ici les yeux
A qui je rends hommage.
Faites voir qu'un Mortel peut aſpirer au cœur

De

De la Déeſſe la plus fiere,
La Sœur du Dieu de la Lumiére
Reconnut autrefois un Berger pour vainqueur.
Que l'on en rappelle l'hiſtoire,
J'ai choiſi cette victoire
Entre mes plus grands exploits;
Et j'ai mes raiſons pour ce choix.

CHOEUR.

O Toi, dont nous ſuivons les pas,
Maître de l'Univers, voi notre obéiſſance,
Répans ſur nous tes dons, prête-nous tes appas,
Fais regner par nos ſoins ton aimable puiſſance.



DISCOURS
SUR
LA NATURE
DE L'EGLOGUE.

LORS que je fis les Eglogues que l'on vient de voir, il me vint quelques idées ſur la nature de cette ſorte de Poëſie, & pour approfondir encore plus la matiere, je m'engageai à faire une revûë de la plus grande partie des Auteurs qui y ont acquis quelque reputation. Ces idées, & la critique de ces Auteurs, compoſent tout le Diſcours que je donne ici.

Je le mets à la ſuite des Eglogues, & cela repreſente l'ordre dans lequel il a été fait. Les Eglogues ont précedé les Reflexions; j'ai compoſé, & puis j'ai penſé, & à la honte de la Raiſon, c'eſt ce qui arrive le plus communément; ainſi je ne ſerai pas ſurpris ſi l'on trouve que je n'ai pas ſuivi mes propres regles, je ne les ſavois pas

pas bien encore quand j'ai écrit ; de plus il est bien plus aisé de faire des regles que de les suivre ; & il est établi par l'usage que l'un n'oblige point à l'autre.

J'espere que quand on verra la critique que je fais assez librement d'un grand nombre d'Auteurs, on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu insinuer que mes Eglogues valent mieux que toutes les autres. J'aurois beaucoup mieux aimé supprimer ce Discours que de faire naître cette pensée dans les Esprits avec quelque fondement ; mais je déclare que pour avoir quelquefois apperçû en quoi les autres se sont mépris, je ne m'en tiens pas moins sujet à me méprendre, même sur les choses où j'aurai apperçu leurs fautes. La censure que l'on exerce sur les ouvrages d'autrui, n'engage point à en faire de meilleurs, à moins qu'elle ne soit amere, chagrine & orgueilleuse, comme celle des Satiriques de profession. Mais la Critique, qui est un Examen, & non pas une Satire, qui a de la liberté, mais sans fiel & sans aigreur, & surtout que l'on accompagne d'une reconnoissance sincere de son peu de capacité, laisse la liberté de faire encore pis, si l'on veut, que tout ce qu'on s'est mêlé de reprendre. C'est cette derniere espece de critique que j'ai choisie, & je l'ai prise avec ses privileges, que je me flate qui ne me seront pas contestez.

La Poësie Pastorale est apparemment la plus ancienne de toutes les Poësies, parce que la condition de Berger est la plus ancienne de toutes les conditions. Il est assez vrai-semblable que ces premiers Pasteurs s'aviserent dans la tranquillité & l'oisiveté dont ils jouïssoient, de chan-

chanter leurs plaisirs & leurs amours; & il étoit naturel qu'ils fissent souvent entrer dans leurs Chansons leurs Troupeaux, les Bois, les Fontaines, & tous les objets qui leur étoient les plus familiers, Ils vivoient à leur maniere dans une grande opulence, ils n'avoient personne au-dessus de leur tête, ils étoient, pour ainsi dire, les Rois de leurs Troupeaux; & je ne doute pas qu'une certaine joye qui suit l'abondance & la liberté, ne les portât encore au Chant & à la Poësie.

La societé se perfectionna, ou peut-être se corrompit; mais enfin les hommes passerent à des occupations qui leur parurent plus importantes; de plus grands interêts les agiterent, on bâtit des Villes de tous côtez & avec le tems il se forma de grands Etats, Alors les Habitans de la campagne furent les esclaves de ceux des Villes, & la vie Pastorale étant devenuë le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inspira plus rien d'agréable.

Les agrémens demandent des Esprits qui soient en état de s'élever au-dessus des besoins pressans de la vie, & qui se soient polis par un long usage de la societé; il a toujours manqué aux Bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers Pasteurs dont nous avons parlé, étoient dans une assez grande abondance; mais de leur tems le monde n'avoit pas encore eu le loisir de se polir. Il eût pû y avoir quelque politesse dans les siecles suivans, mais les Pasteurs de ces siecles-là étoient trop miserables. Ainsi & la vie de la campagne, & la Poësie des Pasteurs, ont toujours dû être fort grossieres.

Auſſi eſt-il bien ſûr que de vrais Bergers ne ſont point entierement faits comme ceux de Theocrite. Croit-on qu'il y en ait quelqu'un qui puiſſe dire : *Dieux ! comme elle perdit toute ſa Raiſon au moment qu'elle le vit ! comme elle ſe précipita dans les abymes de l'amour !*

Qu'on examine encore les traits qui ſuivent.

Plût au Ciel, Amarillis, que je fuſſe une petite Abeille, pour entrer dans la grotte où tu te retires, en paſſant au travers des Lierres qui t'environnent ! Je ſai maintenant ce que c'eſt que l'Amour. C'eſt un Dieu bien cruel, il faut qu'il ait ſucé le lait d'une Lionne, & que ſa Mere l'ait nourri dans les Forêts.

Clearíſte me jette des Pommes, lors que mon Troupeau paſſe après d'elle, & elle murmure en même tems je ne ſai quoi de très-doux.

Par tout on voit le Printems, par tout les pâturages ſont plus fertiles ; par tout les Troupeaux ſont en meilleur état, auſſi-tôt que ma Bergere paroît ; mais du moment qu'elle ſe retire, les herbes ſéchent & les Bergers auſſi.

Je ne ſouhaite point de poſſeder les richeſſes de Pelops, ni de courir plus vîte que les Vents ; mais je chanterai ſous cette Roche, te tenant entre mes bras, & regardant en même tems la Mer de Sicile. Je croi que l'on trouvera dans tout cela & plus de beauté & plus de délicateſſe d'imagination, que n'en ont de vrais Bergers.

Mais je ne ſai pourquoi Theocrite ayant quelquefois élevé ſes Bergers d'une maniere ſi agréable au-deſſus de leur génie naturel, les

y a

y a laiſſé retomber très-ſouvent ; je ne ſai comment il n'a pas ſenti qu'il falloit leur ôter une certaine groſſiereté qui ſied toujours mal. Lors que Daphnis, dans la premiere Idylle, eſt prêt à expirer d'amour, & qu'il eſt environné d'un grand nombre de Dieux qui ſont venus le viſiter, on lui reproche au milieu de cette belle compagnie, qu'il eſt comme les Chevriers qui envient les amours de leurs Boucs, & en ſéchent de jalouſie, & l'on peut aſſurer que les termes dont Theocrite s'eſt ſervi, répondent fort bien à l'idée.

Dans une autre Idylle, Lacon & Comatas ſe prennent de paroles ſur des vols qu'ils ſe ſont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flute de Lacon, Lacon a dérobé à Comatas la peau qui lui ſervoit d'habit, & l'a laiſſé nud. Enſuite ils ſe diſent de certaines injures qui conviennent à des Grecs, mais qui ne ſont aſſurément pas trop honnêtes; & enfin après que l'un a fait encore à l'autre un petit reproche de ſentir mauvais, ils commencent un combat de chant, qui auroit dû plus naturellement être un combat à coups de poing, vû ce qui avoit précedé; & ce qui eſt aſſez plaiſant, c'eſt qu'après avoir débuté par de très-vilaines injures, lors qu'ils en ſont à chanter l'un contre l'autre, ils font les délicats ſur le choix du lieu où ils chanteront, chacun en propoſe un dont il fait une deſcription fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fût bien aſſorti. Il ſe trouve encore la même bigarrure dans leur combat, où entre des choſes qui regardent leurs amours, & qui ſont jolies, Comatas fait ſouvenir Lacon qu'il le battit bien un certain jour, & Lacon repond

répond qu'il ne s'en ſouvient pas, mais qu'il ſe ſouvient d'un jour qu'Eumaras, Maître de Comatas, lui donna bien les étrivieres. Quand on dit que Venus, & les Graces, & les Amours ont composé les Idylles de Theocrite, je ne croi pas qu'on prétende qu'ils ayent mis la main à ces endroits-là.

Il y a encore dans Theocrite des choſes qui n'ont pas tant de baſſeſſe, mais qui n'ont guere d'agrément, parce qu'elles ne ſont ſimplement que ruſtiques. La quatriéme de ſes Idylles eſt toute de ce caractere. Il ne s'agit que d'un Egon, qui étant allé aux Jeux Olympiques, a laiſſé ſon Troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le Troupeau eſt bien maigri depuis le depart d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de ſon mieux, & qu'il le mene dans les meilleurs pâturages qu'il connoiſſe. Battus dit que la flûte d'Egon ſe gâtera pendant ſon abſence; Coridon répond que non, qu'elle lui a été laiſſée, & qu'il ſaura bien en faire uſage. Enſuite Battus ſe fait tirer une épine du pied par Coridon, qui lui conſeille de n'aller point à la Montagne qu'il ne ſoit chauſſé; &, ce que ne croiroient peut-être pas ceux qui n'ont point d'habitude avec les Anciens, voilà toute l'Idylle.

Lors que dans un combat de Bergers, l'un dit; *Hay, mes Chevres, allez ſur la pente de cette colline*; & l'autre répond, *Mes Brebis, allez paître côté du Levant.*

Ou, *Je hais les Renards qui mangent les figues*; & l'autre, *Je hais les Eſcarbots qui mangent les raiſins.*

Ou,

Ou, *Je me suis fait un lit de peaux de Vaches auprès d'un Ruisseau bien frais, & là je ne me soucie non plus de l'Eté, que les Enfans des remontrances de leur Pere & de leur Mere*; & l'autre, *J'habite un antre agréable, j'y fais bon feu, & ne me soucie non plus de l'Hyver, qu'un homme qui n'a point de dents se soucie de noix, quand il voit de la bouillie.*

Ces discours ne sentent-ils point trop la campagne, & ne conviennent-ils point à de vrais Païsans, plûtôt qu'à des Bergers d'Eglogues?

Virgile, qui ayant eu devant les yeux l'exemple de Theocrite, s'est trouvé en état d'encherir sur lui, a fait ses Bergers plus polis & plus agréables. Si l'on veut comparer sa troisiéme Eglogue avec celle de Lacon & de Comatas, on verra comment il a trouvé le secret de rectifier & de surpasser ce qu'il imitoit. Ce n'est pas qu'il ne ressemble encore un peu trop à Theocrite, lors qu'il perd quelques Vers à faire dire à ses Bergers.

Mes Brebis, n'avancez pas tant sur le bord de la Riviere, le Belier qui y est tombé, n'est pas encore bien séché.

Et, *Titire empêche les Chevres d'approcher de la Riviere, je les laverai dans la Fontaine quand il en sera tems.*

Et, *Petits Bergers, faites rentrer les Brebis dans le Bercail; si la chaleur desséchoit leur lait, comme il arriva l'autre jour, nous n'en tirerions rien.*

Tout cela est d'autant moins agréable, qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis & fort galans, qui ont fait perdre au Lecteur le goût des choses purement rustiques.

Cal-

Calpurnius, Auteur d'Eglogues, qui a vêcu près de trois cens ans après Virgile, & dont les Ouvrages ne laiſſent pas d'avoir quelque beauté, paroît avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par le mot, *Novimus & qui te*, les injures que Lacon & Comatas ſe diſent dans Theocrite; encore ce trait auroit-il été meilleur à ſupprimer tout-à-fait. Calpurnius a trouvé cela digne d'une plus grande étenduë, & a fait une Eglogue qui n'aboutit qu'à ces injures que ſe diſent avec beaucoup de chaleur deux Bergers prêts à chanter l'un contre l'autre; dequoi celui qui les devoit juger eſt ſi effraié, qu'il les laiſſe-là, & s'enfuit. Belle concluſion!

Il n'y a point d'Auteur qui ait fait des Bergers ſi ruſtiques, que Baptiſte Mantoüan, Poëte Latin du ſiecle paſſé, que l'on a comparé à V r-gile, quoi qu'aſſurément il n'ait rien de commun avec lui que d'être de Mantouë. Le Berger Fauſtus en faiſant le portrait de ſa Maîtreſſe, dit qu'elle avoit un gros viſage bourſouflé & rouge, & que quoi qu'elle fût à peu près borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre Berger avant que de s'embarquer dans un aſſez long diſcours; & qui ſait ſi le Mantoüan ne s'applaudiſſoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidellement?

Je conçoi donc que la Poëſie Paſtorale n'a pas de grands charmes, ſi elle eſt auſſi groſſiere que le naturel, ou ſi elle ne roule préciſément que ſur les choſes de la campagne. Entendre parler de Brebis & de Chevres, des ſoins qu'il faut prendre de ces Animaux, cela n'a rien par ſoi-même qui puiſſe plaire; ce qui plaît c'eſt l'idée

l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des Brebis & des Chevres. Qu'un Berger dise, *Mes Moutons se portent bien, je les mene dans les meilleurs pâturages, ils ne mangent que de bonne herbe*, & qu'il le dise dans les plus beaux Vers du monde, je suis sûr que votre imagination n'en sera pas beaucoup flatée. Mais qu'il dise, *Que ma vie est exempte d'inquietude! dans quel repos je passe mes jours! tous mes desirs se bornent à voir mon Troupeau se porter bien; que les pâturages soient bons, il n'y a point de bonheur dont je puisse être jaloux, &c.* Vous voyez que cela commence à devenir plus agréable; c'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le ménage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, l'oisiveté dont on y jouït, & ce qui est le principal, sur le peu qu'il en coûte pour y être heureux.

Car les hommes veulent être heureux, & ils voudroient l'être à peu de frais. Le plaisir, & le plaisir tranquille est l'objet commun de toutes leurs passions, & ils sont tous dominez par une certaine paresse. Ceux qui sont les plus remuans, ne le sont pas précisément par l'amour qu'ils ont pour l'action, mais par la difficulté qu'ils ont à se contenter.

L'ambition, parce qu'elle est trop contraire à cette paresse naturelle, n'est ni une passion generale, ni une passion fort délicieuse. Assez de gens ne sont point ambitieux, il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'être que par des engagemens qui ont précedé leurs reflexions, & qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles, & ceux enfin qui

ont

ont le plus d'ambition, se plaignent assez souvent de ce qu'elle leur coûte. Cela vient de ce que la paresse n'est pas étouffée, pour lui avoir été sacrifiée ; elle s'est trouvée plus foible, & n'a pas emporté la balance, mais elle ne laisse pas de subsister encore, & de s'opposer toûjours aux mouvemens de l'ambition. Or on n'est point heureux tant que l'on est partagé par deux inclinations qui se combattent.

Ce n'est pas que les hommes pussent s'accommoder d'une paresse, & d'une oisiveté entiere, il leur faut quelque mouvement, quelque agitation, mais un mouvement & une agitation qui s'ajuste, s'il se peut, avec la sorte de paresse qui les possede, & c'est ce qui se trouve le plus heureusement du monde dans l'amour, pourvû qu'il soit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas être ombrageux, jaloux, furieux, desesperé, mais tendre, simple, délicat, fidelle, & pour se conserver dans cet état, accompagné d'esperance. Alors on a le cœur rempli, & non pas troublé ; on a des soins, & non pas des inquietudes ; on est remué, mais non pas déchiré, & ce mouvement doux est precisément tel que l'amour du repos, & que la paresse naturelle le peut souffrir.

Il n'est que trop certain d'ailleurs, que l'amour est de toutes les passions la plus generale, & la plus agréable. Ainsi dans l'état que nous venons de décrire, il se fait un accord des deux plus fortes passions de l'homme, de la paresse, & de l'amour. Elles sont toutes deux satisfaites en même temps, & pour être heureux autant qu'on le peut être par les passions, il faut que toutes celles que l'on a, s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la Vie Paſtorale. Elle n'admet point l'ambition, ni tout ce qui agite le cœur trop violemment; la pareſſe a donc lieu d'être contente. Mais cette ſorte de vie-là par ſon oiſiveté & par ſa tranquillité fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre, ou du moins le favoriſe davantage; & quel amour! Un amour plus ſimple, parce qu'on n'a pas l'eſprit ſi dangereuſement raffiné; plus appliqué, parce qu'on n'eſt occupé d'aucune autre paſſion; plus diſcret, parce qu'on ne connoit preſque pas la vanité; plus fidelle parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée, on a auſſi moins d'inquietudes, moins de dégoûts, moins de caprices, c'eſt à-dire, en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excès des fantaiſies humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais.

Il n'eſt pas ſurprenant après cela, que les peintures de la Vie Paſtorale ayent toujours je ne ſai quoi de ſi riant, & qu'elles nous flatent plus que de pompeuſes Deſcriptions d'une Cour ſuperbe, & de toute la magnificence qui peut y éclater. Une Cour ne nous donne l'idée que de plaiſirs penibles & contraints. Car, encore une fois, c'eſt cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la Scene d'une vie tranquille, & occupée ſeulement par l'amour de ſorte qu'il n'y entrât ni Chevres, ni Brebis, je ne croi pas que cela en fût plus mal, les Chevres & les Brebis ne ſervent de rien; mais comme il faut choiſir entre la Campagne & les Villes; il eſt plus vrai-ſemblable que cette Scene ſoit à la Campagne.

Parce que la Vie Paſtorale eſt la plus pareſ-

ſeuſe

ſeuſe de toutes, elle eſt auſſi la plus propre à ſervir de fondement à ces repreſentations agréables dont nous parlons ici. Il s'en faut bien que des Laboureurs, des Moiſſonneurs, des Vignerons, des Chaſſeurs ſoient des perſonnages auſſi convenables à des Eglogues, que des Bergers; nouvelle preuve que l'agrément de l'Eglogue n'eſt pas attaché aux choſes ruſtiques, mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la Campagne.

Il y a pourtant dans Theocrite une Idylle de deux Moiſſonneurs qui a de la beauté. Un Moiſſonneur demande à un autre d'où vient qu'il travaille ſi mal, qu'il ne fait point les ſillons droits, que les autres le devancent toûjours; il répond qu'il eſt amoureux, & puis chante quelque choſe d'aſſez joli pour la perſonne qu'il aime. Mais le premier Moiſſonneur ſe mocque de lui, & lui dit qu'il eſt fou de s'amuſer à être amoureux, que ce n'eſt point-là le métier d'un homme de journée, qu'il faut que pour ſe divertir & s'exciter au travail, il chante de certaines chanſons qu'il lui marque, qui ne regardent que la Moiſſon. J'avouë que je ne ſuis pas ſi content de cette fin-là, je ne goûte point trop que d'une idée galante, on me rappelle à une autre qui eſt baſſe, & ſans agrément.

Sannazar n'a introduit que des Pêcheurs dans ſes Eglogues, & j'y ſens toûjours que l'idée de leur travail dur me bleſſe. Je ne ſai quelle fineſſe il a entenduë à mettre des Pêcheurs au lieu des Bergers qui étoient en poſſeſſion de l'Eglogue; mais ſi les Pêcheurs euſſent été en la même poſſeſſion, il eût fallu mettre les Bergers en leur place. Le chant ne convient qu'à eux, & ſur tout l'oiſiveté. Et puis, il eſt plus agréable d'en-

d'envoyer à sa Maîtresse des fleurs ou des fruits, que des huitres à l'écaille, comme fait le Lycon de Sannazar à la sienne.

Il est vrai que Theocrite a fait une Idylle de deux Pêcheurs; mais elle ne me paroît pas d'une beauté qui ait dû tenter personne d'en faire de cette espece. Deux Pêcheurs qui ont mal soupé, sont couchez ensemble dans une méchante petite chaumiere, qui est au bord de la Mer. L'un réveille l'autre, pour lui dire qu'il vient de réver qu'il prenoit un poisson d'or, & son Compagnon lui répond qu'il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Etoit-ce la peine de faire une Idylle?

Cependant, quoi que l'on ne mette que des Bergers dans l'Eglogue, il est imposible que la vie des Bergers, qui est encore très-grossiere, ne leur abaisse l'esprit, & ne les empêche d'être aussi spirituels, aussi délicats, & aussi galans qu'on nous les represente ordinairement. L'Astrée de M. d'Urfé ne paroît pas un Roman si fabuleux qu'Amadis, je croi pourtant qu'il ne l'est pas moins dans le fond par la politesse, & les agrémens de ses Bergers, qu'Amadis le peut être par tous ses Enchanteurs, par toutes ses Fées, & par l'extravagance de toutes ses avantures. D'où vient donc que les Bergeries plaisent malgré la fausseté des caracteres qui doit toujours blesser? Aimerions-nous que l'on nous representât des gens de Cour avec une grossiereté, qui ressemblât autant à celle des vrais Bergers, que la délicatesse & la galanterie que l'on donne aux Bergers, ressemble à celle des gens de Cour?

Non, sans doute; mais aussi le caractere des Bergers n'est pas faux, à le prendre par un certain

tain endroit. On ne regarde pas à la baſſeſſe des ſoins qui les occupent réellement, mais au peu d'embarras que ces ſoins cauſent. Cette baſſeſſe excluroit tout-à-fait les agrémens & la galanterie, mais au contraire la tranquilité y ſert, & ce n'eſt que ſur elle que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agréable dans la vie Paſtorale.

Il faut du vrai pour plaire à l'imagination, mais elle n'eſt pas difficile à contenter, il ne lui faut ſouvent qu'un demi-vrai. Ne lui montrez que la moitié d'une choſe, mais montrez-la-lni vivement, elle ne s'aviſera pas que vous lui en cachez l'autre, & vous la menerez auſſi loin que vous voudrez, ſur le pied que cette ſeule moitié qu'elle voit eſt la choſe toute entiere. L'illuſion, & en même tems l'agrément des Bergeries conſiſte donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la vie Paſtorale, dont on diſſimule la baſſeſſe; on en laiſſe voir la ſimplicité, mais on en cache la miſere, & je ne comprens pas pourquoi Theocrite s'eſt plû à nous en montrer ſi ſouvent & la miſere & la basſeſſe.

Si les Partiſans outrez de l'Antiquité diſent que Theocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle eſt, j'eſpere que ſur ce principe on nous donnera des Idylles de Porteurs-d'Eau qui parleront entre eux de ce qui leur eſt particulier; elles vaudront tout autant que des Idylles de Bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs Chevres ou de leurs Vaches.

Il ne s'agit pas ſimplement de peindre, il faut peindre des objets qui faſſent plaiſir à voir. Quand on me repreſente le repos qui regne à la Campagne, la ſimplicité & la tendreſſe avec laquelle

l'Amour s'y traite, mon imagination touchée & émûë me transporte dans la condition de Berger, je suis Berger; mais que l'on me represente, quoi qu'avec toute l'exactitude & toute la justesse possible, les viles occupations des Bergers, elles ne me font point d'envie, & mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la Poësie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous interessent, & à saisir avec force ce cœur qui prend plaisir à être remué.

En voilà assez, & trop peut-être, contre ces Bergers de Theocrite, & leurs pareils, qui sont quelquefois trop Bergers. Ce qui nous reste de Moschus & de Bion dans le genre Pastoral me fait extrêmement regreter ce que nous en avons perdu. Ils n'ont nulle rusticité, au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément, des idées neuves & tout-à-fait riantes. On les accuse d'avoir un stile un peu trop fleuri, & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits, mais je ne sai pourquoi les Critiques ont plus de penchant à excuser la grossiereté de Theocrite, que la délicatesse de Moschus & de Bion, il me semble que ce devroit être le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prévenu tous les esprits à l'avantage de Theocrite, en ne faisant qu'à lui seul l'honneur de l'imiter, & de le copier? N'est-ce point que les Savans ont un goût accoûtumé à dédaigner les choses délicates & galantes? Quoi qu'il en soit, je voi que toute leur faveur est pour Theocrite, & qu'ils ont résolu qu'il seroit le Prince des Poëtes Bucoliques.

Les Auteurs Modernes ne sont pas ordinairement

ment tombez dans le défaut de faire leurs Bergers trop grossiers. M. d'Urfé ne s'en est que trop éloigné dans son Roman, qui d'ailleurs est plein de choses admirables. Il y en a qui sont de la derniere perfection dans le genre Pastoral; mais il y en a aussi, si je ne me trompe, qui demanderoient à être dans Cyrus ou dans Cleopatre. Souvent les Bergers de l'Astrée me paroissent des gens de Cour déguisez en Bergers, & qui n'en savent pas bien imiter les manieres, quelquefois ils me paroissent des Sophistes très-pointilleux; car quoique Silvandre fût le seul qui eût étudié à l'Ecole des Massiliens, il y en a d'autres à qui il arrive d'être aussi subtils que lui, & je ne sai seulement comment ils pouvoient l'entendre, eux qui n'avoient pas fait leur cours chez les Massiliens.

Il n'appartient point aux Bergers de parler de toutes sortes de matieres, & quand on veut s'élever, il est permis de prendre d'autres personnages. Si Virgile vouloit faire une Description pompeuse de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'Univers à la naissance du Fils de Pollion, il ne falloit point qu'il priât les Muses Pastorales de le prendre sur un ton plus haut qu'à leur ordinaire, leur voix ne va point jusqu'à ce ton-là, ce qu'il avoit à faire étoit de les abandonner, & de s'adresser à d'autres qu'à elles. Je ne sai cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux Muses Pastorales, il eût fait une peinture agréable des biens que le retour de la Paix alloit produire à la Campagne, & cela, ce me semble, eût bien valu toutes ces merveilles incomprehensibles qu'il emprunte de la Sibylle de Cumes, cette nouvelle race d'hommes qui des-

cendra du Ciel, ces raisins qui viendront à des ronces, & ces Agneaux qui naîtront de couleur de feu ou d'écarlate pour épargner aux hommes la peine de teindre leurs laines. On auroit mieux flaté Pollion par des choses qui eussent eu un peu plus de vrai-semblance, peut-être cependant celles-là n'en manquoient-elles pas trop, il est bien difficile que les loüanges en manquent pour ceux à qui elles s'adressent.

Oserois-je avoüer qu'il me paroît que Calpurnius, Auteur qui n'est pas du merite de Virgile, a pourtant mieux traité un sujet tout semblable ? Je ne parle que du dessein, & non pas du stile. Il introduit deux Bergers qui pour se garantir de l'ardeur du Soleil, se retirent dans un antre, où ils trouvent des Vers écrits de la main du Dieu Faunus, qui sont une Prédiction du bonheur dont l'Empereur Carus va combler tous ses Sujets. Il s'arrête assez, selon le devoir d'un Poëte Pastoral, au bonheur qui regarde la Campagne, ensuite il s'éleve plus haut, parce qu'il en a droit en faisant parler un Dieu, mais il n'y mêle rien de semblable aux Propheties de la Sibylle. C'est dommage que Virgile n'ait fait les Vers de cette piece, encore ne seroit-il pas necessaire qu'il les eût faits tous.

Virgile se fait dire par Phebus au commencement de sa sixiéme Eglogue, que ce n'est point à un Berger à chanter des Rois & des Guerres, mais qu'il doit s'en tenir à ses Troupeaux, & à des sujets qui ne demandent qu'un stile simple. Assurément le conseil de Phebus est fort bon, mais je ne comprens pas comment Virgile s'en souvient si peu qu'il se met aussi-tôt après à entonner l'origine du Monde, & la formation de l'Uni-

l'Univers, selon le Systeme d'Epicure, ce qui étoit bien pis que de chanter des Guerres & des Rois. En verité, je ne sai du tout ce que c'est que cette Piece-là, je ne conçois point quel en est le dessein, ni quelle liaison les parties ont entre elles. Après ces idées de Philosophie, viennent les Fables d'Hilas & de Pasiphaé, & des sœurs de Phaëton qui n'y ont aucun rapport; & au milieu de ces Fables qui sont prises dans des tems fort reculez, se trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, & les honneurs qu'on lui rend au Parnasse, après quoi reviennent aussi-tôt les Fables de Scylla & de Philomele. C'est Siléne qui fait tout ce Discours bizarre. Virgile dit que le bon-homme avoit beaucoup bû le jour précedent, mais ne s'en sentoit-il point encore un peu?

Ici, je prendrai encore la liberté d'avoüer que j'aime mieux le dessein d'une pareille Eglogue que nous avons de Nemesianus, Auteur contemporain de Calpurnius, & qui n'est pas tout à fait à mépriser. Des Bergers qui trouvent Pan endormi, veulent joüer de sa Flûte, mais des Mortels ne peuvent tirer de la Flûte d'un Dieu qu'un son très-desagréable. Pan s'en éveille, & il leur dit, que s'ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque chose de l'Histoire de Bacchus, & s'arrête sur la premiere Vendange qui ait jamais été faite, dont il fait une description qui me paroît agréable. Ce dessein-là est plus regulier que celui du Siléne de Virgile, & même les Vers de la Piece sont assez bons.

C'est un usage assez ordinaire chez les Modernes de mettre en Eglogues des matieres éle-

vées. Ronſard y a mis les loüanges des Princes & de la France, & preſque tout le Paſtoral de ces Eglogues conſiſte à avoir appellé Henri II. Henriot, Charles IX. Carlin, & Catherine de Medicis, Catin. Il eſt vrai qu'il avouë lui-même qu'il n'a pas ſuivi les regles, mais il auroit mieux valu les ſuivre, & éviter le ridicule que produit la diſproportion du ſujet & de la forme de l'Ouvrage. C'eſt ainſi que dans ſa premiere Eglogue, il tombe juſtement en partage à la Bergere Margot de faire l'Eloge de Turnebe, de Budé, & de Vatable, les premiers hommes de leur ſiecle en Grec ou en Hebreu, mais qui aſſurément ne devoient pas être de la connoiſſance de Margot.

Parce que les Bergers ſont des perſonnages agréables, on en abuſe. On les prendra volontiers pour leur faire chanter les loüanges des Rois dans tout le ſublime dont on eſt capable; & pourvû qu'on ait parlé de flûtes, de chalumeaux, de fougere, on croira avoir fait une Eglogue. Quand des Bergers loüent un Heros, il faudroit qu'ils le loüaſſent en Bergers, & je ne doute pas que cela ne pût avoir beaucoup de fineſſe & d'agrément, mais il ſeroit beſoin d'un peu d'art, & c'eſt bien le plus court de faire parler à des Bergers la langue ordinaire des loüanges, qui eſt fort élevée, mais fort commune, & par conſequent aſſez facile.

Les Eglogues Allegoriques ne ſont pas non plus ſans difficulté. Le Mantoüan qui étoit Carme, en a fait une où des Bergers diſputent en repreſentant deux Carmes, dont l'un eſt de l'Etroite Obſervance, & l'autre eſt Mitigé. Le Bembe eſt leur Juge; ce qu'il y a de meilleur, c'eſt

c'eſt qu'il leur fait ôter leurs Houlettes de peur qu'ils ne ſe battent. Du reſte, quoique l'Allegorie ne ſoit pas mal gardée, il eſt trop ridicule de voir le differend de ces deux eſpeces de Carmes traité en Eglogue.

J'aimerois encore mieux qu'un Berger repréſentât un Carme, que de le voir faire l'Epicurien, & de lui entendre dire des impietez. Cela arrive quelquefois aux Bergers du Mantoüan, quoi qu'ils ſoient très-groſſiers, & que le Mantoüan fût Religieux. Amintas dans une mauvaiſe humeur où il eſt contre les Lois & contre l'honnêteté, parce qu'il eſt amoureux, dit que l'homme eſt bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les Cieux après ſa mort, & il ajoûte, que tout ce qui en arrivera, ſera peut-être qu'il paſſera dans un Oiſeau qui volera dans les airs. En vain le Mantoüan pour excuſer cela dit qu'Amintas avoit paſſé bien du tems à la Ville; en vain Badius ſon Commentateur, car tout Moderne qu'eſt le Mantoüan, il a un Commentateur, & auſſi zelé que le feroit celui d'un Ancien, tire delà cette belle reflexion, que l'amour fait qu'on doute des choſes de la Foi; il eſt certain que ces erreurs-là, qui doivent être déteſtées de tous ceux qui les connoiſſent, doivent être ignorées des Bergers.

En récompenſe le Mantoüan fait quelquefois ſes Bergers fort devots. Vous voyez dans une Eglogue un dénombrement de toutes les Fêtes de la Vierge; dans une autre une apparition de la Vierge, qui promet à un Berger, que quand il aura paſſé ſa vie ſur le Carmel, elle l'enlevera dans des lieux plus agréables, & lui fera à jamais habiter les Cieux avec les Dryades & les Hamadryades, nouvelles Saintes que nous ne con-

noissions pas encore dans le Paradis.

Ces ridicules sensibles, & pour ainsi dire, palpables, sont bien aisez à éviter dans le caractere des Bergers; mais il y en a d'autres un peu plus fins, où l'on tombe plus aisément, Il ne faut point que des Bergers disent des choses brillantes. Il en échappe quelquefois à ceux de M. de Racan, quoiqu'ils ayent coûtume d'être assez retenus sur cet article. Pour les Auteurs Italiens, ils sont toujours si remplis de pointes & de fausses pensées, qu'il semble qu'on doive leur passer ce stile comme leur langue naturelle. Ils ne se contraignent nullement, quoiqu'ils fassent parler des Bergers, & ils n'en employent pas des figures moins hardies, ni moins outrées.

L'Auteur *De la Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit* condamne la Silvie du Tasse, qui en se mirant dans une fontaine, & en se mettant des fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour se parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la pensée trop recherchée, & trop peu naturelle pour une Bergere, & on ne peut se dispenser de souscrire à ce jugement. Mais après cela on doit s'épargner la peine de lire des Poësies Pastorales du Guarini, du Bonarelli, & du Cavalier Marin, pour y trouver rien de Pastoral; car la pensée de Silvie est la chose du monde la plus simple en comparaison de celles dont ces Auteurs sont pleins.

L'Aminte du Tasse est en effet ce que l'Italie a de meilleur dans le genre Pastoral. Cet Ouvrage a certainement de grandes beautez; cet endroit même de Silvie, hormis ce qu'on y vient de remarquer, est une des plus agréables

cho-

choses, & des mieux peintes que j'aye jamais vûës, & l'on doit être bien obligé à un Auteur Italien de ne s'être pas davantage abandonné aux Pointes. Mais je ne croi pas que tous les Poëtes de l'Italie ensemble en puissent fournir de plus ridicules, que celles de cette Eglogue de Marot, où le Berger Colin dit sur la mort de Louïse de Savoye, Mere de François I.

Rien n'est ça-bas qui cette mort ignore,
Coignac s'en coigne en sa poitrine blême,
Romorantin la perte rememore.
Anjou fait joug, Angoulême est de même,
Amboise en boit une amertume extrême,
Le Maine en meine un lamentable bruit, &c.

M. de Segrais, dont les Poëfies Pastorales sont fort estimées, avouë qu'il n'a pas toujours exactement gardé le stile qui y est propre. Il dit qu'il a été quelquefois obligé de s'accommoder au goût de son siecle, qui demandoit des choses figurées & brillantes, mais il ne l'a fait qu'après avoir bien prouvé qu'il savoit parfaitement attraper, quand il vouloit, les vrayes beautez de l'Eglogue. On ne sait quel est le goût de ce tems-ci, il n'est déterminé ni en bien ni en mal, & il paroît qu'il va flotant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ainsi je croi que puis qu'on hazarde toujours également de ne pas réussir, il vaut mieux suivre les regles & les veritables idées des choses.

Entre la grossiereté ordinaire des Bergers de Theocrite, & le trop d'esprit de la plûpart de nos Bergers Modernes, il y a un milieu à tenir;

mais loin qu'il soit aisé à prendre dans l'execution, il n'est seulement pas aisé à marquer dans la Theorie. Il faut que les Bergers ayent de l'esprit, & de l'esprit fin & galant, ils ne plairoient pas sans cela; il faut qu'ils n'en ayent que jusqu'à un certain point, autrement ce ne seroient plus des Bergers; je vais tâcher de déterminer quel est ce point, & hazarder l'idée que j'ai là-dessus.

Les hommes qui ont le plus d'esprit, & ceux qui n'en ont que mediocrement, ne different pas tant par les choses qu'ils sentent, que par la maniere dont ils les expriment. Les passions portent avec tout leur trouble une espece de lumiere, qu'elles communiquent presque également à tous ceux qu'elles possedent. Il y a une certaine penetration, de certaines vûës attachées, indépendamment de la difference des esprits, à tout ce qui nous interesse, & nous pique. Mais ces passions qui éclairent à peu près tous les hommes de la même sorte, ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils sentent, y ajoûtent je ne sai quoi qui a l'air de reflexion, & que la passion seule n'inspire point; au lieu que les autres expriment leurs sentimens plus simplement, & n'y mêlent, pour ainsi dire, rien d'étranger. Un homme du commun dira bien: *J'ai si fort souhaité que ma Maîtresse fût fidelle, que j'ai crû qu'elle l'étoit*; mais il n'appartient qu'à M. de la Rochefoucaut de dire, *L'esprit a été en moi la dupe du cœur.* Le sentiment est égal, la penetration égale; mais l'expression est si differente, que l'on croiroit

volon-

volontiers que ce n'eſt plus la même choſe.

On ne prend pas moins de plaiſir à voir un ſentiment exprimé d'une maniere ſimple, que d'une maniere plus penſée, pourvû qu'il ſoit toujours également fin. Au contraire, la maniere ſimple de l'exprimer doit plaire davantage, parce qu'elle cauſe une eſpece de ſurpriſe douce, & une petite admiration. On eſt étonné de voir quelque choſe de fin & de délicat ſous des termes communs, & qui n'ont point été affectez; & ſur ce pied-là, plus la choſe eſt fine, ſans ceſſer d être naturelle, & les termes communs, ſans être bas, plus on doit être touché.

L'admiration & la ſurpriſe ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choſes au-delà de ce qu'elles valent. Tout Paris a retenti des Dits notables des Ambaſſadeurs Siamois, tout Paris y a applaudi; que des Ambaſſadeurs d'Eſpagne ou d'Angleterre en euſſent dit autant, on n'y eût pas ſongé. Mais nous ſuppoſions que des gens venus du bout du monde, de couleur olivâtre, habillez autrement que nous, que les Européens avoient toujours traitez de Barbares, ne devoient pas avoir le ſens commun, & nous avons été bien étonnez de leur en trouver, & les moindres choſes de leur part nous ont jettez dans l'admiration; admiration dans le fond aſſez injurieuſe pour eux. Il en va de même de nos Bergers; on eſt plus touché de les voir penſer finement dans leur ſtile ſimple, parce qu'on s'y attend moins.

Encore une choſe qui convient au ſtile des Bergers, c'eſt de ne parler que par faits, & preſque point par reflexions. Les gens qui ont

médiocrement de l'esprit, ou l'esprit médiocrement cultivé, ont un langage qui ne roule que sur les choses particulieres qu'ils ont senties; & les autres s'élevant plus haut, reduisent tout en idées generales. Leur esprit a travaillé sur leurs sentimens & sur leurs experiences, ce qu'ils ont vû les a conduits à ce qu'ils n'ont point vû; au lieu que ceux qui sont d'un ordre inferieur ne poussent point leurs vûës au-de-là de ce qu'ils sentent; ce qui y ressemble le plus pourra leur être encore nouveau. De-là vient dans le peuple une curiosité insatiable des mêmes objets, une admiration presque toujours égale pour les mêmes choses.

Une suite de cette sorte d'esprit, est de mêler aux faits que l'on rapporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles. C'est que l'on a été extrêmement frapé du fait particulier, & de tout ce qui l'accompagnoit. Les grands Génies au contraire, méprisant tout ce petit détail, vont saisir dans les choses je ne sai quoi d'essentiel, & qui est ordinairement indépendant des circonstances.

Croiroit-on bien que dans les choses de passion, il vaut mieux imiter le langage des personnes d'un esprit mediocre, que celui des autres? A la verité on ne rapporte guere que des faits, & on ne s'éleve pas jusqu'aux reflexions; mais rien n'est plus agréable que des faits exposez de maniere qu'ils portent leur reflexion avec eux. Tel est ce trait admirable de Virgile : *Galatée me jette une pomme, & s'enfuit derriere des Saules, & veut être apperçûe auparavant.* Le Berger ne vous dit point quel est le dessein de Galatée, quoi qu'il le sente parfaitement bien; mais

mais il a été frapé de l'action, & ſelon qu'il vous la repreſente, il eſt impoſſible que vous n'en deviniez le deſſein. Or l'eſprit aime les idées ſenſibles, parce qu'il les ſaiſit facilement, & il aime à penetrer, pourvû que ce ſoit ſans effort, ſoit parce qu'il ſe plaît à agir juſqu'à un certain point, ſoit parce qu'un peu de penetration flate ſa vanité. Il a le double plaiſir, & d'embraſſer une idée facile, & de penetrer, lors qu'on lui preſente des faits pareils à celui de Galatée. L'action, & pour ainſi dire, l'ame de l'action, s'offrent tout enſemble à ſes yeux; il ne peut avoir rien de plus, ni plus promptement, & il ne lui en peut coûter moins.

Lors que Coridon dans la ſeconde Eglogue de Virgile, dit pour vanter ſa flûte que Dametas la lui donna en mourant, & lui dit, *Tu es le ſecond Maître qu'elle a eu*, & qu'Amintas fut jaloux de ce qu'on ne lui avoit pas fait ce preſent, toutes ces circonſtances ſont parfaitement du génie Paſtoral. Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu'un Berger s'embaraſſât dans celles qu'il rapporteroit, & eût quelque peine à s'en démêler, mais cela voudroit être ménagé avec art.

Il n'y a point de Perſonnages à qui il ſiée mieux de charger un peu leurs Diſcours de circonſtances, qu'aux Amans. Elles ne doivent pas être abſolument inutiles, ou priſes trop loin, car cela ſeroit ennuyeux, quoi que peut-être naturel; mais celles qui n'ont qu'un demi-rapport au fait dont il s'agit, & qui marquent plus de paſſion qu'elles ne ſont importantes, ne peuvent manquer de faire un effet agréable. Ainſi lors que dans une Eglogue de M. de Segrais une Bergere dit,

Me-

Menalque & Licidas ont sû faire des Vers
Dignes d'être chantez par cent Peuples divers,
Mais mon jaloux Berger sous ce vieux Sycomore,
En fit un jour pour moi que j'aime mieux encore.

La circonstance du Sycomore est jolie en ce qu'elle seroit inutile pour toute autre que pour une Amante.

Selon l'idée que nous nous formons ici des Bergers, les récits & les narrations leur conviennent fort bien ; mais de leur faire faire des Harangues pareilles à celles de l'Astrée, pleines de reflexions generales, & de raisonnemens liez les uns aux autres, en verité je ne croi pas que leur caractere le permette.

Il n'est pas mal qu'ils fassent des Descriptions, pourvû qu'elles ne soient pas fort longues. Celle de la Coupe que le Chevrier promet à Tirsis dans la premiere Idylle de Theocrite passe un peu les bornes, & sur cet exemple Ronsard, & Remi Belleau son contemporain, en ont fait qui l'emportent en longueur. Quand leurs Bergers ont à décrire un Panier, un Bouc, un Merle, qu'ils mettent pour prix d'un combat, ils ne finissent point. Ce n'est pas que ces Descriptions n'ayent quelquefois bien de la beauté, & un art merveilleux ; au contraire, elles en ont trop pour des Bergers.

Vida, fameux Poëte Latin du 16e siecle, dans l'Eglogue de Nicé, qui est, à ce que je croi, Victoire Colonne, Veuve de Davalos Marquis de Pesquaire, fait décrire au Berger Damon un panier de jonc qu'il fera pour elle.

Il

Il dit qu'il y repréſentera Davalos mourant, & regrettant de ne pas mourir dans un combat, des Rois, des Capitaines, & des Nymphes en pleurs autour de lui, Nicé priant en vain les Dieux, Nicé évanouïe a la nouvelle de la mort de Davalos, revenant à peine par l'eau que ſes femmes lui jettent ſur le viſage ; & il ajoûte qu'il auroit exprimé bien des plaintes & des gémiſſemens, s'ils ſe pouvoient exprimer ſur le jonc. Voilà bien des choſes pour un panier, & même je ne rapporte pas tout : mais je ne ſai comment tout cela ſe peut repreſenter ſur du jonc, ni comment Damon qui n'y ſauroit exprimer les plaintes de Nicé, n'eſt point embaraſſé à y exprimer le regret qu'a le Marquis de Peſquaire de mourir dans ſon lit. Je ſoupçonne que le Bouclier d'Achille pourroit bien nous avoir produit le panier de Damon.

Je voi que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaiſons dans les diſcours de ſes Bergers. Elles ſont aſſez bien imaginées pour tenir la place de ces comparaiſons triviales, & principalement des proverbes groſſiers, dont les vrais Bergers ſe ſervent preſque toujours. Mais comme ces traits-là ſont fort aiſez à attraper, c'eſt ce qui a été le plus imité de Virgile. On ne voit autre choſe dans tous les Auteurs d'Eglogues que des Bergeres qui ſurpaſſent toutes les autres *autant que le Pin ſurpaſſe le Houx, & que le Chêne eſt au-deſſus de la Fougere* ; on ne parle que des rigueurs d'une ingrate *qui ſont à un Berger ce qu'eſt la Biſe aux Fleurs, la Grêle aux Moiſſons, &c.* A l'heure qu'il eſt, je croi tout cela uſé, & à dire vrai, ce n'eſt pas un grand malheur. Naturellement les comparaiſons ne

ſont

sont pas trop du génie de la passion, & les Bergers ne s'en devroient servir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace: mais je n'en connois guere de cette espece.

Ainsi nous avons trouvé à peu près la mesure d'esprit que peuvent avoir des Bergers, & la langue qu'ils peuvent parler. Il en va, ce me semble, des Eglogues comme des habits que l'on prend dans des Balets pour representer des Paisans. Ils sont d'étofes beaucoup plus belles que ceux des Paisans veritables, ils sont même ornez de rubans & de points, & on les taille seulement en habits de Paisans. Il faut aussi que les sentimens dont on fait la matiere des Eglogues, soient plus fins & plus délicats que ceux des vrais Bergers, mais il faut leur donner la forme la plus simple & la plus champêtre qu'il soit possible.

Ce n'est pas qu'on ne doive mettre de la simplicité & de la naïveté jusque dans les sentimens; mais on doit prendre garde aussi que cette naïveté & cette simplicité n'excluent que les raffinemens excessifs, tels que sont ceux des gens du grand monde, & non pas des lumieres que la nature & les passions fournissent d'elles-mêmes, autrement l'on tomberoit dans des puerilitez qui feroient rire. C'en est une excellente dans son genre que celle de ce jeune Berger, qui dans une Eglogue de Remi Belleau, dit sur un baiser qu'il avoit pris à une jolie Bergere :

J'ai baisé des Chevreaux qui ne faisoient que naître,
Le petit Veau de lait dont Colin me fit Maître

L'au-

L'autre jour dans ces Prez, mais ce baiſer vraiment,
Surpaſſe la douceur de tous enſemblement.

Une puerilité ſeroit encore plus pardonnable à ce jeune Berger qu'au Cyclope Polyphéme. Dans l'Idylle de Theocrite qui porte ſon nom & qui eſt belle, il ſonge à ſe vanger de ce que ſa mere, Nymphe Marine, n'a jamais pris ſoin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée, autre Nymphe de la Mer ; il la menace de dire pour la faire enrager qu'il a mal à la tête & aux deux pieds. On ne peutguere croire que fait comme il étoit, ſa mere fût aſſez folle de lui, pour être bien fâchée de lui voir ces petits maux, ni qu'il imaginât une vengeance ſi mignonne. Son caractere eſt mieux gardé, lors qu'il promet à Galatée comme un preſent fort agréable quatre petits Ours qu'il nourrit exprès pour elle. A propos d'Ours, je voudrois bien ſavoir pourquoi Daphnis en mourant, dit adieu aux Ours, & aux Loups Cerviers auſſi tendrement qu'à la belle Fontaine d'Arethuſe, & aux Fleuves de Sicile. Il me ſemble qu'on n'a guere coûtume de regretter une pareille compagnie.

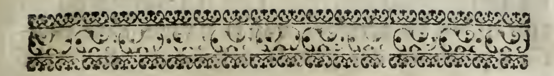
Il ne me reſte plus à faire qu'une remarque qui n'a point de liaiſon avec les précédentes, c'eſt ſur les Eglogues qui ont un Refrain à peu près comme des Ballades, ou un Vers qui ſe repete pluſieurs fois. Il n'eſt pas beſoin de dire qu'il faut ménager à ces Refrains des chûtes heureuſes, ou tout au moins juſtes; mais on ne ſera peut-être pas fâché de ſavoir que tout l'art dont Theocrite s'eſt ſervi dans une Idylle de cette eſpece, a été de prendre ſon Refrain, &

de

de le jetter dans son Idylle à tort & à travers, sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, sans égard même pour les phrases qu'il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un Moderne ne seroit pas admiré s'il en faisoit autant.

Voilà bien du mal que j'ai dit de Theocrite & de Virgile, tout Anciens qu'ils sont, & je ne doute pas que je ne paroisse bien impie à ceux qui professent cette espece de Religion que l'on s'est faite d'adorer l'Antiquité. Il est vrai que je n'ai pas laissé de loüer assez souvent Virgile & Theocrite, mais enfin je ne les ai pas toujours loüez, & je n'ai pas dit que leurs défauts même, s'ils en avoient, étoient de beaux défauts; je n'ai pas forcé toutes les lumieres naturelles de la Raison pour les justifier; je les ai en partie approuvez, & condamnez en partie, comme des Auteurs de ce Siecle, que je verrois tous les jours en personne; & c'est dans toutes ces choses-là que consiste le sacrilege.

Je prie donc que l'on me permette de faire ici une petite Digression qui sera mon Apologie, & une exposition naïve du sentiment où je suis sur les Anciens & les Modernes. J'espere qu'on me le permettra d'autant plus facilement que le Poëme de M. Perrault a mis cette question fort à la mode. Comme il se prépare à la traiter plus amplement, & plus à fond, je ne la toucherai que fort legerement; j'estime assez les Anciens pour leur laisser l'honneur d'être combattus par un Adversaire illustre & digne d'eux.



DIGRESSION

Sur les Anciens & les Modernes.

TOute la queſtion de la préeminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entenduë, ſe réduit à ſavoir ſi les Arbres qui étoient autrefois dans nos Campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'ayent été, Homere, Platon, Demoſthene, ne peuvent être égalez dans ces derniers Siecles: mais ſi nos Arbres ſont auſſi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homere, Platon & Demoſthene.

Eclairciſſons ce Paradoxe. Si les Anciens avoient plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux de ce tems-là étoient mieux diſpoſez, formez de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'eſprits animaux; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce tems-là auroient-ils été mieux diſpoſez? Les Arbres auroient donc été auſſi plus grands & plus beaux; car ſi la nature étoit alors plus jeune & plus vigoureuſe, les arbres auſſi bien que les cerveaux des hommes auroient dû ſe ſentir de cette vigueur & de cette jeuneſſe.

Que les admirateurs des Anciens y prennent un peu garde, quand ils nous diſent que ces gens-là ſont les ſources du bon goût & de la Raiſon, & les lumieres deſtinées à éclairer tous les

les autres hommes, que l'on n'a d'eſprit qu'autant qu'on les admire, que la nature s'eſt épuiſée à produire ces grands originaux, en verité ils nous les font d'une autre eſpece que nous, & la Phyſique n'eſt pas d'accord avec toutes ces belles phraſes. La Nature a entre les mains une certaine pâte qui eſt toujours la même, qu'elle tourne & retourne ſans ceſſe en mille façons & dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes; & certainement elle n'a point formé Platon, Demoſthene, ni Homere d'une argile plus fine ni mieux préparée que nos Philoſophes, nos Orateurs, & nos Poëtes d'aujourd'hui. Je ne regarde ici dans nos Eſprits qui ne ſont pas d'une nature materielle, que la liaiſon qu'ils ont avec le cerveau qui eſt materiel, & qui par ſes differentes diſpoſitions produit toutes les differences qui ſont entr'eux.

Mais ſi les arbres de tous les Siecles ſont également grands, les arbres de tous les Païs ne le ſont pas. Voilà des differences auſſi pour les Eſprits. Les differentes idées ſont comme des plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes ſortes de Climats. Peut-être notre terroir de France n'eſt-il pas propre pour les raiſonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers; & ſans aller ſi loin, peut-être les Orangers qui ne viennent pas auſſi facilement ici qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'eſprit que l'on n'a pas tout-à-fait ſemblable en France. Il eſt toujours ſûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui eſt entre toutes les parties du Monde materiel, les differences de cli-

climats qui ſe font ſentir dans les Plantes, doivent s'étendre juſqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y eſt moins grand & moins ſenſible, parce que l'Art & la Culture peuvent beaucoup plus ſur les Cerveaux que ſur la Terre, qui eſt d'une matiere plus dure & plus intraitable. Ainſi les penſées d'un Païs ſe tranſportent plus aiſément dans un autre que ſes Plantes, & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos Ouvrages le génie Italien, qu'à élever des Orangers.

Il me ſemble qu'on aſſure ordinairement qu'il y a plus de diverſité entre les Eſprits qu'entre les Viſages. Je n'en ſuis pas bien ſûr. Les Viſages à force de ſe regarder les uns les autres, ne prennent point de reſſemblances nouvelles, mais les Eſprits en prennent par le commerce qu'ils ont enſemble. Ainſi les Eſprits, qui naturellement differoient autant que les Viſages, viennent à ne differer plus tant.

La facilité qu'ont les Eſprits à ſe former les uns ſur les autres, fait que les Peuples ne conſervent pas l'eſprit original qu'ils tireroient de leur climat. La lecture des Livres Grecs produit en nous le même effet à proportion que ſi nous n'épouſions que des Grecques. Il eſt certain que par des alliances ſi frequentes le ſang de Gréce, & celui de France, s'altereroient, & que l'air de viſage particulier aux deux Nations changeroit un peu.

De plus, comme on ne peut pas juger quels climats ſont les plus favorables pour l'eſprit, qu'ils ont apparemment des avantages & des déſavantages qui ſe compenſent, & que ceux qui

qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient auſſi moins de juſteſſe, & ainſi du reſte, il s'enſuit que la difference des climats ne doit être comptée pour rien, pourvû que les Eſprits ſoient d'ailleurs également cultivez. Tout au plus on pourroit croire que la Zone torride & les deux Glaciales, ne ſont pas fort propres pour les Sciences. Juſqu'à preſent elles n'ont point paſſé l'Egypte & la Mauritanie d'un côté, & de l'autre la Suede; peut-être n'a-ce pas été par hazard qu'elles ſe ſont tenuës entre le mont Atlas & la Mer Baltique; on ne ſait ſi ce ne ſont point là des bornes que la nature leur a poſées, & ſi l'on peut eſperer de voir jamais de grands Auteurs Lapons ou Négres.

Quoi qu'il en ſoit, voilà, ce me ſemble, la grande queſtion des Anciens & des Modernes vuidée. Les Siecles ne mettent aucune difference naturelle entre les hommes, le climat de la Gréce ou de l'Italie, & celui de la France, ſont trop voiſins pour mettre quelque difference ſenſible entre les Grecs ou les Latins & Nous; quand ils y en mettroient quelqu'une, elle feroit fort aiſée à effacer; & enfin elle ne ſeroit pas plus à leur avantage qu'au nôtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, Anciens & Modernes, Grecs, Latins & François.

Je ne répons pas que ce raiſonnement paroiſſe convainquant à tout le monde. Si j'euſſe employé de grands tours d'Eloquence, opoſé des traits d'Hiſtoire honorables pour les Modernes à d'autres traits d'Hiſtoire honorables pour les Anciens, & des paſſages favorables aux uns à des

pas-

paſſages favorables aux autres, ſi j'euſſe traité de Savans entêtez ceux qui nous traitent d'ignorans & d'eſprits ſuperficiels, & que ſelon les loix établies entre les Gens de Lettres, j'euſſe rendu exactement injure pour injure aux Partiſans de l'Antiquité, peut-être auroit-on mieux gouté mes preuves; mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette maniere-là, c'étoit pour ne finir jamais; & qu'après beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on ſeroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ai crû que le plus court étoit de conſulter un peu ſur tout ceci la Phyſique, qui a le ſecret d'abreger bien des conteſtations que la Rhetorique rend infinies.

Ici, par exemple, après que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui eſt entre les Anciens & nous, il ne reſte plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les differences, quelles qu'elles ſoient, doivent être cauſées par des circonſtances étrangeres, telles que ſont le temps, les gouvernemens, l'état des affaires generales.

Les Anciens ont tout inventé, c'eſt ſur ce point que leurs Partiſans triomphent; donc ils avoient beaucoup plus d'eſprit que nous; point du tout; mais ils étoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantât ſur ce qu'ils ont bû les premiers l'eau de nos Rivieres, & que l'on nous inſultât ſur ce que nous ne buvons plus que leurs reſtes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé; s'ils étoient en la nôtre, ils ajoûteroient à ce qu'ils trouveroient inventé; il n'y a pas là grand myſtere.

Je ne parle pas ici des inventions que le ha-

zard fait naître, & dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus mal habile homme du monde ; je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation & quelque effort d'eſprit. Il eſt certain que les plus groſſieres de cette eſpece n'ont été reſervées qu'à des Genies extraordinaires, & que tout ce qu'auroit pû faire Archimede dans l'enfance du monde, auroit été d'inventer la Charruë. Archimede placé dans un autre Siecle brûle les Vaiſſeaux des Romains avec des Miroirs, ſi cependant ce n'eſt point là une fable.

Qui voudroit débiter des choſes ſpecieuſes & brillantes, ſoûtiendroit à la gloire des Modernes que l'eſprit n'a pas beſoin d'un grand effort pour les premieres découvertes, & que la Nature ſemble nous y porter elle-même, mais qu'il faut plus d'effort pour y ajoûter quelque choſe, & un plus grand effort, plus on y a déja ajoûté, parce que la matiere eſt plus épuiſée, & que ce qui reſte à y découvrir eſt moins expoſé aux yeux. Peut-être que les Admirateurs des Anciens ne négligeroient pas un raiſonnement auſſi bon que celui-là, s'il favoriſoit leur parti ; mais j'avoue de bonne-foi qu'il n'eſt pas aſſez ſolide.

Il eſt vrai que pour ajoûter aux premieres découvertes, il faut ſouvent plus d'effort d'eſprit, qu'il n'en a falu pour les faire ; mais auſſi on ſe trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déja l'eſprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux, nous avons des vûës empruntées d'autrui qui s'ajoûtent à celles que nous avons de notre fonds, & ſi nous ſurpaſſions le premier inventeur, c'eſt lui qui nous

nous a aidé lui-même à le surpasser ; ainsi il a toujours sa part à la gloire de notre Ouvrage ; & s'il retiroit ce qui lui appartient, il ne nous resteroit rien de plus qu'à lui.

Je pousse si loin l'équité dont je suis sur cet article que je tiens même compte aux Anciens d'une infinité de vûës fausses qu'ils ont eues, de mauvais raisonnemens qu'ils ont faits, de sottises qu'ils ont dites. Telle est notre condition qu'il ne nous est point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable sur quelque matiere que ce soit ; il faut avant cela que nous nous égarions long-tems, & que nous passions par diverses sortes d'erreurs, & par divers degrez d'impertinences. Il eût toujours dû être bien facile, à ce qu'il semble, de s'aviser que tout le jeu de la Nature consiste dans les figures & dans les mouvemens des corps ; cependant avant que d'en venir là, il a fallu essayer des Idées de Platon, des Nombres de Pythagore, des Qualitez d'Aristote, & tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été reduit à prendre le vrai Systême. Je dis qu'on y a été réduit, car en verité il n'en restoit plus d'autre, & il semble qu'on s'est défendu de le prendre aussi lon-tems qu'on a pû. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuisé la plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire ; il falloit absolument payer à l'erreur & à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, & nous ne devons pas manquer de reconnoissance envers ceux qui nous en ont acquittez. Il en va de même sur diverses matieres, où il y a je ne sai combien de sottises, que nous dirions, si elles n'avoient pas été dites, & si on ne nous les

avoit pas, pour ainſi dire, enlevées; cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en reſſaiſiſſent, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il faut. Ainſi étant éclairez par les vûës des Anciens, & par leurs fautes mêmes, il n'eſt pas ſurprenant que nous les ſurpaſſions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous fuſſions d'une nature fort inferieure à la leur; il faudroit preſque que nous ne fuſſions pas hommes auſſi-bien qu'eux.

Cependant afin que les Modernes puiſſent toujours encherir ſur les Anciens, il faut que les choſes ſoient d'une eſpece à le permettre. L'Eloquence & la Poëſie ne demandent qu'un certain nombre de vûës aſſez borné, par rapport à d'autres Arts, & elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination. Or les hommes peuvent avoir amaſſé en peu de ſiecles un petit nombre de vûës, & la vivacité de l'imagination n'a pas beſoin d'une longue ſuite d'experiences, ni d'une grande quantité de regles pour avoir toute la perfection dont elle eſt capable. Mais la Phyſique, la Medecine, les Mathematiques, ſont compoſées d'un nombre infini de vûës, & dépendent de la juſteſſe du raiſonnement, qui ſe perfectionne avec une extrême lenteur, & ſe perfectioune toujours; il faut même ſouvent qu'elles ſoient aidées par des experiences que le hazard ſeul fait naître, & qu'il n'amene pas à point nommé. Il eſt évident que tout cela n'a point de fin, & que les derniers Phyſiciens ou Mathematiciens devront naturellement être les plus habiles.

Et en effet, ce qu'il y a de principal dans la Philo-

Philoſophie, & ce qui de là ſe repand ſur tout, je veux dire la maniere de raiſonner, s'eſt extrêmement perfectionné dans ce ſiecle. Je doute fort que la plupart des gens entrent dans la remarque que je vais faire ; je la ferai cependant pour ceux qui ſe connoiſſent en raiſonnemens, & je puis me vanter que c'eſt avoir du courage que de s'expoſer pour l'interêt de la Verité à la critique de tous les autres, dont le nombre n'eſt aſſurément pas mépriſable. Sur quelque matiere que ce ſoit, les Anciens ſont aſſez ſujets à ne pas raiſonner dans la derniere perfection. Souvent de foibles convenances, de petites ſimilitudes, des jeux d'eſprit peu ſolides, des diſcours vagues & confus paſſent chez eux pour des preuves, auſſi rien ne leur coûte à prouver ; mais ce qu'un Ancien démontroit en ſe jouant, donneroit à l'heure qu'il eſt bien de la peine à un pauvre Moderne, car de quelle rigueur n'eſt-on pas ſur les raiſonnemens ? On veut qu'ils ſoient intelligibles, on veut qu'ils ſoient juſtes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démêler la moindre équivoque ou d'idées, ou de mots ; on aura la dureté de condamner la choſe du monde la plus ingénieuſe, ſi elle ne va pas au fait. Avant M. Deſcartes on raiſonnoit plus commodément ; les ſiecles paſſez ſont bien heureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'eſt lui, à ce qu'il me ſemble, qui a amené cette nouvelle méthode de raiſonner, beaucoup plus eſtimable que ſa Philoſophie même, dont une bonne partie ſe trouve fauſſe, ou fort incertaine, ſelon les propres regles qu'il nous a appriſes. Enfin il regne non ſeulement

dans nos bons Ouvrages de Phyfique & de Métaphyfique, mais dans ceux de Religion, de Morale, de Critique, une précifion & une jufteffe, qui jufqu'à prefent n'avoient été guere connues.

Je fuis même fort perfuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laiffe pas de fe glifler encore dans nos meilleurs Livres quelques raifonnemens à l'antique, mais nous ferons quelque jour Anciens, & ne fera-t-il pas bien jufte que notre pofterité à fon tour nous redreffe & nous furpaffe, principalement fur la maniere de raifonner, qui eft une Science à part, & la plus difficile, & la moins cultivée de toutes?

Pour ce qui eft de l'Eloquence & de la Poëfie, qui font le fujet de la principale conteftation entre les Anciens & les Modernes, quoi qu'elles ne foient pas en elles-mêmes fort importantes, je croi que les Anciens en ont pû atteindre la perfection, parce que, comme j'ai dit, on la peut atteindre en peu de fiecles, & je ne fai pas précifément combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir été excellens Poëtes & excellens Orateurs, mais l'ont-ils été? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une difcuffion infinie, & qui, quelque jufte & quelque exacte qu'elle pût être, ne contenteroit jamais les partifans de l'Antiquité. Le moien de raifonner avec eux? Ils font réfolus à pardonner tout à leurs Anciens. Que dis-je, à leur pardonner? à les admirer fur tout. C'eft là particulierement le génie des Commentateurs, peuple le plus fuperftitieux de tous ceux qui font dans le culte de l'Antiquité. Quelles Beautez

ne

ne ſe tiendroient heureuſes d'inſpirer à leurs Amans une paſſion auſſi vive & auſſi tendre que celle qu'un Grec ou un Latin inſpire à ſon reſpectueux Interprête ?

Cependant je dirai quelque choſe de plus précis ſur l'Eloquence & ſur la Poëſie des Anciens; non que je ne ſache aſſez le péril qu'il y a à ſe declarer; mais il me ſemble que mon peu d'autorité & le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions, me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je trouve que l'Eloquence a été plus loin chez les Anciens que la Poëſie, & que Demoſthene & Ciceron ſont plus parfaits en leur genre qu'Homere & Virgile dans le leur; j'en vois une raiſon aſſez naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les Republiques des Grecs, & dans celle des Romains, & il étoit auſſi avantageux d'être né avec le talent de bien parler, qu'il le ſeroit aujourd'hui d'être né avec un million de rente. La Poëſie au contraire n'étoit bonne à rien, & ç'a été toujours la même choſe dans toutes ſortes de Gouvernemens; ce vice-là lui eſt bien eſſentiel. Il me paroît encore que ſur la Poëſie & l'Eloquence les Grecs le cedent aux Latins. J'en excepte une eſpece de Poëſie, ſur laquelle les Latins n'ont rien à oppoſer aux Grecs, on voit bien que c'eſt la Tragedie dont je parle. Selon mon goût particulier, Ciceron l'emporte ſur Demoſthene, Virgile ſur Theocrite, & ſur Homere, Horace ſur Pindare, Titelive & Tacite ſur tous les Hiſtoriens Grecs.

Dans le Syſtême que nous avons établi d'abord, cet ordre eſt fort naturel. Les Latins étoient des Modernes à l'égard des Grecs; mais

comme l'Eloquence & la Poësie sont assez bornées, il faut qu'il y ait un tems où elles soient portées à leur derniere perfection, & je tiens que pour l'Eloquence & pour l'Histoire, ce tems-là a été le Siecle d'Auguste. Je n'imagine rien au-dessus de Ciceron & de Titelive; ce n'est pas qu'ils n'aient leurs défauts, mais je ne crois pas qu'on puisse avoir moins de défauts avec autant de grandes qualitez, & l'on sait assez que c'est la seule maniere dont on puisse dire que les hommes soient parfaits sur quelque chose.

La plus belle versification du monde est celle de Virgile, peut-être cependant n'eût-il pas été mauvais qu'il eût eu le loisir de la retoucher. Il y a de grands morceaux dans l'Eneide d'une beauté achevée, & que je ne crois pas qu'on surpasse jamais. Pour ce qui est de l'ordonnance du Poëme en general, de la maniere d'amener les évenemens, & d'y ménager des surprises agréables, de la noblesse des caracteres, de la varieté des incidens, je ne serai jamais fort étonné qu'on aille au de-là de Virgile, & nos Romans qui sont des Poëmes en prose, nous en ont déja fait voir la possibilité.

Mon dessein n'est pas d'entrer dans un plus grand détail de critique, je veux seulement faire voir que puisque les Anciens ont pû parvenir sur de certaines choses à la derniere perfection, & n'y pas parvenir, on doit en examinant s'ils y sont parvenus, ne conserver aucun respect pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des Modernes. Il faut être capable de dire ou d'en-

tendre dire ſans adouciſſement, qu'il y a une impertinence dans Homere ou dans Pindare ; il faut avoir la hardieſſe de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des défauts dans ces grands génies ; il faut pouvoir digerer que l'on compare Demoſthene & Ciceron à un homme qui aura un nom François, & peut-être bas ; grand & prodigieux effort de raiſon !

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrerie des hommes. Préjugé pour préjugé, il ſeroit plus raiſonnable d'en prendre à l'avantage des Modernes, qu'à l'avantage des Anciens. Les Modernes naturellement ont dû encherir ſur les Anciens, cette prévention favorable pour eux auroit un fondement. Quels ſont au contraire les fondemens de celle où l'on eſt pour les Anciens? Leurs noms qui ſonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils ſont Grecs ou Latins, la réputation qu'ils ont euë d'être les premiers hommes de leur ſiecle, ce qui n'étoit vrai que pour leur ſiecle, le nombre de leurs admirateurs qui eſt fort grand, parce qu'il a eu le loiſir de groſſir pendant une longue ſuite d'années. Tout cela conſideré, il vaudroit encore mieux que nous fuſſions prévenus pour les Modernes ; mais les hommes non contens d'abandonner la raiſon pour les préjugez, vont quelquefois choiſir ceux qui ſont les plus déraiſonnables.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint ſur quelque choſe le point de la perfection, contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent être ſurpaſſez, mais ne diſons pas qu'ils

ne peuvent être égalez ; maniere de parler très-familiere à leurs admirateurs. Pourquoi ne les égalerions-nous pas ? En qualité d'hommes nous avons toûjours droit d'y prétendre. N'eſt-il pas plaiſant qu'il ſoit beſoin de nous relever le courage ſur ce point-là, & que nous qui avons ſouvent une vanité ſi mal entendue, nous aïons auſſi quelquefois une humilité qui ne l'eſt pas moins ? Il eſt donc bien déterminé qu'aucune ſorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la Nature ſe ſouvient bien encore comment elle forma la tête de Ciceron & de Titelive. Elle produit dans tous les ſiecles des hommes propres à être de grands hommes, mais les ſiecles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talens. Des inondations de Barbares, des Gouvernemens ou abſolument contraires, ou peu favorables aux Sciences & aux Arts, des préjugez & des fantaiſies qui peuvent prendre une infinité de formes differentes, tel qu'eſt à la Chine le reſpect des Cadavres, qui empêche qu'on ne faſſe aucune anatomie, des guerres univerſelles, établiſſent ſouvent, & pour long tems, l'ignorance & le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverſes diſpoſitions des fortunes particulieres, & vous verrez combien la Nature ſeme en vain de Cicerons & de Virgiles dans le monde, & combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainſi dire, qui viennent à bien. On dit que le Ciel en faiſant naître de grands Rois fait naître auſſi de grands Poëtes pour les chanter, d'excellens Hiſtoriens pour écrire leurs Vies ; ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'en tout tems les Hiſtoriens & les

Poëtes

Poëtes sont tout prêts, & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les siecles barbares qui ont suivi celui d'Auguste, & précedé celui-ci, fournissent aux partisans de l'Antiquité celui de tous leurs raisonnemens qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, disent ils, que dans ces siecles-là, l'ignorance étoit si épaisse & si profonde ? C'est que l'on n'y connoissoit plus les Grecs & les Latins, on ne les lisoit plus ; mais du moment que l'on se remit devant les yeux ces excellens modeles, on vit renaître la raison & le bon goût. Cela est vrai, & ne prouve pourtant rien. Si un homme qui auroit de bons commencemens des Sciences, des belles Lettres, venoit à avoir une maladie qui les lui fît oublier, seroit-ce à dire qu'il en fût devenu incapable ? Non, il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant dès les premiers Elemens. Si quelque remede lui rendoit la memoire tout-à-coup, ce seroit bien de la peine épargnée, il se trouveroit sachant tout ce qu'il avoit sû, & pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit fini. La lecture des Anciens a dissipé l'ignorance & la barbarie des siecles précedens. Je le crois bien. Elle nous rendit tout d'un coup des idées du vrai & du beau, que nous aurions été long-tems à rattraper, mais que nous eussions rattrapées à la fin sans le secours des Grecs & des Latins, si nous les avions bien cherchées. Et où les eussions-nous prises ? Où les avoient prises les Anciens. Les Anciens même avant que de les prendre tâtonnerent bien long-tems.

La comparaison que nous venons de faire des hommes de tous les siecles à un seul homme peut s'étendre sur toute notre question des Anciens & des Modernes. Un bon esprit cultivé est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits qui s'est cultivé pendant tout ce tems-là. Ainsi cet homme qui a vêcu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, a eu son enfance où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressans de la vie, sa jeunesse où il a assez bien réussi aux choses d'imagination, telles que la Poësie & l'Eloquence, & où même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de force, & a plus de lumieres que jamais; mais il seroit bien plus avancé si la passion de la guerre ne l'avoit occupé long-tems, & ne lui avoit donné du mépris pour les Sciences ausquelles il est enfin revenu.

Il est fâcheux de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si beau train, mais je suis obligé d'avouer que cet homme-là n'aura point de vieillesse; il sera toujours également capable des choses ausquelles sa jeunesse étoit propre, & il le sera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité, c'est-à-dire, pour quitter l'allegorie, que les hommes ne dégenereront jamais, & que les vûës saines de tous les bons esprits, qui se succederont, s'ajoûteront toujours les unes aux autres.

Cet amas qui croît incessamment, de vûës qu'il faut suivre, de regles qu'il faut pratiquer, augmen-

augmente toujours auſſi la difficulté de toutes les eſpeces de Sciences ou d'Arts ; mais d'un autre côté de nouvelles facilitez naiſſent pour recompenſer ces difficultez ; je m'expliquerai mieux par des exemples. Du tems d'Homere, c'étoit une grande merveille qu'un homme pût aſſujettir ſon diſcours à des meſures, à des ſyllabes longues & breves, & faire en même tems quelque choſe de raiſonnable. On donnoit donc aux Poëtes des licences infinies, & on ſe tenoit encore trop heureux d'avoir des Vers. Homere pouvoit parler dans un ſeul Vers cinq Langues differentes, prendre le Dialecte Dorique quand l'Ionique ne l'accommodoit pas, au défaut de tous les deux prendre l'Attique, l'Eolique, ou le Commun, c'eſt-à-dire, parler en même tems Picard, Gaſcon, Normand, Breton & François commun. Il pouvoit alonger un mot, s'il étoit trop court, l'accourcir s'il étoit trop long, perſonne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confuſion de Langues, cet aſſemblage bizarre de mots tout défigurez, étoit la Langue des Dieux, du moins il eſt bien ſûr que ce n'étoit pas celle des hommes. On vint peu à peu à reconnoître le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux Poëtes. Elles leur furent donc retranchées les unes après les autres, & à l'heure qu'il eſt les Poëtes dépouillez de leurs anciens Privileges ſont réduits à parler d'une maniere naturelle. Il ſembleroit que le métier ſeroit fort empiré, & la difficulté de faire des Vers bien plus grande. Non, car nous avons l'eſprit enrichi d'une infinité d'idées Poëtiques qui nous ſont

fournies par les Anciens que nous avons devant les yeux, nous sommes guidez par un grand nombre de regles & de reflexions qui ont été faites sur cet Art, & comme tous ces secours manquoient à Homere, il en a été récompensé avec justice par toutes les licences qu'on lui laissoit prendre. Je crois pourtant, à dire le vrai, que sa condition étoit un peu meilleure que la nôtre; ces sortes de compensations ne sont pas si exactes.

Les Mathematiques, la Physique, sont des Sciences dont le joug s'apesantit toujours sur les Savans, à la fin il y faudroit renoncer, mais les Methodes se multiplient en même tems; le même esprit qui perfectionne les choses en y ajoûtant de nouvelles vûës, perfectionne aussi la maniere de les apprendre en l'abregeant, & fournit de nouveaux moyens d'embrasser la nouvelle étendue qu'il donne aux Sciences. Un Savant de ce siecle-ci contient dix fois un Savant du siecle d'Auguste, mais il en a eu dix fois plus de commoditez pour devenir Savant.

Je peindrois volontiers la Nature avec une Balance à la main, comme la Justice, pour marquer qu'elle s'en sert à peser, & à égaler à peu près tout ce qu'elle distribue aux hommes, le bonheur, les talens, les avantages & les desavantages des differentes conditions, les facilitez & les difficultez qui regardent les choses de l'esprit.

En vertu de ces compensations, nous pouvons esperer qu'on nous admirera avec excès dans les siecles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'hui de nous dans le

nôtre.

notre. On s'étudiera à trouver dans nos Ouvrages des beautez que nous n'avons point prétendu y mettre ; telle faute infoûtenable, & dont l'Auteur conviendroit lui-même aujourd'hui, trouvera des Défenfeurs d'un courage invincible, & Dieu fait avec quel mépris on traitera en comparaifon de nous les beaux efprits de ces tems-là, qui pourront bien être des Ameriquains. C'eft ainfi que le même préjugé nous abaiffe dans un tems, pour nous élever dans un autre, c'eft ainfi qu'on en eft la victime, & puis la divinité ; jeu affez plaifant à confiderer avec des yeux indifferens.

Je puis même pouffer la prédiction encore plus loin. Un tems a été que les Latins étoient Modernes, & alors ils fe plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs qui étoient les Anciens. La difference de tems qui eft entre les uns & les autres difparoit à notre égard, à caufe du grand éloignement où nous fommes, ils font tous anciens pour nous, & nous ne faifons pas de difficulté de préferer ordinairement les Latins aux Grecs, parce qu'entre Anciens & Anciens il n'y a pas de mal que les uns l'emportent fur les autres ; mais entre Anciens & Modernes ce feroit un grand defordre que les Modernes l'emportaffent. Il ne faut qu'avoir patience, & par une longue fuite de fiecles nous deviendrons les Contemporains des Grecs & des Latins ; alors il eft aifé de prévoir qu'on ne fera aucun fcrupule de nous préferer hautement à eux fur beaucoup de chofes. Les meilleurs ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Ariftophane, ne tiendront guere devant Cinna, Horace, Ariane,

Ariane, le Miſanthrope, & un grand nombre d'autres Tragedies & Comedies du bon tems, car il en faut convenir de bonne foi, il y a quelques années que ce bon tems eſt paſſé. Je ne crois pas que Théagene & Chariclée, Clitophon & Leucippe ſoient jamais comparez à Cyrus, à l'Aſtrée, à Zaïde, à la Princeſſe de Cleves. Il y a même des eſpeces nouvelles comme les Lettres Galantes, les Contes, les Opera, dont chacune nous a fourni un Auteur excellent, auquel l'Antiquité n'a rien à oppoſer, & qu'apparemment la poſterité ne ſurpaſſera pas. N'y eût-il que les Chanſons, eſpece qui pourra bien périr, & à laquelle on ne fait pas grande attention, nous en avons une prodigieuſe quantité, toutes pleines de feu & d'eſprit, & je maintiens que ſi Anacreon les avoit ſûës, il les auroit plus chantées que la plûpart des ſiennes. Nous voions par un grand nombre d'Ouvrages de Poëſie que la verſification peut avoir aujourd'hui autant de nobleſſe, mais en même tems plus de juſteſſe & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me ſuis propoſé d'éviter les détails, & je n'étalerai pas davantage nos richeſſes, mais je ſuis perſuadé que nous ſommes comme les grands Seigneurs, qui ne prennent pas toujours la peine de tenir des Regiſtres exacts de leurs biens, & qui en ignorent une bonne partie.

Si les grands Hommes de ce ſiecle avoient des ſentimens charitables pour la poſterité, ils l'avertiroient de ne les admirer point trop, & d'aſpirer toujours du moins à les égaler. Rien n'arrête

n'arrête tant le progrès des choses, rien ne borne tant les esprits, que l'admiration excessive des Anciens. Parce qu'on s'étoit dévoué à l'autorité d'Aristote, & qu'on ne cherchoit la Verité que dans ses Ecrits énigmatiques, & jamais dans la Nature, non seulement la Philosophie n'avançoit en aucune façon, mais elle étoit tombée dans un abîme de galimatias & d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Aristote n'a jamais fait un vrai Philosophe, mais il en a beaucoup étouffé qui le fussent devenus, s'il eût été permis. Et le mal est qu'une fantaisie de cette espece une fois établie parmi les hommes, en voilà pour long-tems, on sera des siecles entiers à en revenir, même après qu'on en aura reconnu le ridicule. Si l'on alloit s'entêter un jour de Descartes, & le mettre à la place d'Aristote, ce seroit à peu près le même inconvenient.

Cependant il faut tout dire; il n'est pas bien sûr que la posterité nous compte pour un merite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entre-elle & nous, comme nous les comptons aujourd'hui aux Grecs & aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la Raison se perfectionnera, & que l'on se désabusera generalement du préjugé grossier de l'Antiquité. Peut-être ne durera-t-il pas encore long-tems, peut-être à l'heure qu'il est admirons-nous les Anciens en pure perte, & sans devoir jamais être admirez en cette qualité-là. Cela seroit un peu fâcheux.

Si après tout ce que je viens de dire, on ne me pardonne pas d'avoir osé attaquer des Anciens

ciens dans le Diſcours ſur l'Eglogue, il faut que ce ſoit un crime qui ne puiſſe être pardonné. Je n'en dirai donc pas davantage. J'ajoûterai ſeulement que ſi j'ai choqué les ſiecles paſſez par la Critique des Eglogues des Anciens, je crains fort de ne plaire guere au ſiecle preſent par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont, elles repreſenrent toujours un amour tendre, délicat, appliqué, fidelle juſqu'à en être ſuperſtitieux, & ſelon tout ce que j'entens dire, le ſiecle eſt bien mal choiſi pour y peindre un amour ſi parfait.



THE-

THETIS ET PELÉE,

TRAGEDIE

Repreſentée pour la premiere fois

PAR L'ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE,

l'An 1689.

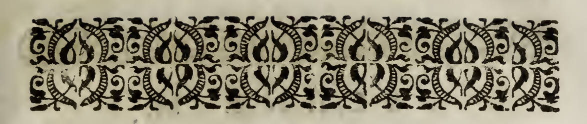
PERSONNAGES
DU PROLOGUE.

LA NUIT.

LA VICTOIRE.

Suite de la Victoire.

LE SOLEIL.



PROLOGUE

Le Théatre représente une Nuit.

SCENE I.

LA NUIT *dans son Char.*

ACHevons notre cours paisible,
Achevons de verser nos tranquilles Pavots;
Mortels, dans votre sort pénible
Le plus grand bien est le repos.
Goutez ce calme heureux que le destin vous laisse,
Le jour ne reviendra qu'avec trop de vitesse,
Et mille soins divers.
S'empareront de l'Univers.

On entend un bruit de Guerre.

Quel bruit interrompt le silence,
De la Terre & des Cieux?
D'où vient que dans ces lieux
La Victoire s'avance?

SCENE II.

LA NUIT, LA VICTOIRE, & sa Suite.

CHOEUR.

ALlons, allons, ne tardons pas,
Un jeune HEROS nous appelle;
Allons le couronner dans l'horreur des combats,
La Victoire à jamais lui veut être fidelle,
Elle suivra toujours ses pas.

On commence à voir un peu de clarté.

LA VICTOIRE.

O Nuit! précipitez votre sombre carriere,
Déja du Dieu du jour un foible éclat nous luit;
Cedez à la lumiere,
Fuyez, fuyez, obscure Nuit.

LA NUIT.

Il n'est pas tems encor que le Soleil me chasse,
O Ciel! par quelle nouveauté
Vient-il si tôt prendre ma place,
Et faire briller sa clarté?

La clarté augmente peu à peu.

CHOEUR.

O Nuit! précipitez votre sombre carriere,

Voyez

Voyez quel eſt déja cet éclat qui nous luit,
Cedez à la lumiere,
Fuyez, fuyez, obſcure Nuit.

LA NUIT.

Il faut ceder, je ne puis m'en défendre,
Un trop grand éclat m'y réduit.
Quel prodige doit-on attendre
Dans le jour qui me ſuit?

LA VICTOIRE.

Le tems vous preſſe trop, vous ne pouvez l'apprendre.

CHOEUR.

Fuyez, fuyez, obſcure Nuit.

La Nuit ſe retire.

SCENE III.

LA VICTOIRE *& ſa Suite.*

On voit le Palais du Soleil qui commence à s'ouvrir.

LA VICTOIRE.

DU Palais du Soleil la barriere éclatante
S'ouvre de moment en moment.
Marquons au Dieu du Jour qui remplit notre attente,
Combien à nos regards ce ſpectacle eſt charmant.

Pendant que le Palais du Soleil acheve de s'ouvrir, la Suite de la Victoire en marque ſa joie par des danſes,

SCE-

SCENE IV.

LE SOLEIL, LES HEURES, LA VICTOIRE *& sa Suite.*

LE SOLEIL.

VIctoire, tu le vois, j'accomplis ma promesse,
A suivre tes desirs tu vois que je m'empresse,
L'ordre de l'Univers, & d'éternelles loix
N'ont point de pouvoir qui m'arrête,
Je vais partir plûtôt que je ne dois,
Pour éclairer la premiere conquête
Du Fils du plus puissant des Rois.

LA VICTOIRE.

Je ne puis te marquer trop de reconnoissance,
Soleil, quand tu répons à mon impatience.
Un grand Roi m'a prescrit de voler en des lieux
Où son auguste Fils, d'un courage intrepide,
Expose des jours précieux,
Ma course n'est jamais plus prompte & plus rapide,
Que quand je suis les Loix d'un Roi si glorieux.

LE SOLFIL.

Pendant quelques moments encore
Laissons briller l'Aurore,
Et j'entre en ma carriere avec la même ardeur
Qui possede ton cœur.
Quel destin aujourd'hui commence!

Quelle

Quelle brillante gloire aujourd'hui prend naiſſance;
Que de fameux exploits l'un à l'autre enchaînez
S'offrent dans l'avenir à mes yeux étonnez!
A ce vainqueur nouveau mille Ennemis ſe rendent.
Mille ſuperbes Murs tombent ſous ſon effort.
Que vois-je? quel illuſtre ſort!
Il ſatisfait à tout ce que demandent
Et l'Exemple qu'il ſuit, & le Sang dont il ſort.

Danſes de la Suite de la Victoire & des Heures.

CHOEUR.

Prêparons, preparons nos Palmes immortelles
Pour tant d'exploits guerriers,
Pour des conquêtes ſi belles
Préparons tous nos Lauriers.

LE SOLEIL *dans ſon Char.*

Je commence mon cours, va, pars ainſi que moi.
Victoire, accordons-nous à ſervir un grand Roi.

Le Soleil part, & la Victoire s'envole.



ACTEURS

DE LA TRAGEDIE.

JUPITER.

NEPTUNE.

MERCURE.

PELE'E, *Roi de Thessalie.*

THETIS, *Déesse de la Mer.*

DORIS, *Nymphe de la Mer.*

CYDIPPE, *Nymphe de la Mer.*

LES TROIS SYRENES.

UN TRITON.

LES MINISTRES DU DESTIN.

LES TROIS EUMENIDES.



THETIS ET PELÉE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre represente le Palais de Thetis.

SCENE PREMIERE.

PELE'E.

QUE mon destin est déplorable!
En vain a mes soûpirs Thetis est favorable,
Helas! Neptune en est charmé,
La crainte que nous cause un Dieu si redoutable
Tient toujours dans nos cœurs ce beau feu renfermé.
Quelles sont tes rigueurs, Amour impitoiable!
Il est encor des maux pour un Amant aimé.

SCENE II.

PELE'E, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

QUoi? je vous trouve ſeul? Thetis attend Neptune;
Lorſqu'il vient à ſes yeux faire briller ſa Cour,
Il ſemble que d'un ſi beau jour
L'éclat vous importune.
La retraite ne plaît qu'à des cœurs pleins d'amour.

PELE'E.

Moi, Nymphe, j'aimerois? non, mon cœur eſt paiſible,
Non, mon cœur n'eſt point enflamé.

DORIS.

On dit d'un air moins animé,
Que l'on eſt inſenſible.

PELE'E.

Par le ſeul mot d'amour vous m'avez allarmé.

DORIS.

C'eſt en vain qu'un Amant tâche de ſe contraindre,
En vain il cache ſon ardeur,
Les efforts qu'il ſe fait pour feindre
Trahiſſent malgré lui le ſecret de ſon cœur.

J'ignore quel Objet dans votre ame a fait naître
Des feux qui n'oſent éclater;

Mais

Mais vous aimez, j'ai ſû le reconnoître,
Ne cherchez point à m'en faire douter.

PELE'E.

J'aimerois, ſi l'amour ſincere
Pouvoit s'aſſurer d'être heureux ;
Mais ſouvent les plus beaux feux
Trouvent un objet ſevere ;
Souvent on préfere
L'Amant le moins amoureux.

Neptune aime Thetis, c'eſt à moi qu'il confie
Ses ſecrets ſentimens,
Mais ſes tourmens
Me font voir ſans envie
Le deſtin des Amants.

DORIS.

De quoi peut vous ſervir une feinte éternelle ?
Roi des Theſſaliens, fameux par vos exploits,
Vous aimez, vous ſerez fidele ;
D'où vient que vous n'oſez découvrir votre choix ?

Avec une gloire éclatante
Vous flaterez la vanité
D'une fiere Beauté ;
Avec une flâme conſtante
Vous pourrez d'une Indifferente
Vaincre la cruauté.
Avec une gloire éclatante,
Avec une flâme conſtante,
On eſt aiſément écouté.

PELE'E.

Vous tâchez vainement d'animer mon courage,
Quand je ſerois Amant , croirois-je vos diſcours?
La crainte eſt toujours
Le cruel partage
Des tendres amours.

DORIS.

L'eſpoir eſt toujours
Le charmant partage
Des tendres amours.

PELE'E & DORIS.

La crainte } eſt toujours
L'eſpoir }
Le charmant } partage
Le cruel }
Des tendres amours.

SCENE III.

THETIS, DORIS, PELE'E, CYDIPPE, *Nymphes de la Suite de Thetis.*

DORIS.

DEeſſe, avec plaiſir nous allons voir la Fête
Que le Dieu des Eaux vous apprête.

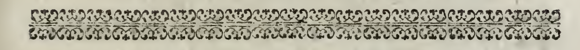
THETIS.

J'eſpere qu'en ce jour votre amitié pour moi
Vous fera partager l'honneur que je reçoi.

On

On voit venir de loin les Syrenes, & on entend leur Musique.

Mais nous voyons déja les Syrenes paroître,
Nous entendons leurs doux concerts,
Préparons-nous à voir bientôt le Maître
Des vastes Mers.



SCENE IV.

THETIS, DORIS, PELE'E, LES SYRENES, *Nymphes de la Suite de Thetis, Nereïdes qui accompagnent les Syrenes.*

LES SYRENES.

NOs chants harmonieux forcent tout à se rendre,
Nous dispofons des cœurs à notre gré:
Dès que nos voix se font entendre,
Notre triomphe est assuré.

Danses des Nereïdes.

LES SYRENES *à Thetis.*

Prenez d'aimables chaines,
Que nos chansons ne soient pas vaines
Pour la premiere fois;
Est-il des rigueurs inhumaines
Pour un fidele amour annoncé par nos voix?

SCENE V.

NEPTUNE, THETIS, PELE'E, TRITONS & FLEUVES *de la Suite de Neptune*, DORIS, SYRENES, NEREIDES.

CHOEUR *de Tritons & de Fleuves.*

EMpressons-nous à plaire au Dieu des Ondes,
Il adore Thetis, adorons ses beaux yeux,
Les Amours descendront dans nos Grottes profondes,
Ils regnent jusque dans ces lieux.

NEPTUNE *à Thetis.*

Voyez, belle Déesse,
Voyez toute ma Cour vous marquer son transport,
Je vous soumets par ma tendresse
Tout ce qui m'est soumis par les ordres du Sort.
Jupiter m'enleva le plus noble partage;
Mais l'Empire des Mers où je donne la loi,
Sur l'Empire des Cieux doit avoir l'avantage,
Quand vous regnerez avec moi.

THETIS.

Je doute que du Sort la suprême puissance
M'ait destinée à cet honneur;
Mais je reçoi vos soins avec reconnoissance,
C'est le seul sentiment qui dépend de mon cœur.

NEPTUNE.

Je me flate que ma constance
Doit m'attirer une autre récompense;
Aimez, aimez à votre tour,

C'est

C'eſt l'amour ſeul qui peut payer l'amour.

Danſes de Divinitez de la Mer.

CHOEUR *de toutes les Divinitez.*

Tout reconnoît l'Amour, tout ſe plait dans ſes chaînes,
Tout cede à ſes loix ſouveraines;
Mais il n'eſt rien dans l'Univers
Qui lui ſoit plus ſoumis que l'Empire des Mers.

UN TRITON.

C'eſt dans nos flots que Venus prit naiſſance,
Nous fûmes les premiers ſous ſon obéiſſance;
La Mere d'Amour fit ſur nous
L'eſſai de ſes traits les plus doux.

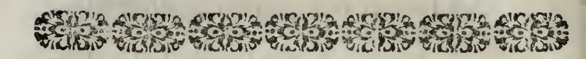
NEPTUNE *aux Divinitez de la Mer.*

Je ſuis content de votre zéle,
Il ne ſauroit mieux éclater.

à Thetis.

Je vous quitte, aimable Immortelle,
Songez à la grandeur où vous pouvez monter:
Mais ſongez encor plus à mon amour fidele.

Neptune ſort avec les Divinitez de la Mer.



SCENE VI.

THETIS, PELE'E.

PELE'E.

JE viens de soûtenir le spectacle fatal
Des hommages pompeux que vous rend mon Rival;
Pour me payer d'une peine si dure,
Vos plus tendres regards ne me sont-ils pas dûs?
Parlez, ou que du moins un soupir me rassure
Contre les soins que l'on vous a rendus.

THETIS.

Perdez une crainte importune,
Je viens d'apprendre encor que mes foibles attraits
Vous donnent un Rival plus puissant que Neptune,
Et mon cœur est à vous plus qu'il n'y fut jamais.

PELE'E.

Ah! Jupiter est ce Rival terrible!

THETIS.

C'est lui qui va m'offrir des soupirs superflus.

PELE'E.

Quoi! Jupiter pour vous est devenu sensible?
Ma peine étoit trop foible, & rien n'y manque plus.

Daignez me pardonner ma crainte & mes allarmes,
Si j'en croiois les troubles que je sens.
Je me plaindrois de l'excès de vos charmes,
Lorsqu'ils me font des Rivaux si puissants.

THE-

THETIS.

Vous remportez des victoires nouvelles,
Quand je fais des Amants nouveaux;
Si mes conquêtes ſont trop belles,
Vos triomphes en ſont plus beaux.

PELE'E.

Je ne ſuis qu'un Mortel, c'eſt en vain que j'eſpere;
Ces Dieux empreſſez à vous plaire
Me font ſentir trop vivement
Que je ſuis un temeraire
D'oſer être votre Amant.

THETIS.

Dans l'empire d'Amour on tient le rang ſuprême,
Dès que l'on ſait charmer:
Un mortel qui ſe fait aimer,
Eſt égal à Jupiter même.
Dans l'empire d'Amour on tient le rang ſuprême,
Dès que l'on ſait charmer.

PELE'E.

Lorſque j'obtiens de vous un ſi doux ſacrifice,
O Ciel! dans quels malheurs il faut que je languiſſe!
J'eſperois que l'Hymen finiroit mon tourment,
Mais tout s'oppoſe à cet eſpoir charmant;
Plus vous m'aimez, plus je ſens le ſupplice
D'être aimé vainement.

THETIS & PELE'E.

Faut-il que tout s'uniſſe
Contre de ſi beaux feux?
Helas! quelle injuſtice!
Les plus tendres amours ſont les plus malheureux.

THETIS.

Redoublons, s'il se peut, notre ardeur mutuelle,
Par notre amour tâchons à surmonter
La fortune cruelle.

THETIS & PELE'E.

Aimons, c'est le seul bien qu'on ne peut nous ôter.



ACTE II.

Le Theatre represente un Rivage de la Mer.

SCENE I.

DORIS, CYDIPPE.

CYDIPPE.

VOus suivez un penchant trop flateur & trop doux,
Je doute que Pelée ait de l'amour pour vous.
Son feu, s'il vous aimoit, craindroit moins de paroître,
Ses soins seroient plus empressez;
Il vous tient des discours douteux, embarassez,
L'Amour par ses regards ne se fait point connoître;
On l'apperçoit bien mieux
Dans votre bouche & dans vos yeux.

Do-

DORIS.

Non, j'aime trop pour m'y pouvoir méprendre.

Des ſoins toujours craintifs, un timide embarras,
Sont les effets de l'Amour le plus tendre;
C'eſt en ſoupirant tout bas
Qu'il ſe fait le mieux entendre.

CYDIPPE.

On croit facilement qu'on inſpire les feux
Que l'on reſſent ſoi-même,
On ſe flate ſi-tôt qu'on aime,
Et tout paroit amour à des yeux amoureux.

DORIS.

Pelée aime en ſecret, tout marque ſa tendreſſe,
A quel Objet ſes vœux pourroient-ils être offerts?
Il voit ſouvent Thetis, mais le ſoin qui le preſſe
Eſt de ſervir le Dieu des Mers,
Il n'eſt pas ſon Rival auprès d'une Déeſſe,

Tout ſemble déclarer
Que c'eſt moi qu'il adore;
Mais j'en crois mieux encore
Mon cœur qui m'en oſe aſſurer.

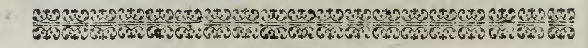
CYDIPPE.

Ne ſerai-je point trop ſincere,
Si je vous avertis
D'un ſecret qui doit vous déplaire?
J'ai vû dans un lieu ſolitaire
Pelée entretenir Thetis.
Le hazard ſeul n'eût pû les y conduire,
Sans entendre leurs voix, je ſus aſſez m'inſtruire

De leurs mutuelles amours;
Par leurs regards j'entendis leurs diſcours.

DORIS.

Il aimeroit Thetis? Ciel! cet affreux ſupplice
Seroit-il reſervé pour ma ſecrette ardeur?
Mais je la vois, pour lire dans ſon cœur
Je veux employer l'artifice.



SCENE II.

THETIS, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

DEeſſe, venez-vous ſur ce bord écarté
Rêver aux conquêtes brillantes
Que fait votre beauté?

THETIS.

Ce qui peut les rendre charmantes
N'eſt que la ſeule vanité.

Les Dieux ont peu d'amour, on ne doit point attendre
Que leur cœur tout entier s'en laiſſe poſſeder,
Ces Amans ſont aiſez à prendre,
Et difficiles à garder.

DORIS & CYDIPPE.

Un tendre amour doit avoir l'avantage
Sur un rang éclattant,
Le plus glorieux hommage

Eſt

Eſt celui d'un cœur conſtant.

DORIS.

Quelquefois un Mortel me jure
Qu'il eſt touché du pouvoir de mes yeux;
Si j'en étois bien ſûre,
Je le prefererois aux Dieux.

THETIS.

Et quel eſt cet Amant? l'amitié vous engage
A me laiſſer entrer dans un ſecret ſi doux.

DORIS.

Pelée a pris des ſoins... Vous changez de viſage?
Pourquoi vous troublez-vous?

THETIS.

J'ignorois qu'il fût dans vos chaînes,
Avec bien du myſtere il a conduit ſes feux.

DORIS.

L'Amour diſcret cache ſes peines,
Et l'Objet même de ſes vœux.

Mais je vois Mercure deſcendre,
Je crois que ſans témoins vous le voulez entendre.

SCENE III.

THETIS, MERCURE.

MERCURE.

JUpiter attiré par vos divins apas
Va paroître ici bas.

Quand

Quand Neptune vous rend les armes,
Ce triomphe pour vous eſt trop peu glorieux;
L'Amour devoit à tant de charmes
La conquête d'un Dieu maître des autres Dieux.

THETIS.

Je ſai que Jupiter tient tout ſous ſon Empire,
Que les Dieux révérent ſes loix;
Mercure, on n'a rien à me dire
Sur le reſpect que je lui dois.

SCENE IV.

THETIS.

TRiſtes honneurs, gloire cruelle,
Ah! que vous me gênez!
Triſtes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous deſtinez?

Mon Amant n'eſt qu'un infidele!
Dieux! quel trouble ſaiſit tous mes ſens étonnez!
Le perfide trahit une flâme ſi belle!
Helas! mes jours infortunez
Vont couler dans l'horreur d'une peine éternelle.
Triſtes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous deſtinez?

Vous qu'en ces lieux l'Amour apelle,
Retournez dans le Ciel que vous abandonnez,
Lais-

Laiſſez-moi m'occuper de ma douleur mortelle,
A de trop juſtes pleurs mes yeux ſont condamnez.
Triſtes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous deſtinez ?

SCENE V.

THETIS, PELE'E.

PELE'E.

ENfin je vous revois, quel bonheur pour ma flame!
Que ces momens me ſemblent doux!

THETIS.

Allez chercher Doris, elle a touché votre ame,
Je ſai que votre cœur ſe partage entre nous.

PELE'E.

O Ciel! que vous entens-je dire?
Quoi? lorſqu'à votre hymen vous ſouffrez que j'aſpire...

THETIS.

Non, Ingrat, non, Perfide, il n'y faut plus penſer.
Mon hymen t'eût comblé de gloire,
Mais il te plaît d'y renoncer
Par une trahiſon ſi noire.
Non, Ingrat, non Perfide, il n'y fant plus penſer.

PELE'E.

Ah! quels noms pleins d'horreur me faites-vous entendre ?

Quel

Quel traitement, grands Dieux! & l'amour le plus tendre
Peut-il se l'être attiré?

THETIS.

Ton crime est trop assuré,
Tu ne saurois t'en défendre.
En vain des plus grands Dieux j'avois touché le cœur,
Je te sacrifiois leur majesté suprême,
Et j'eusse encor voulu que Jupiter lui-même
Eût eû plus de grandeur.

Tu me fais cependant la plus cruelle injure,
Tu brûles pour d'autres appas;
Quel destin est le mien? helas!
C'est le sort d'une ardeur trop fidelle & trop pure
De trouver toujours des ingrats.

PELE'E.

Le croiez-vous, belle Déesse?
Quoi? vous m'aimez, & de votre tendresse
J'ignorerois le prix?
Quoi? vous m'aimez, & j'aimerois Doris?
Le croiez-vous, belle Déesse?
Ah! pour vous detromper d'un soupçon qui me blesse,
J'irai, même à vos yeux, l'accabler de mépris.

THETIS.

Ne croi point m'éblouër par une fausse adresse.

On voit des Eclairs, & on entend le Tonnerre.

Mais je puis me vanger, ces Eclairs que je voi,

Ce

Ce Tonnerre qui gronde,
M'annoncent le Maître du Monde.
Je ſaurai me forcer à recevoir ſa foi,
Mon cœur s'eſt engagé ſur l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi,
Et je veux l'en punir en m'impoſant la peine
D'en aimer un autre que toi.

PELE'E.

Et moi, je vais le voir ce Rival redoutable,
Pour attirer ſur moi ſa haine impitoiable;
Mon amour va ſe découvrir,
Je vous parois coupable,
Je ne cherche plus qu'à mourir.

THETIS.

Ah! que dis-tu? fui ſa preſence,
Quitte des lieux pleins de danger.

PELE'E.

Si je vous ai pû faire une mortelle offenſe;
C'eſt au Tonnerre à vous vanger.

THETIS.

Eloigne-toi, le bruit redouble,
Je ne puis plus te voir ici ſans trouble.

PELE'E.

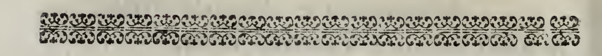
A me chaſſer vos efforts ſeront vains,
Si je ne vois finir votre injuſtice extrême.

THETIS.

Va, fui; te montrer que je crains,
C'eſt te dire aſſez que je t'aime.

Jupiter deſcend du Ciel.

SCE-



SCENE VI.

JUPITER, THETIS.

JUPITER.

DEeſſe, dans ces lieux mon amour me conduit
Avec tout l'éclat qui me ſuit;
Pour d'autres Beautez moins charmantes,
J'ai ſouvent emprunté des formes differentes,
Mais il faut que mes ſoins ſoient plus dignes de vous.
Il faut qu'à vos attraits mon hommage réponde,
Et c'eſt comme Maître du Monde
Que je veux être à vos genoux.

THETIS.

Permettez que mon cœur prenne peu d'aſſurance
Sur des ſoins trop flateurs que je n'attendois pas,
Je ſai quels ſont mes appas,
Et quelle eſt votre conſtance.

JUPITER.

Il eſt vrai que juſqu'à ce jour.
J'ai pris pour cent Beautez un inconſtant amour;
Mais votre gloire en deviendra plus belle,
Lorſqu'à vos charmes ſeuls mes vœux ſeront offerts,
Et vous triompherez de tant d'Objets divers
En me rendant fidele.

Rien n'eſt plus doux que d'arrêter

Un

Un cœur volage.
C'eſt un avantage
Dont vous devez vous flater.

THETIS.

Rien n'eſt capable d'arrêter
Un cœur volage,
C'eſt un avantage
Dont on ne peut ſe flater.

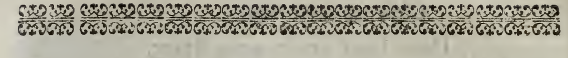
ENSEMBLE.

Rien n'eſt {plus doux que / capable} d'arrêter
Un cœur volage,
C'eſt un avantage
Dont {vous devez vous / on ne peut ſe} flater.

JUPITER.

Vous refuſez de croire
Que mon cœur pour jamais ſoit ſous votre pouvoir;
Vous ignorez encor quel eſt votre victoire,
Eh bien vous allez le ſavoir.

Changez-vous, Lieux ruſtiques,
En Jardins magnifiques,
Et vous, Peuples divers,
Venez en un inſtant, & traverſez les airs.



SCENE VII.

Le Théatre change, & represente des Jardins; dans le même tems on voit paroître quatre Troupes des quatre Peuples les plus differens & les plus éloignez les uns des autres qui fussent connus du tems des Fables. La premiere est de Grecs, la seconde de Perses, la troisiéme d'Ethiopiens, & la quatrieme de Scythes.

JUPITER, THETIS, MERCURE,
Troupes des quatre Peuples.

JUPITER.

VOus qui de tous les lieux que le Soleil éclaire
Par mes ordres puissans accourez à la fois,
Peuples, qui sous diverses loix
N'avez rien de commun que l'ardeur de me plaire,
Soiez attentifs à ma voix.

Vos vœux ne seront point desormais legitimes,
Je ne recevrai point d'encens ni de victimes,
Si le nom de Thetis n'est joint avec le mien;
Sans cet aimable nom je n'écoute plus rien.

Thetis a sû charmer le Maître du Tonnerre,
Et le plus grand des Immortels;
Il faut que sur toute la Terre

Elle

Elle partage ses Autels.

CHOEUR.

Thetis a sû charmer le Maître du Tonnerre,
Et le plus grand des Immortels;
Il faut que sur toute la Terre
Elle partage ses Autels.

Les Grecs & les Perses rendent leurs hommages à Thetis par des Danses.

CHOEUR des Grecs & des Perses.

Aimez, Déesse,
Tout vous en presse,
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

Un Dieu puissant reçoit nos vœux sans cesse,
Et de ce Dieu vous recevez les vœux.

Aimez, Déesse,
Tout vous en presse,
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

De vos desirs si la Gloire est maîtresse,
La Gloire même approuvera vos feux.

Aimez, Déesse,
Tout vous en presse,
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

Dan-

Danses des Ethiopiens & des Scythes.

CHOEUR des quatre Peuples.

Que toutes nos voix se confondent
Pour chanter de Thetis les triomphants appas.
Que tout les celebre ici bas,
Que les Cieux même nous répondent.
Le Souverain des Dieux veut à tout l'Univers
Vanter la gloire de ses fers.

On entend une Tempête qui s'éleve.

CHOEUR des Peuples.

Quel bruit soudain nous épouvante!
Quelle tempête! quelle horreur!
Les Vents sont déchaînez, & l'Onde menaçante
Répond aux Vents avec fureur.

Neptune paroît sur la Mer.

SCENE VIII.

JUPITER, NEPTUNE, MERCURE, PEUPLES.

Neptune paroît sur la Mer.

NEPTUNE.

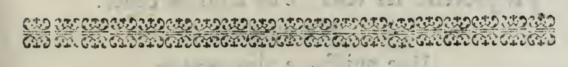
De quels chants odieux retentit cerivage?

Jupiter ſait-il bien que c'eſt moi qu'il outrage?
A-t-il quitté les Cieux pour braver mon couroux,
En m'enlevant l'Objet de mes vœux les plus doux?

JUPITER.

Oui, j'adore Thetis, & n'en fais point myſtere,
Vous, ſi vous m'en croiez, Neptune, épargnez-vous
Les impuiſſants tranſports d'une vaine colere.

Jupiter ſort ſuivi des Peuples.



SCENE IX.

NEPTUNE, MERCURE.

Neptune ſort de la Mer, & la Tempête continuë.

NEPTUNE.

ME croit-il donc ſoumis à ſes commandemens?
Quoi? me croit-il ſous ſon obéiſſance?
Ah! dans le juſte éclat de mes reſſentimens
Mon bras ſe ſervira de toute ſa puiſſance,
Je confondrai les Elemens,
J'exciterai mes flots, & par leur violence
Je cauſerai partout d'affreux débordemens;
Et ſur la Terre entiere exerçant ma vangeance,
J'ébranlerai ſes fondemens.

MERCURE.

S'il faut que Jupiter s'obſtine

Dans l'amour dont il eſt bleſſé,
Je vois d'une affreuſe ruine
L'Univers menacé.

Songez à prévenir les maux que j'apprehende,
L'interêt commun le demande.

NEPTUNE.

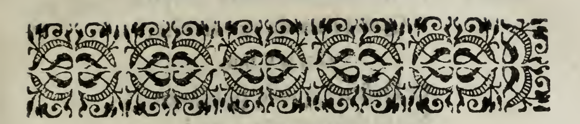
Ne croiez point m'intimider,
Non, non, que Jupiter ſe rende,
J'ai prévenu ſes feux, c'eſt à lui de ceder.

MERCURE.

Une puiſſance plus grande
Entre vous peut décider;
Conſultez le Deſtin, le Deſtin vous commande,
Son Arrêt doit vous accorder.
La fin de vos débats ne peut être plus prompte,
Vous ſaurez qui des deux doit obtenir Thetis,

NEPTUNE.

J'y conſens, au Deſtin nous nous rendons ſans honte,
Il nous tient tous aſſujettis.



ACTE III.

Le Théatre repreſente le Temple du Deſtin.

SCENE I.

LES MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

O Deſtin! quelle puiſſance
Ne ſe ſoûmet pas à toi?
Tout fléchit ſous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de réſiſtance.
O Deſtin! quelle puiſſance
Ne ſe ſoûmet pas à toi?

UN DES MINISTRES.

Malgré nous tu nous entraînes
Où tu veux,
C'eſt toi qui nous amenes
Tous les évenemens heureux ou malheureux.
Tu les as liez entr'eux
Avec d'inviſibles chaînes;
Par des moyens ſecrets
Ton pouvoir les prépare,

Et chaque inſtant déclare
Quelqu'un de tes Arrêts.

CHOEUR.

O Deſtin! quelle puiſſance
Ne ſe ſoûmet pas à toi?
Tout fléchit ſous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de réſiſtance.
O Deſtin! quelle puiſſance
Ne ſe ſoûmet pas à toi?

UN DES MINISTRES.

C'eſt en vain qu'un Mortel pleure, gemit, ſoupire,
Un Dieu voudroit en vain t'oppoſer ſa fierté,
Rien ne change les loix qu'il te plaît de preſcrire,
Ton inflexible dureté
Fait la grandeur de ton Empire,
Ton inflexible dureté
En fait la Majeſté.

SCENE V.

LES MINISTRES DU DESTIN, PELE'E.

PELE'E.

MIniſtres du Deſtin, je viens pour vous apprendre
Que dans ces lieux Neptune va ſe rendre,
Neptune vient vous conſulter,

Quel ſpectacle plus doux peut jamais vous flater?

CHOEUR.

O Deſtin! quelle puiſſance
Ne ſe soûmet pas à toi?
Tout fléchit ſous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de réſiſtance.
O Deſtin! quelle puiſſance
Ne ſe soûmet pas à toi?

UN DES MINISTRES.

Les Dieux ont partagé le Monde,
Et leur pouvoir eſt different;
Mais ton vaſte Empire comprend
Les Cieux, l'Enfer, la Terre & l'Onde,
Les Dieux ont partagé le Monde,
Mais tu réunis tout ſous un pouvoir plus grand.

PELE'E.

Daignez auſſi ſur mes peines ſecrettes
Des Arrêts du Deſtin être les Interpretes.

CHOEUR.

Nous ne répondons point aux Mortels curieux,
L'Oracle du Deſtin n'eſt que pour les grands Dieux.

Les Miniſtres ſortent.

SCENE III.

PELE'E.

Ciel! en voiant ce Temple redoutable,
De quel frémiſſement je me ſens agité!

C'est ici qu'il est arrêté
Si je dois être heureux ou miserable;
Cet Ordre, quel qu'il soit, doit être exécuté;
Mais l'avenir impenetrable
Le cache encor dans son obscurité,
Quel doute insupportable!
Qu'un Amant en est tourmenté!

Inflexible Destin, dans tes Loix éternelles
N'as-tu suivi qu'un aveugle hazard?
Helas! n'as-tu point eu d'égard
Pour les Amans fideles?
Non, non, je tâche en vain à flater mes ennuis,
Par l'état où tu me réduis,
Je reconnois déja l'effet de tes caprices;
Et n'exerces-tu pas toujours
Tes plus cruelles injustices
Sur les plus fidelles amours?

SCENE IV.

PELE'E DORIS.

DORIS.

OU je me trompe, ou c'est votre tendresse
Qui dans ces lieux vous amene avec nous,
A l'Arrêt du Destin votre cœur s'interesse;
Mais je crains qu'il ne donne une aimable Déesse
A quelque Dieu plûtôt qu'à vous.

PELE'E.

Je ne crains, ni n'eſpere.
L'avenir qui m'eſt préparé
Saura toujours me plaire,
Et le Deſtin peut faire
Ses Arrêts à ſon gré.

DORIS

Je connois votre flâme,
C'eſt en vain que vous déguiſez.

PELE'E.

Plus vous voulez penetrer dans mon ame,
Plus vous vous abuſez.

Il ſort.

SCENE V.

DORIS.

JE ne le vois que trop, mes feux ſont mépriſez.
J'ai crû que l'on m'aimoit, j'ai pris des eſperances
Sur de trop foibles apparences;
Ciel! quelle honte pour mon cœur
D'être tombé dans une erreur ſi vaine!
Et quelle peine
De renoncer à cette douce erreur!

Mais que ſert ma plainte impuiſſante?
Il faut punir & ſe vanger.

Que par ſes maux l'Ingrat reſſente
Dans quels maux il m'a ſû plonger;
Il faut punir & ſe vanger.
Tout ce que la fureur preſente,
Eſt permis pour ſe ſoulager;
Il faut punir & ſe vanger.

SCENE VI.

NEPTUNE, DORIS, *Suite de Neptune.*

NEPTUNE.

QU'on ne me ſuive plus, allez, que l'on m'attende,
Je veux que ſans témoins cet Oracle ſe rende.

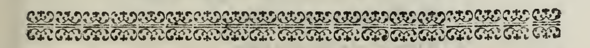
SCENE VII.

NEPTUNE.

CEdez pour quelque tems, importune Grandeur,
Cedez au tendre amour qui regne dans mon cœur.
Moi que les vaſtes Mers reconnoiſſent pour Maitre,
Je viens en tremblant reconnoître

Un

Un plus grand pouvoir dans ces lieux;
L'Amour qui m'y réduit fait abaiffer les Dieux,
Sa force contre nous affecte de paroître.
Cedez pour quelque tems, importune Grandeur,
Cedez au tendre amour qui regne dans mon cœur.



SCENE VIII.

NEPTUNE, MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

DIeu de la Mer, quel fujet vous amene?

NEPTUNE.

Mon amour pour Thetis caufe toute ma peine,
Jupiter vient troubler mes feux,
Prononcez qui de nous verra remplir fes vœux.

UN DES MINISTRES.

Deftin, un grand Dieu te demande
Quel fuccès tu veux qu'il attende;
Dans tes fecrets il cherche à pénetrer,
Daigneras-tu les déclarer?

Le Miniftre eft faifi tout à coup d'une efpece de nthoufiafme, & il continuë.

Qu'un refpect plein d'épouvante
Faffe tout trembler,

L'Avenir va ſe révéler.
Que tout l'Univers reſſente
Un reſpect plein d'épouvante,
Le Deſtin eſt prêt à parler.

CHOEUR.

Qu'un reſpect plein d'épouvante
Faſſe tout trembler,
L'Avenir va ſe révéler.
Que tout l'Univers reſſente
Un reſpect plein d'épouvante,
Le Deſtin eſt prêt à parler.

On entend une voix qui ſort du fond du Temple.

ORACLE.

Ecoutez, Dieu de l'Onde,
Tout ce que le Deſtin permet qu'on vous réponde.
L'Epoux de la belle Thetis
Doit être un jour moins grand, moins puiſſant que ſon Fils;
Tout le reſte eſt caché dans une nuit profonde.

NEPTUNE.

Ah! quel Oracle je reçoi!
Quel Arrêt menaçant! quelle funeſte loi!

ACTE IV.

Le Théatre représente un lieu desert au bord de la Mer.

SCENE I.

JUPITER, DORIS.

JUPITER.

DAns quel étonnement votre discours me jette!
Thetis pourroit brûler d'une flâme secrette!
Neptune à Jupiter est-il donc préferé?

DORIS.

Non, un simple Mortel, Pelée est adoré.

Je viens de voir encor ces deux Amans ensemble,
Ils se cherchent partout, & se trouvent toujours.

JUPITER.

Quoi! lorsque sous mes Loix il n'est rien qui ne tremble,
Un Mortel oseroit traverser mes amours?

DORIS.

Thetis vient en ces lieux, & vous pouvez vous-
même
Vous éclaircir dans cet inſtant.

SCENE II.

JUPITER, THETIS.

JUPITER.

DEeſſe, expliquez-vous ſur le ſort qui m'attend.

Jupiter ne veut point que ſa grandeur ſuprême
Lui faſſe auprès de vous un mérite éclatant,
Il ne veut s'en ſervir qu'à prouver qu'il vous aime,
En vous la ſoûmettant.

THETIS.

Neptune ainſi que vous prétend à ma tendreſſe,
Il eſt le Dieu des Mers, j'en ſuis une Déeſſe,
Je dois redouter ſon couroux,
Il ne m'eſt pas permis de choiſir entre vous.

JUPITER.

Tant d'égards, tant de prévoyance
Sont des effets d'indifference,
Ces timides ménagemens
Ne ſont pas faits pour les Amans.

THETIS.

Vous ſavez quelle eſt ma fortune,
Le Deſtin m'a ſoûmiſe au Maître de la Mer.

Ju-

JUPITER.

Si vous aimiez Jupiter,
Vous craindriez moins Neptune.

Mais que me veut Protée? il le faut écouter.

SCENE III.

JUPITER, THETIS, PROTE'E.

PROTE'E *à Jupiter.*

NEptune m'a chargé de venir vous apprendre
Qu'à l'hymen de Thetis il ceſſe de prétendre,
Qu'il n'a plus le deſſein de vous la diſputer.

JUPITER.

Quel bonheur imprevû vient ici me ſurprendre?
Ah! ma reconnoiſſance aura ſoin d'éclater,
Dis-lui qu'il en doit tout attendre.

SCENE IV.

JUPITER, THETIS.

JUPITER.

RIen n'eſt donc plus contraire au ſuccès de mes voeux,
Vous m'oppoſiez un obſtacle qui ceſſe.
Mais que vois-je, Thetis? quelle ſombre triſteſſe

Dans le moment que tout cede à mes feux?
Pour m'aſſurer de tout ce trouble doit ſuffire.
Un fidelle rapport....

THETIS.

Quoi? qu'a-t-on pû vous dire?

JUPITER.

Que Pelée en ſecret...

THETIS.

Non, ne le croyez pas,
Non, ſi ſon cœur ſoupire,
C'eſt pour d'autres appas,
Non, ne le croyez pas.

JUPITER.

Je vois que vous êtes coupable,
Vous vous juſtifiez d'un air trop empreſſé.
Votre cœur s'eſt donc abaiſſé
Aux vœux d'un Mortel mépriſable?
Lorſque je ſoupirois pour vous,
Je rendois ſeulement ſon triomphe plus doux.
Sous une trompeuſe apparence
Vous impoſiez à cet amour fatal
Qui tenoit Jupiter ſous votre obéiſſance.
Non, je n'aurai pas trop de toute ma puiſſance,
Pour punir à mon gré mon odieux Rival.

THETIS.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Eſt-ce là cet amour ſi ſoumis & ſi tendre?

JUPITER.

Par de cruels mépris vous oſez m'irriter,
Et vous avez recours à mon amour extrême,

Quand

Quand ma fureur eſt prête d'éclater?
Tremblez, c'eſt cet amour lui-même
Que vous avez à redouter.

SCENE V.

THETIS.

QUelle horreur m'environne, & quel effroi me glace!
Quels abîmes de maux s'ouvrent devant mes yeux!
Helas! c'eſt mon Amant que Jupiter menace,
Quels traits peut nous lancer le ſouverain des Dieux!

Ah! je le vois déja, je le vois qui prépare
Ses plus terribles coups.
Trop funeſtes Appas, pourquoi m'attirez-vous
Sous le doux nom d'amour cette haine barbare,
Et cet implacable courroux?

THETIS, PELE'E.

THETIS.

AH! Pelée, apprenez tous les malheurs enſemble,
Jupiter ſait enfin nos ſecrettes amours.
Vous dirai-je encor plus? Ciel! je fremis, je tremble.
Jupiter menace vos jours.

Quoi!

Quoi! de votre peril la funeste nouvelle
Ne vous inspire pas d'effroi?

PELE'E.

Jupiter en fureur ne peut rien contre moi,
Vous êtes Immortelle.

THETIS.

Si vous ne craignez pas pour vous,
Craignez du moins pour une Amante;
Peut-on vous porter des coups
Que mon ame ne ressente?

PELE'E.

Que votre tendresse est charmante,
Et que mon trépas sera doux!
L'Ennemi qui nous tourmente
Lui-même en sera jaloux.

THETIS.

Craignez du moins pour une Amante,
Si vous ne craignez pas pour vous.

Quel seroit mon destin? vous cesseriez de vivre,
Et moi, je ne pourrois recourir au trépas;
Si je pouvois vous suivre,
Je ne me plaindrois pas.

THETIS & PELE'E.

Helas! de quelles flâmes
Nous perdons les douceurs!
Quel amour enchantoit nos ames!
Quel amour unissoit nos cœurs!
Helas! de quelles flâmes
Nous perdons les douceurs?

THE-

THETIS.

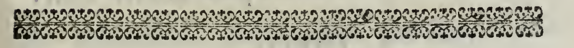
Mais quels bruits pleins d'horreur troublent mes ſens timides?
Tous les Vents raſſemblez frémiſſent dans les airs.

PELE'E.

Je vois ſortir des Enfers
Les cruelles Eumenides.

THETIS.

Ah! c'en eſt fait, je vous perds.



SCENE VII.

THETIS, PELE'E, LES TROIS EUMENIDES, LES VENTS.

Les Vents arrivent en faiſant des eſpeces de tourbillons autour de Pelée, avec des actions menaçantes.

UNE EUMENIDE.

Pelée, il faut aller ſur ce Rocher funeſte,
Où dans un tourment éternel
Gémit le fameux Criminel
Qui déroba le feu céleſte.

Partez, Vents, & l'emportez
Dans ces lieux ſi redoutez.

Les Vents vont pour enlever Pelée.

THE-

THETIS.

Accablez-moi des plus affreuſes peines,
Arrêtez, Cruels, arrêtez.

LES EUMENIDES.

Déeſſe, vos larmes ſont vaines,
Vos cris ne ſont point écoutez;
Les Loix de Jupiter ſont des Loix ſouveraines,
Il faut ſuivre ſes volontez,

Les Vents vont encore pour enlever Pelée.

THETIS.

Arrêtez, Cruels, arrêtez.

PELE'E, *à Thetis.*

Laiſſez-moi d'un Rival devenir la victime,
Puiſqu'un tendre amour eſt un crime,
Quels rigoureux tourmens n'ai-je pas meritez?

UNE EUMENIDE.

Vents, ne differez plus, obéiſſez, partez.

Les Vents enlevent Pelée.

SCENE VIII.

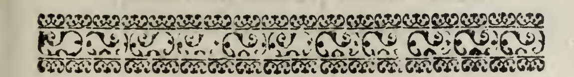
THETIS, LES EUMENIDES.

THETIS.

QUoi! toute la Nature
A ce ſpectacle affreux ne fremit-elle pas?

Plon-

Soleil, retourne ſur tes pas,
Plonge-nous pour jamais dans une nuit obſcure,
Dieux immortels, uniſſez-vous
Contre un Tyran qui nous opprime tous.



ACTE V.

La Décoration eſt la même que dans l'Acte précedent.

SCENE I.

JUPITER, MERCURE.

MERCURE.

N'En doutez point, Neptune à ſa flame renonce,
Sur l'oracle qu'ici je vous ai rapporté,
J'ai voulu du Deſtin apprendre la réponſe,
Par mes avis il l'avoit conſulté.

JUPITER.

Quel Oracle cruel! que je ſuis agité!

J'ai puni mon Rival, Thetis ambitieuſe
Auroit pû l'oublier après quelques ſoupirs;
Mais d'un Fils trop puiſſant la naiſſance odieuſe
Seroit l'effet de mes deſirs.

Mon

Mon trouble eſt extrême,
Vous m'entraînez tour à tour,
Trop charmant Amour;
Doux attraits du rang ſuprême.
Helas! faut-il que dans mon cœur,
Dans le cœur de Jupiter même,
L'Amour balance la Grandeur?

MERCURE.

Le cœur de Jupiter n'eſt fait que pour la gloire;
L'Amour n'y peut long-tems diſputer la victoire.

JUPITER.

Non, il ne la diſpute plus,
C'en eſt fait, ſes nœuds ſont rompus.

Pour monter ſur ce Trône où le Ciel me revere,
J'en fis tomber mon Pere,
Un Fils ambitieux le vangeroit ſur moi,
Je connois les deſirs qu'un ſi beau Rang inſpire,
Mon propre exemple doit ſuffire
Pour me remplir d'effroi.

Mais quel ſouvenir me retrace
Des charmes trop doux & trop chers?
Ma Grandeur diſparoît, tout ſon éclat s'efface;
Faudra-t-il ſuccomber & rentrer dans mes fers?

SCE-

SCENE II.

JUPITER, MERCURE, THETIS.

THETIS.

DU Souverain des Dieux j'implore la clemence
Rendez vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence,
S'ils étoient moins cruels, j'aurois moins d'esperance
De toucher un cœur genereux;
Plus vous aimez, plus ma constance
Doit fléchir un cœur amoureux.
Rendez-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence:
Epargnez seulement les jours d'un Malheureux;
J'accepte pour supplice une éternelle absence:
N'est-il pas assez rigoureux?
Rendez-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence.

SCENE III.

JUPITER, MERCURE, THETIS, DORIS.

DORIS *à Jupiter.*

UN juste repentir m'agite & me tourmente,
J'ai troublé deux Amans dans leur flame innocente
J'ai poussé votre bras, & j'ai conduit vos traits;
Que ne puis-je du moins par ma douleur pressante
Réparer les maux que j'ai faits!

THETIS & MERCURE.

Que votre haine cesse,
Laissez-vous émouvoir.

MERCURE.

La gloire vous en presse.

THETIS.

L'Amour même, l'Amour vous en fait un devoir.

JUPITER.

Vents, partez, & que la Déesse
Revoie en ce moment l'Objet de sa tendresse.

Doris sort.

THETIS.

Ah! quel genereux retour!
Quel bonheur pour mon amour!

SCENE IV.

JUPITER, MERCURE, THETIS, PELE'E *ramené par les Vents.*

THETIS *à Pelée.*

PElée, à mes ſoupirs Jupiter a fait grace,
De ſon plus fier couroux ſa bonté prend la place.

PELE'E *à Jupiter.*

Maître de l'Univers, quels Autels, quels Encens
Acquitteront jamais nos cœurs reconnoiſſants?

JUPITER.

Votre amour eſt content; un doux ſuccès le flate,
Mais il faut que ma gloire en ce beau jour éclate,
Je veux que votre Hymen ſe celebre à mes yeux,
Je veux que ce lieu s'embelliſſe,
Et qu'une Fête y réuniſſe
Les Dieux les plus puiſſants de la Terre & des Cieux.

Le Théatre change, & repreſente l'appareil du Feſtin des Nôces de Thetis & de Pelée. Les Dieux Céleſtes ſont placez de tous côtez ſur des Nuages, & les Dieux Terreſtres ſont en bas.

SCENE V.

JUPITER, THETIS, PELE'E, *Troupe de Dieux Céleſtes, Troupe de Dieux Terreſtres.*

JUPITER.

ECoutez-moi, Troupe Immortelle,
Quand l'Amour à Thetis me fit rendre des ſoins,
Une flâme ſi belle
Eut tous les Mortels pour témoins.
Mais j'ai ſacrifié mon amour à ma gloire,
Je cede à mon Rival ce que j'aime le mieux,
Je veux avoir tous les Dieux
Pour témoins de ma Victoire.

DIEUX DU CIEL.

Celebrons tous par des Concerts charmants
Du Souverain des Dieux le triomphe ſuprême.

DIEUX DE LA TERRE.

Celebrons le bonheur extrême
De deux parfaits Amans.

DIEUX DU CIEL.

Quels honneurs Jupiter ne doit-il pas attendre?

DIEUX DE LA TERRE.

Que ces heureux Amans ſont charmez en ce jour!

DIEUX

DIEUX DU CIEL.

Qu'il eſt beau de vaincre l'Amour!

DIEUX DE LA TERRE.

Qu'il eſt doux de s'y rendre!

DIEUX DU CIEL & DE LA TERRE.

Celebrons tous par des Concerts charmants
Du Souverain des Dieux le triomphe ſuprême,
Celebrons le bonheur extrême
De deux parfaits Amans.

FLORE.

Tous vos vœux ſont ſatisfaits,
Amans, ne changez jamais.
Une flâme contente
N'en doit pas être moins ardente,
L'Amour ne vous rend pas heureux
Pour vous rendre moins amoureux.
Que toûjours les Zephirs & Flore
Vous trouvent à leur retour,
Plus charmez encore
D'un mutuel amour.

POMONE.

Quittez le reſte de la Terre,
Volez, Amours, dans ces beaux lieux,
Vos traits y ſont victorieux
Et du Trident & du Tonnerre.
Quittez le reſte de la Terre,
Volez, Amours, dans ces beaux lieux.

CHOEUR DE TOUS LES DIEUX.

Vivez, vivez heureux, tendres Amans,
Vivez, vivez heureux, oubliez vos tourmens.

Un beau nœud vous unit, jouïſſez de ſes charmes.
Vous les avez payez par toutes vos allarmes.
Du ſort des plus grands Dieux ne ſoiez point jaloux,
Ils ont peu de plaiſirs, s'ils n'aiment comme vous.

FIN.



E N É E
ET LAVINIE,

TRAGEDIE

EN MUSIQUE,

REPRESENTE'E

PAR L'ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE,

l'An 1690.

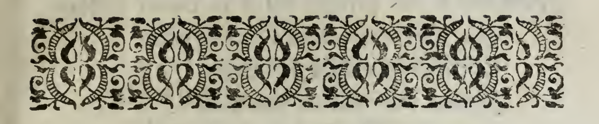
PERSONNAGES
DU PROLOGUE.

LA FELICITE'.

LES BERGERS DE THESSALIE.

ENCELADE, *Chef des Titans.*

LES TITANS.



PROLOGUE.

Le Théatre represente un Vallon qui s'étend entre Offa, Pelion, & quelques autres des principales Montagnes de la Theffalie.

SCENE I.

LA FELICITE' *qui defcend du Ciel*, BERGERS DE THESSALIE.

CHOEUR de Bergers, *affis fur des Rochers & des Gazons.*

DESCENDEZ, defcendez, Divinité charmante,
Faites chez les Humains briller tous vos appas.
Déja tout enchante,
Tout rit ici bas.
Defcendez, defcendez, Divinité charmante,
Faites chez les Humains briller tous vos appas.

LA FELICITE' *defcendue du Ciel.*

Rendez graces, Mortels, au Maître du Tonnerre,
Le Ciel eft le féjour qui me fut deftiné,
Le fort même avoit ordonné
Que je fuffe toûjours inconnue à la Terre,
Cependant Jupiter par des ordres plus doux

Veut que je me partage entre les Dieux & vous.
Que tous vos cœurs d'intelligence
Celebrent ſes dons à jamais,
Jupiter veut que ſes bienfaits
Egalent ſa puiſſance.

CHOEUR.

Que tous nos cœurs d'intelligence
Celebrent ſes dons à jamais,
Jupiter veut que ſes bienfaits
Egalent ſa puiſſance.

Une éternelle Paix,
Une heureuſe abondance
Vont deſormais
Combler notre eſperance.
Jupiter veut que ſes bienfaits
Egalent ſa puiſſance.

Danſes des Bergers.

LA FELICITE'.

Amours, ſi les ſoupçons, les craintes inquietes,
Doivent troubler tous les lieux où vous êtes,
Fuyez, fuyez, je ne vous permets pas
D'entrer dans ces heureux climats.

Mais s'il ſe peut que les Ris & les Graces,
Que les Plaiſirs marchent ſeuls ſur vos traces
Venez, Amours, tendres Amours, venez
Embellir ces lieux fortunez.

Aux Bergers.

Aimez, aimez, ſans répandre de larmes,
L'Amour

L'Amour n'aura pour vous que de douces langueurs,
Quand il eſt ſans allarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs.
Il n'a pas beſoin de rigueurs
Pour redoubler ſes charmes.

CHOEUR.

Aimons, aimons, ſans répandre de larmes,
L'Amour n'aura pour nous que de douces langueurs,
Quand il eſt ſans allarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs.
Il n'a pas beſoin de rigueurs
Pour redoubler ſes charmes.

LA FELICITE'.

Quand vos Hautbois, quand vos Muſettes
Font de votre bonheur retentir ces retraites,
Juſque dans vos amours
Mêlez toûjours
L'auguſte nom du Dieu qui vous fait de beaux jours.

CHOEUR.

Quand nos Hautbois, quand nos Muſettes
Font de notre bonheur retentir ces retraites,
Juſque dans nos amours
Mêlons toûjours
L'auguſte nom du Dieu qui nous fait de beaux jours.

SCENE II.

LA FELICITE', BERGERS *de Thessalie, Troupe de Titans.*

CHOEUR *des Titans.*

TRoublons, troublons les odieux hommages
Que Jupiter reçoit des Peuples insensez,
Il doit à leur erreur ses plus grands avantages;
Troublons, troublons les odieux hommages
Troublons les vœux qui lui sont adressez.

CHOEUR *des Bergers.*

Quelle rage vous inspire,
Titans, que prétendez-vous?

CHOEUR *des Titans.*

Nous allons renverser l'Empire
Que vous reverez tous.

LA FELICITE'.

O Ciel! se peut-il qu'on menace
Un pouvoir qui jamais ne peut être détruit?
Je reconnois à cette aveugle audace
Encelade qui vous séduit.

Dans un abîme affreux c'est lui qui vous entraine;
Temeraires, vous courez
A votre perte certaine,
Malheureux, vous perirez.

CHOEUR *des Bergers.*

Ah! fuyons loin de ces rebelles,

Loin

Loin de ces lieux précipitons nos pas,
Craignons de voir les attentats
De leurs mains criminelles.

SCENE III.

ENCELADE, TITANS.

ENCELADE.

IL faut exécuter des projets éclatans,
Allons, combattons, il eſt temps.
Attaquons Jupiter au milieu de ſa gloire,
Il n'eſt que cette victoire
Qui ſoit digne des Titans.
C'eſt à notre valeur à nous faire une route
Vers ce Trône élevé que l'Univers redoute,
Entaſſons, entaſſons
Ces Rochers & ces Monts.

CHOEUR *des Titans.*

Entaſſons, entaſſons
Ces Rochers & ces Monts.
Soutenons ces maſſes peſantes,
Avançons, ne ſuccombons pas,
Ranimons de nos bras
Les forces languiſſantes.
Entaſſons, entaſſons
Ces Rochers & ces Monts.

ENCELADE.

Achevons le peu qui nous reſte,
Nous voyons de plus près la demeure céleſte,

Bien-tôt nous allons y toucher,
Jupiter eſt vaincu, puiſqu'on peut l'approcher.

On entend le Tonnerre.

CHOEUR.

Quel bruit! quels éclats de Tonnerre!

ENCELADE.

Quoi? fiers Titans, vous vous laiſſez troubler?
Si par ce vain murmure on impoſe à la Terre,
Ce n'eſt pas à vous à trembler.

CHOEUR.

De ce bruit redoublé quelle eſt la violence!
Arrête, Dieu puiſſant, nous cedons à tes coups.
La foudre, ô Ciel! de toutes parts s'élance,
Nos Monts ſe renverſent ſur nous.
Nous periſſons. O fatale vengeance!
O trop redoutable couroux!



ACTEURS

DE LA TRAGEDIE.

JUNON.

VENUS.

LATINUS, *Roi d'une partie de l'Italie, fils de Faunus, petit-fils de Picus & de Circé.*

AMATA *femme de Latinus.*

LAVINIE, *fille de Latinus & d'Amata.*

ENE'E, *Prince Troyen, fils de Venus.*

TURNUS, *Roi des Rutules Peuple d'Italie, fils d'une sœur d'Amata.*

ILIONE'E, *Confident d'Enée.*

CAMILLE, *Confidente de Lavinie.*

L'OMBRE DE DIDON.

Peuples Latins.

Soldats Rutules.

Soldats Troyens.

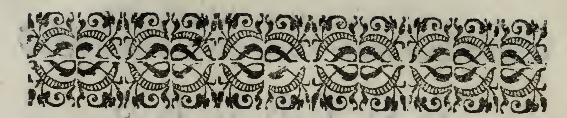
Prêtres de Janus.

FAUNES ET DRYADES.

Troupe d'hommes & de femmes qui celebrent la Fête de Bacchus.

DEUX CYCLOPES.

LES GRACES ET LES PLAISIRS.



ENÉE ET LAVINIE, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre represente le Temple de Janus dont les portes sont ouvertes à cause que l'on est en temps de Guerre, & qu'il n'y a encore qu'une Tréve entre Enée & Turnus. On voit dans le fond du Temple la Statue de Janus, aux pieds de laquelle sont enchaînées la Discorde, la Haine, la Fureur & la Guerre.

SCENE PREMIERE.

ENE'E, ILIONE'E.

ILIONE'E.

ENFIN voici le jour qui donne à la Princesse
Ou vous, ou Turnus pour Epoux,

Le

Le Roi va choiſir entre vous,
Chaſſez cette ſombre triſteſſe,
Vous pouvez vous livrer à l'eſpoir le plus doux.

ENE'E.

Non, ne me flate point d'une eſperance vaine.
Les Troyens ne ſont plus, Ilion eſt détruit,
Etranger en tous lieux, Chef d'un Peuple qui fuit,
Les plus grands Dieux m'accablent de leur haine;
Et je pourrois ici voir la fin de ma peine!
De mes tendres ſoupirs je recevrois le fruit
Malgré l'heureux Turnus appuyé par la Reine!
Non, ne me flate point d'une eſperance vaine,
Non, je connois trop bien le ſort qui me pourſuit.

ILIONE'E.

Vous êtes ſûr du moins que ces rives heureuſes
Termineront enfin tant de courſes douteuſes,
Mille Oracles en ſont garands;
Quand vous ne feriez pas l'Epoux de Lavinie,
Un autre hymen dans l'Auſonie
Fixeroit les Troyens errans.

ENE'E.

Si je n'obtenois pas ce que mon cœur adore,
Si d'un Objet charmant il falloit m'arracher,
Ah! ſeroit-il encore
Des biens qui puſſent me toucher?

ILIONE'E.

Aimez, aimez ſans eſclavage,
Un grand courage
Quoiqu'il ſoit amoureux,
Se rend le maître de ſes vœux.

ENE'E & ILIONE'E.

Peut-on aimer }
Aimez, aimez } ſans eſclavage,
Un grand courage
Dès qu'il eſt }
Quoiqu'il ſoit } amoureux;
N'eſt plus }
Se rend } le maître de ſes vœux.

ILIONE'E.

Vous brûlez d'une ardeur nouvelle,
Pouvez-vous répondre d'un cœur
Qui ne fut pas toujours fidele?
Il n'eſt que la premiere ardeur
Que l'on puiſſe croire éternelle.

ENE'E.

Je prenois pour un tendre amour
Quelques feux languiſſans qui naiſſoient dans mon ame;
Mais le nouveau feu qui m'enflâme
M'apprend que je n'ai point aimé juſqu'à ce jour.



SCENE II.

ENE'E, LAVINIE, ILIONE'E, CAMILLE.

ENE'E.

DAignez vous arrêter, Princeſſe trop charmante,

Tour-

Tournez les yeux ſur moi, j'attens ici mon ſort,
J'attens dans un moment ou la vie ou la mort.
Quel moment, juſte Ciel! mon cœur s'en épouvante,
Après mille perils qui n'ont pû le troubler,
C'eſt aujourd'hui qu'il commence à trembler.

LAVINIE.

Il eſt vrai que ce jour mérite
Tout le trouble qui vous agite;
Vous allez ſavoir ſi les Dieux
Vous accordent enfin un azile en ces lieux,
Si d'un deſtin trop cruel & trop rude
Vous avez fléchi le couroux.

ENE'E.

Je vais ſavoir ſi je dois être à vous,
C'eſt toute mon inquietude.

Le Ciel promet qu'en ces Climats
Je verrai ma courſe finie,
Mais il ne m'aſſure pas
De l'hymen de Lavinie,
Et tout le reſte eſt pour moi ſans appas.

Souffrez que mon amour extrême
Cherche mon deſtin dans vos yeux;
Ils me l'apprendront mieux
Que les Oracles même
Que j'ai reçûs des Dieux.

LAVINIE.

Mes yeux n'ont rien à vous apprendre,
C'eſt au Roi de choiſir entre Turnus & vous.

ENE'E.

ENE'E.

Si j'obtenois un regard tendre,
Que le préſage en ſeroit doux!

Le choix que les Dieux vont faire
Se reglera ſur vos vœux,
Tous les Dieux doivent ſe plaire
A rendre vos jours heureux.

Parlez, nommez l'Amant que votre cœur préfere.

LAVINIE.

Non, il ſeroit trop dangereux
De prévenir le choix d'un pere.

ENE'E.

O Venus, ô mere d'Amour!
Croirai-je encor que je vous dois le jour?
Tous les cœurs des humains ſont ſous votre puiſſance,
Mes plus ardens ſoupirs vous demandent un cœur
Où vous avez vous-même attaché mon bonheur;
Cependant je n'en puis vaincre l'indifference.
Par mes tourmens, par ma langueur
J'implore en vain votre aſſiſtance.
O Venus, ô mere d'Amour!
Croirai-je encor que je vous dois le jour?

On entend un bruit d'Inſtrumens qui annoncent le Roi.

LAVINIE.

J'entens que le Roi vient, l'heure fatale arrive.

ENE'E

ENE'E.

Vous ne raſſurez point mon ame trop craintive?

LAVINIE.

Prince, ſi dans ce jour le choix m'étoit permis,
Vous pourriez reconnoître
Que Venus a toûjours favoriſé ſon fils.

ENE'E.

Ah! Ciel! ſe pourroit-il...

LAVINIE.

Je vois le Roi paroître.

SCENE III.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENE'E, TURNUS, ILIONE'E, CAMILLE, *Prétres de Janus, Soldats Troyens, Soldats Rutules, Peuples Latins.*

LE ROI.

Vous qui dans les combats fûtes ſi redoutez,
Nobles Rivaux qui conſentez
A terminer une guerre cruelle,
Je vais dans ce grand jour prononcer entre vous,
De Lavinie enfin je vais nommer l'époux;
Puiſſe mon choix produire une paix éternelle.

O Janus, c'eſt à toi de nous rendre la paix.
Retiens captives deſormais
La Guerre, la Fureur, la Diſcorde & la Haine,
Retiens-les à tes pieds ſous une même chaîne.

CHOEUR,

CHOEUR.

O Janus, c'eſt à toi de nous rendre la paix.

LE GRAND PRETRE DE JANUS.

Avant que de regner dans les Cieux pour jamais,
Tu ſoumis ces climats à ta Loi ſouveraine,
Tu te fis un Empire à force de bienfaits;
Dans un profond repos tu commandois ſans peine
A des cœurs ſatisfaits;
Ramene un tems ſi doux, ramene
De ce ſiecle innocent les tranquilles attraits.

CHOEUR.

O Janus, c'eſt à toi de nous rendre la paix.

Danſes des Peuples qui demandent à Janus le retour de l'âge d'or dont on a joui pendant qu'il a regné en Italie.

CHOEUR.

Jours heureux, jours pleins de charmes,
Recommencez votre cours.
Vous qui couliez ſans allarmes,
Revenez, aimables jours.

LE ROI.

Miniſtres de Janus, vous que de ſes Myſteres
Il a rendus dépoſitaires,
Pour marque de la paix fermez l'auguſte lieu
Habité par le Dieu.

Les Prêtres ferment les portes avec cérémonie.

LE

LE GRAND PRETRE.

Que l'on garde un profond silence,
Le Roi va déclarer son choix,
Si les Dieux aux Humains refusent leur présence,
Ils daignent leur parler par la bouche des Rois.

Dans ce moment les portes du Temple se brisent d'elles-mêmes avec un grand bruit, tout le Temple paroît en feu, les quatre Figures enchaînées aux pieds de Janus s'envolent.

CHOEUR.

Quel bruit affreux se fait entendre!
Quel spectacle est offert à nos yeux étonnez?
Charmante Paix que nous osions attendre,
Est-ce ainsi que vous revenez!

Junon descend du Ciel.



SCENE IV.

JUNON, LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENE'E, TURNUS, *&c.*

JUNON *dans son Char.*

POurquoi ces vains apprêts d'une Paix qui m'offense?

Pour-

Pourquoi ces vœux que vous m'offrez?
Courez, Roi des Latins, & vous, Turnus, courez
Où vous appelle ma vangeance;
Chassez, chassez tous deux des bords Ausoniens
Les perfides Troyens.
Que d'un peuple odieux ce méprisable reste
Erre encor sur toutes les Mers,
Qu'il devienne à tout l'Univers
Un exemple effrayant de la haine céleste,
Et qu'un sort toujours plus funeste
Lui fasse regretter mille tourmens soufferts.

SCENE V.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENE'E, TURNUS, &c.

LE ROI.

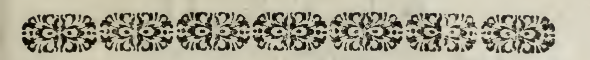
QU'ai-je entendu? quel excès de colere!
Les Dieux connoissent-ils ces transports furieux?
Ne songeons plus au choix que j'allois faire,
Sortons, quittons ces lieux.

ENE'E.

Craignez moins de Junon la fureur ordinaire,
J'ai d'autres Dieux pour moi qui partagent les Cieux.

LE ROI.

Sortons, ne ſongeons plus au choix que j'allois faire.
Nous devons ce reſpect à la Reine des Dieux.

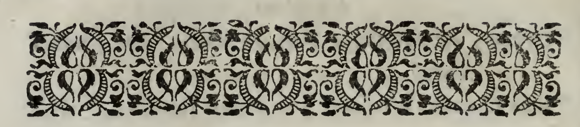


SCENE VI.

LA REINE, TURNUS.
ENSEMBLE.

Triomphons, triomphons, tout nous eſt favorable,
Accablons les Troyens, ne les épargnons plus,
Par une vangeance implacable
Réparons les momens que nous avons perdus.





ACTE II.

Le Théatre repréſente un Bois conſacré à Faunus pere du Roi. On voit un petit Temple ruſtique au milieu duquel eſt la Statuë du Dieu.

SCENE I.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

TOi qui ſouvent nous marques ta préſence
Dans ce Bois qui t'eſt conſacré,
Faunus, toi dont mon pere a reçû la naiſſance,
Permets à mes ſoupirs de troubler le ſilence
De ce ſéjour ſi réveré.

Le Deſtin contre moi s'eſt enfin déclaré,
Du malheur qui m'attend j'ai l'entiere aſſurance;
Reçois la triſte confidence
Des ſecrettes douleurs d'un cœur deſeſperé.
Permets à mes ſoupirs de troubler le ſilence
De ce ſéjour ſi réveré.

CAMILLE.

Pourquoi dans ce lieu ſolitaire
Venez-vous de vos pleurs entretenir le cours?
Si Junon pourſuit toujours
Le Heros qui ſait vous plaire,
La Déeſſe des Amours
N'eſt pas un foible ſecours.

LAVINIE.

Ah! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus?
Elle a cauſé les feux qui vinrent me ſurprendre,
Je l'aime, je le plains; & ne puis rien de plus.
Ah! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus?
Lorſque du haut des Cieux Junon vient de deſcendre
Pour armer contre lui mon pere avec Turnus,
L'objet d'une flâme ſi tendre
N'a pour lui que ces pleurs que tu me vois répandre,
Et qui lui ſont même inconnus.
Ah! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus?

CAMILLE.

En vain Junon impitoiable
D'une guerre nouvelle a donné le ſignal,
Le Roi paroît plus favorable
A ce Heros qu'à ſon Rival.

LAVINIE.

Et puis-je douter que la Reine
Dans un parti cruel à la fin ne l'entraine?

Non, je ne verrai plus l'objet de mon amour.
Mes yeux vont être chaque jour
Les malheureux témoins d'une injuste vangeance
Turnus me vantera sa barbare valeur,
Et peut-être obtiendra ma main pour récompense
D'avoir sû me percer le cœur.

SCENE II.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE.

LE ROI.

MA Fille, je ne puis renoncer qu'avec peine
A l'espoir de la paix dont j'osois me flater,
Peut-être que le Ciel n'approuve point la haine
Que Junon a fait éclater.
Dans le doute où je suis j'ai recours à mon Pere,
Son Oracle souvent me conduit & m'éclaire,
Et je viens pour le consulter.

Habitant redoutable
De ces Antres & de ces Bois,
Toi pour qui l'avenir n'a rien d'impenetrable,
Toi qu'oblige le sang à m'être favorable,
Tu peux seul dissiper le trouble où tu me vois,
Daigne faire entendre ta voix.

CENE III.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE, FAUNES ET DRYADES.

CHOEUR *de Faunes & de Dryades.*

QUittons nos demeures ſauvages,
Sortons de nos antres ſecrets,
Ecoutons, écoutons le Dieu de ces Forêts.
De l'obſcur avenir il perce les nuages,
Ecoutons, écoutons le Dieu de ces Forêts.

L'ORACLE DE FAUNUS.

Les Amours vont bien-tôt ramener parmi vous
La Paix qu'ils en avoient bannie,
Le Ciel ſuivra les vœux de Lavinie
Sur le choix d'un Epoux.

LE ROI.

Ma fille, tu le vois, nos frayeurs étoient vaines,
La fureur de Junon n'a qu'un foible pouvoir.

LAVINIE.

Euſſions nous oſé dans nos peines
Nous flater d'un ſi doux eſpoir?

Danſes des Faunes & des Dryades, qui marquent leur joie d'un Oracle ſi heureux.

DEUX DRYADES & UN FAUNE.

L'Amour prend pour une offenſe
Le deſeſpoir des Amans.
Peut-il manquer de puiſſance
Pour payer tous leurs tourmens ?

Un Amant qui perſevere
Trouve enfin un heureux jour.
Son bonheur eſt néceſſaire
Pour la gloire de l'Amour.

CHOEUR.

Aimons, tout eſt fait pour aimer,
Tout doit ſe laiſſer enflamer,
Rendons nous à des loix ſouveraines.
Toujours l'amour eſt le plus fort,
Tous les cœurs ont un même ſort,
Ils ſont tous deſtinez à ſes chaînes.
Contre l'Amour & ſes appas
On rend d'inutiles combats,
Il vaut mieux s'épargner mille peines.
Toujours l'Amour eſt le plus fort,
Tous les cœurs ont un même ſort,
Ils ſont tous deſtinez à ſes chaines.

LE ROI *à Lavinie.*

Puiſqu'aux vœux de ton cœur les Dieux ſeront propices,
Entre tes deux Amans il faut que tu choiſiſſes,
C'eſt à toi de regler le ſort qui les attend,
Délibere à loiſir ſur ce choix important.

SCENE IV.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

D'Où me vient un bonheur qui passe mon attente?
Du sort qui m'accabloit que devient le couroux?
Quoi! je puis par mon choix voir ma flâme contente?
Ciel, Oracle, Destin, dont la douceur m'enchante,
M'est-il permis de m'assurer sur vous?

CAMILLE.

La fortune est toujours volage,
Sa haine n'est pas sans retour.
De longs malheurs sont le présage
Des biens qui viennent à leur tour,

LAVINIE.

Je cede aux doux transports où l'amour me convie,
Grands Dieux! de quel plaisir mon cœur est penetré!
Un aimable Heros en secret adoré
Recevra de ma main le bonheur de sa vie;
Il eût pû le devoir au Roi,
Mais que j'aime à penser qu'il tiendra tout de moi!

LAVINIE, CAMILLE.

Qu'il eſt doux de pouvoir ſoi-même
Regler le ſort de ce qu'on aime!
Qu'il eſt doux de pouvoir
Regler le ſort de ce qu'on aime,
Et combler ſon eſpoir!

LAVINIE.

Mais quelle eſt ma frayeur mortelle!
Une obſcure vapeur s'éleve des Enfers.
Quels fantômes ſortis de la nuit éternelle
Oſent paroître dans les airs?

On entend une Symphonie effrayante.

LAVINIE.

Où ſuis-je? quel eſt mon effroi?
Dieux! juſtes Dieux! quel ſpectacle terrible!
Dérobons-nous, s'il eſt poſſible...

SCENE V.

LAVINIE, L'OMBRE DE DIDON.

L'OMBRE.

ARrête, Lavinie, arrête, écoute-moi.

Je fus Didon, je regnai dans Carthage,
Un Etranger rebut des flots & de l'orage,

De

De ma prodigue main reçut mille bienfaits.
L'amour en ſa faveur avoit ſéduit mon ame :
Par une feinte ardeur il augmenta ma flâme,
Et m'abandonna pour jamais.

LAVINIE.

Ah! quelle trahiſon!

L'OMBRE.

Mon deſeſpoir extrême
Arma mon bras contre moi-même,
Ma mort ne put toucher mon indigne vainqueur.

LAVINIE.

Le perfide! l'ingrat!

L'OMBRE.

Cet ingrat, ce perfide,
C'eſt ce même Troyen pour qui l'amour décide
Dans le fond de ton cœur.

L'Ombre diſparoît.

SCENE VI.

LAVINIE.

Quel funeſte diſcours! quelle image effraiante!
Confuſe, interdite, tremblante,
Je ne me connois plus, je meurs,
Je ſuccombe ſous tant d'horreurs.

Une Amante ſi genereuſe
Voit ſon amour payé du plus cruel trépas!
Que ne te dois-je point, ô Reine malheureuſe?
Qui jamais m'eût fait voir, helas!
Le précipice affreux qui s'ouvroit ſous mes pas?

SCENE VII.

ENE'E, LAVINIE.

ENE'E.

De nos deſtins nouveaux le Roi vient de m'inſtruire,
Votre choix deſormais eſt notre unique loi.
Belle Princeſſe, apprenez-moi
Si dans mon cœur l'Oracle doit produire
Tout le plaiſir que j'en reçoi.

LAVINIE.

J'ignore quel bonheur l'Oracle vous annonce;
Mais des ordres du ſort ſi vous êtes content,
Turnus doit du moins l'être autant.

ENE'E.

Quel coup mortel! quelle réponſe!
J'avois crû tantôt entrevoir
D'une foible pitié la premiere apparence,
Vos regards adoucis, un aimable ſilence,
Quelques mots échapez me permettoient l'eſpoir:
Me ſuis-je fait une vaine chimere?
Par un ſonge trop doux l'amour m'a-t-il flatté?

J'ai

J'ai crû facilement vous trouver moins ſevere,
Mes tendres ſoins l'avoient bien merité.

LAVINIE.

Vous n'avez merité que mon indifference,
Si j'ai paru vous donner juſqu'ici
De foibles ſujets d'eſperance,
Je veux les oublier, oubliez-les auſſi.

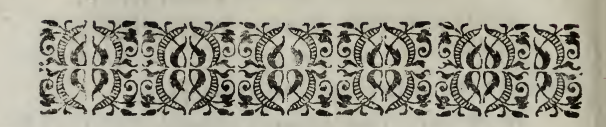
SCENE VIII.

ENE'E.

IMplacable Junon, eſt-ce votre colere
Qui de l'objet que j'aime excite les rigueurs?
Avez-vous uſurpé l'empire de ma Mere?
Diſpoſez-vous des cœurs?

Je ſai que ſans pitié vous pouvez mettre en cendre
De ſuperbes rempars dont vos Grecs ſont jaloux,
Je ſai que ſur les mers votre bras peut s'étendre,
Que les vents & les flots ſervent votre couroux;
Mais du moins en aimant je croiois ne dépendre
Que d'un pouvoir plus doux.

Triomphez, Déeſſe inhumaine,
Je n'avois point encor fléchi ſous votre haine,
Mais vous m'aviez ſû réſerver
Le ſeul malheur que je ne puis braver.



ACTE IV.

Le Théatre représente les Jardins d'un Palais que Circé a bâti, & qu'elle a laissé à Latinus son petit-fils.

SCENE I.

LA REINE, TURNUS.

LA REINE.

PUISQUE ma fille encor ne suit pas mon attente,
Non, il n'est rien que je ne tente;
Bacchus est aujourd'hui celebré parmi nous,
Il ne voit les Troyens que d'un œil de couroux.
Tournons contr'eux les fureurs qu'il inspire,
Peut-être aidera-t-il lui-même nos transports.
Peut-être ferons-nous que le peuple conspire
A les chasser tous de ces bords.

La Princesse paroît, je vous laisse avec elle,
La Fête de Bacchus m'appelle.

SCE-

SCENE II.

LAVINIE, TURNUS, CAMILLE,

TURNUS.

PRinceſſe, eſt-il donc vrai que vos vœux ſi long-
tems
Entre Enée & Turnus puiſſent être flotans?

LAVINIE.

Souffrez avec moins de colere
Que je ne précipite rien,
Le choix que je dois faire
Regle le ſort des Etats de mon pere,
Et décide du mien.

TURNUS.

Ne me trompez point, inhumaine,
Je ne connois que trop quel eſt votre embarras,
Non, vous ne déliberez pas;
Ce n'eſt point votre choix qui vous tient incertai
Vous tremblez ſeulement à nous le déclarer.
Et plus vous y ſentez de peine,
Plus je vois quel Amant vous voulez préferer.

LAVINIE.

Si mon choix étoit fait, quelle raiſon ſecrette
M'obligeroit de le cacher?

TURNUS.

Ah! pourriez-vous ne vous pas reprocher
L'injure que vous m'auriez faite?

Je ſuis du ſang dont vous ſortez,
Je vous aimai dès l'âge le plus tendre,
Mes yeux ſont les premiers qu'on vous ait fait entendre,
Et vos fers ſont les ſeuls que mon cœur ait portez.
Ne redoutez-vous point une honte éternelle
En nommant un Troyen inconnu dans ces lieux,
Qui peut-être pour d'autres yeux
Brûla ſouvent d'une flâme infidelle?
Vous vous troublez!

LAVINIE.

Seigneur...

TURNUS.

Ce trouble que je voi
M'apprend ce qu'il faut que j'eſpere,
Vous voiez malgré-vous tout le prix de ma foi,
Et vous rougiſſez de colere
Quand la Raiſon vous parle trop pour moi.

LAVINIE.

Elle parle pour vous, Seigneur, je le confeſſe,
Mais elle peut auſſi parler pour un Rival.
Par le choix qu'entre vous le juſte Ciel me laiſſe,
Il vous met dans un rang égal.

TURNUS.

Ne cherchez point à nous confondre,
De mon ſincere amour vous devez vous répondre,
Mon ſort ſans votre hymen eſt aſſez glorieux,
Je n'aime en vous que l'éclat de vos yeux.
Mais mon Rival après tant de naufrages
Cherche un azile en ces climats.

Le

Le rang qui vous attend eſt l'objet des hommages
Qu'il feint de rendre à vos appas.

LAVINIE.

Des vœux intereſſez n'ont guere de puiſſance,
Si par de feints ſoupirs on prétend m'impoſer,
Je ſaurai démêler un deſſein qui m'offenſe.

TURNUS.

Vous ſaurez vous le déguiſer.

En vain je répandois des larmes,
Votre choix eſt prêt d'éclater,
Vous allez me donner les armes,
Dont j'ai beſoin contre vos charmes,
Heureux ſi j'en puis profiter.

SCENE III.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

QUelle ſuperbe plainte a-t-il oſé me faire?
Quel eſt ce fier emportement?

CAMILLE.

Quand vous blâmez Turnus, j'entens facilement
Ce que vous cherchez à me taire,
Vous me vantez un Rival plus charmant.
Il faut nommer Turnus, c'eſt un choix néceſſaire;
En vain l'Amour en ordonne autrement.

LAVINIE.

Permets encor que mon cœur délibere,
Permets du moins que ce choix se differe,
Eteindre son amour, immoler son Amant,
Est-ce l'ouvrage d'un moment!

CAMILLE.

Vous avez entendu la Reine de Carthage.
Et contre cet ingrat vous manquez de courage?

LAVINIE.

Mais savons-nous si Junon dans ce jour
N'a pas pour m'effrayer formé cette Ombre vaine?
Défions-nous de sa cruelle haine.

CAMILLE.

Défiez-vous plutôt de votre amour.

LAVINIE.

Quand mon Amant auroit été volage,
Dois-je par ma rigueur vanger d'autres appas
Qui n'ont sû plus longtems mériter son hommage?
Dois-je punir un outrage
Qui ne me regarde pas?

CAMILLE.

Les inconstans, les infidelles
Sont criminels envers toutes les Belles.
Il ne faut point que l'Empire amoureux
Ait jamais d'azile pour eux.

LAVINIE.

Ne me presse point tant, Turnus est plus sincere,
Turnus sait mieux aimer, je le connois trop bien.
Pourquoi l'infidelle Troyen
Sait-il mieux l'art de plaire?

CA-

CAMILLE.

Un Amant qui ſait peu charmer,
Quelquefois à force d'aimer
Peut devenir aimable;
Mais un volage Amant
Devient plus haïſſable
Plus il étoit charmant.

LAVINIE.

Et bien, nommons Turnus, ſortons d'incertitude,
Puiſſe Enée à jamais ſentir un coup ſi rude.
D'où vient qu'en ſa faveur mon foible cœur combat?
Prêtez-moi du ſecours, ô Styx! ô Rives ſombres!
Laiſſez encor ſortir vos ombres
Pour m'animer contre un Ingrat.

CAMILLE, LAVINIE.

Ah! quel tourment quand la Raiſon commande
Ce que l'amour ne permet pas?
Trop cruelle Raiſon, hélas!
Eſt-ce à toi qu'il faut qu'on ſe rende?
Peut-on, charmant amour, mépriſer tes appas?
Ah! quel tourment quand la Raiſon commande
Ce que l'amour ne permet pas?

CHOEUR *qu'on entend de derriere le Théatre.*

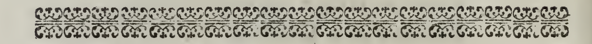
Suivons tous le Dieu qui nous appelle.
Suivons tous ces aimables loix,
C'eſt lui ſeul dans la Troupe immortelle
Qui peut donner tous les biens à la fois.

LAVINIE.

Quelles ſont ces voix éclatantes?

CAMILLE.

Ignorez-vous d'où part ce bruit confus?
On celebre aujourd'hui la fête de Bacchus,
La Reine conduit les Bacchantes.



SCENE IV.

LA REINE, LAVINIE, *Troupe qui celebre la fête de Bacchus.*

CHOEUR.

Chantons Bacchus & ses bienfaits;
Quels fruits ont plus d'attraits
Que les fruits dont il se couronne?
Les plaisirs ne quittent jamais
L'aimable Cour qui l'environne.
La Raison fuit dès qu'il l'ordonne,
Et laisse les humains en paix.
Chantons Bacchus & ses bienfaits.

Danse des Bacchantes.

UN HOMME DE LA FETE.

Heureux les lieux où sa présence
Répand mille appas!
Heureux les climats
Qui lui donnerent la naissance!

CHOEUR.

Heureux les lieux où sa présence

Répand

Répand mille appas!

LA REINE.

Les Troyens déteſtent la Grece,
Elle a produit Bacchus, il la comble de biens;
Allons, que chacun s'empreſſe
A pourſuivre les Troyens.

La fureur ſaiſit toute la Troupe.

CHOEUR.

Cherchons en tous lieux nos victimes,
Cherchons les Troyens, hâtons-nous,
Que l'éxil les diſperſe tous,
Que le fer puniſſe leurs crimes,
Qu'ils périſſent dans les abimes
De la mer en couroux.
O Toi, qui contr'eux nous animes
Par des fureurs ſi légitimes,
Bacchus, tu dois être jaloux
D'égaler Junon par tes coups.

LA REINE.

Quoi? ma fille à nos yeux vous demeurez tranquille?
De toute notre ardeur l'exemple eſt inutile?

Toi, qui par des tranſports puiſſans
Te rends le maître des ames,
Deſcens dans ſon cœur, deſcens,
Inſpire-lui la haine que je ſens,
Et la fureur dont tu m'enflâmes,
Deſcens dans ſon cœur, deſcens.

Danſe des Bacchantes furieuſes autour de Lavinie.

LA-

LAVINIE.

Où ſuis-je! ô Ciel! dans les murs de Carthage
Qui m'a pû ſoudain tranſporter ?
J'y vois les feux allumez par la rage
D'une Amante que l'on outrage,
Je la vois s'y précipiter,
J'entens ſes cris. Dieux! elle expire
En nommant un Ingrat inſenſible à ſa mort.
C'eſt en vain qu'en ces lieux ton lâche cœur aſpire
A me faire un ſemblable ſort;
Va, perfide Troyen, cherche une autre conquête.
Reine, écoutez, écoutez tous;
'e choiſis...

LA REINE.

Déclarez un choix digne de vous;
Parlez, qui vous arrête?

LAVINIE.

Je choiſis Turnus pour époux.

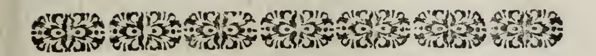
CHOEUR.

Que nos cris d'allegreſſe
Percent juſqu'aux Cieux,
Nous ſommes victorieux
Chantons, chantons ſans ceſſe,
Nous ſommes victorieux;
Que nos cris d'allegreſſe
Percent juſqu'aux Cieux.

LA REINE.

Allons trouver le Roi, ſuivez mes pas, Princeſſe,
Il lui faut annoncer un choix ſi glorieux.

A C-



ACTE IV.

Palais de Circé.

SCENE I.

ENE'E, ILIONE'E.

ILIONE'E.

OU courez-vous? quel ſoin vous preſſe?

ENE'E.

Je cherche partout la Princeſſe,
Je veux lui reprocher ſon choix,
Je veux la voir pour la derniere fois.

ILIONE'E.

En vain pour ſe vanger on ſe plaint d'une Ingrate,
Son triomphe eſt plus beau.
D'un amour mépriſé la vangeance n'éclate
Que par un amour nouveau.

ENE'E.

Non, j'aimerai toûjours l'Ingrate qui m'outrage,
Je ſens trop quel amour m'engage,
Je me dois epargner le triſte & vain effort
Que je ferois pour ſortir d'eſclavage,
Je ne puis obtenir de mon foible courage
Que d'avoir recours à la mort.

ILIONE'E.

Vous voiez la ſurpriſe où ce diſcours me jette,
L'amour peut-il reduire un Heros au trépas ?
Non, non, d'un autre ſoin votre cœur s'inquiete,
Vous regrettez une ſure retraite
Que nous trouvions en ces climats.

ENE'E.

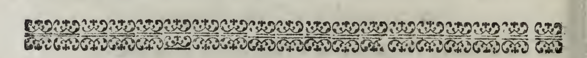
Je vois tous les malheurs dans le coup qui m'accable,
Je pers l'unique objet qui me paroit aimable,
Je pers l'azile heureux promis à mes travaux,
Cependant l'amour rend mon ſort plus déplorable,
Un Amant miſerable
Eſt ſenſible à d'autres maux.

ILIONE'E.

Des malheureux Troyens perdez-vous la memoire,
Oubliez-vous un ſi cher interêt?
Ecoutez leurs ſoupirs & la voix de la gloire.

ENE'E,

Ah! Ciel! la Princeſſe paroit.



SCENE II.

ENE'E, LAVINIE.

ENE'E.

ME cherchez-vous, cruelle?
Venez-vous inſulter à ma douleur mortelle?
Ah! laiſſez-moi mourir,

Laiſ-

Laiſſez-moi diſpoſer de mon dernier ſoupir.
Que dis-je? non, venez, venez répondre
Aux reproches qui vous ſont dûs,
Je veux en mourant vous confondre
Sur l'injuſte choix de Turnus.
Mes tranſports ... mon amour ... je ſens que je m'égare,
Il regne en mon eſprit un deſordre fatal,
Helas! eſt-il bien vrai que votre cœur barbare
Me ſacrifie à mon Rival?

LAVINIE.

Vous prenez un ſoin inutile
D'étaler à mes yeux une feinte douleur,
Pourvû que dans ces lieux vous trouviez un azile,
Qu'un autre hymen vous faſſe un ſort tranquile.
Ma perte eſt un foible malheur.

ENE'E.

Ah! que ne puis-je à vos yeux même
Porter ailleurs mes ſoupirs & ma foi?
Pourquoi feindrois-je ici ce deſeſpoir extrême?
Que pourrois-je eſperer? tout eſt perdu pour moi.
Si mon cœur ſavoit feindre, Ingrate,
Il feindroit bien plutôt un calme qu'il n'a pas,
Je vous déroberois ma douleur qui vous flate,
Vous ne joüiriez point de mon cruel trépas.

LAVINIE.

L'amour ſur votre cœur n'a pas tant de puiſſance,
Didon avoit ſû l'embraſer,
Vous vites cependant ſa mort avec conſtance.

ENE'E.

De ce crime odieux ceſſez de m'accuſer.

Didon

Didon par ses bienfaits me prévenoit sans cesse,
Et ma reconnoissance imita la tendresse;
Sensible à son amour plutôt qu'à ses appas,
Je lui donnois un cœur qui ne se donnoit pas.
Il fallut cependant pour me séparer d'elle
Des ordres absolus du Souverain des Dieux.
Ah! que ne souffroit-il que je fusse fidelle?
Que ne me laissoit-il éloigné de vos yeux?

LAVINIE.

Se peut-il que pour moi votre cœur soit sincere?

ENE'E.

Helas! en pouvez-vous douter?

LAVINIE.

Non, non, qu'il ait plutôt l'ardeur la plus legere,
C'est ce que je dois souhaiter.

ENE'E.

D'où vient que je vous vois à vous-même contraire?
Ciel! quel trouble secret semble vous agiter?

LAVINIE.

Helas! si vous m'aimiez que je serois à plaindre!

ENE'E.

Parlez, expliquez-vous, rien ne vous doit contraindre.

LAVINIE.

Qu'aurois-je fait? grands Dieux! Turnus seroit nommé,
Et vous seriez aimé.

ENE'E.

Qu'entens-je! pourquoi donc par un choix si funeste ...

LA-

LAVINIE.

Les Enfers contre vous ont fait parler Didon;
Une fureur divine helas! a fait le reſte
Et d'un Amant que je déteſte
Elle a ſû m'arracher le nom.

ENE'E.

D'une aveugle fureur deſavouez l'ouvrage.

LAVINIE.

Ma Raiſon l'approuvoit, & je l'ai dit au Roi.
Ma gloire, des ſermens, la Reine, tout m'engage
A ſuivre une cruelle loi.

ENE'E.

Que mon ame à la fois eſt troublée & ravie!
Quel excès de plaiſir, quel excès de douleur
Vient agiter mon cœur!
En vous perdant je vais perdre la vie,
J'apprens que vous m'aimez, dans ce fatal inſtant,
Je meurs plus malheureux, & je meurs plus content.

LAVINIE.

Soupçons, dont j'ai ſuivi l'injuſte violence,
D'où vient que vous oſiez attaquer l'innocence
D'un Amant digne de mon choix?
Que n'ai-je crû mon cœur qui prenoit ſa défenſe?
Ah! lorſqu'un tendre amour nous tient ſous ſa puiſſance,
Il faut n'écouter que ſa voix.

ENE'E, LAVINIE.

Je cede à ma douleur extrême.

ENE'E.

Je ſouffre tous les maux dont on peut ſoupirer.

LAVINIE.

Je cauſe tous les maux qui nous font ſoupirer.

ENE'E.

Je vais perdre à jamais le ſeul objet que j'aime.

LAVINIE.

Du bien qui m'attendoit je me prive moi-même.

ENE'E, LAVINIE.

O mort! de nos tourmens venez nous délivrer.
O mort! uniſſez-nous, on nous va ſeparer.

LAVINIE.

Je vois Turnus, il faut que je l'évite.

ENE'E.

Laiſſez-moi lui parler, dérobez-lui vos pleurs.
Puiſque je ſuis aimé, ce que mon cœur médite
Peut réparer tous nos malheurs.

SCENE III.

ENE'E, TURNUS.

ENE'E.

SEigneur vous cherchez Lavinie,
Permettez qu'un moment j'oſe arrêter vos pas.
On a fait choix de vous, & la guerre eſt finie.
Je ſai trop que dans les combats
Le ſang de nos Sujets ne ſe doit plus répandre;
Mais je dois encore prétendre.
Que le fer à la main aux yeux de nos Soldats
Nous terminions ſeuls nos débats.

TUR-

TURNUS.

Préferé par l'Objet que j'aime,
Je ſai que je pourrois ne pas prendre la loi
De votre deſeſpoir extrême;
Mais à la gloire auſſi je ſai ce que je doi;
J'accepte le combat, & j'obtiendrai du Roi
Qu'il en ſoit l'arbitre ſuprême.

Cependant, Seigneur, redoutez
Un Rival qui ſur vous a déja l'avantage.

ENE'E.

La victoire que vous vantez
N'eſt pas pour vous peut-être un ſi charmant préſage.

On entend une harmonie très-douce.

SCENE IV.

ENE'E.

J'Entens d'agréables concerts.
Une clarté plus pure
Se répand dans les airs.
Un nouveau charme embellit la nature,
Et pare l'Univers.
C'eſt Venus qui deſcend, tout me fait reconnoître
La Déeſſe de la Beauté·
Et quelle autre Divinité.
Peut annoncer ainſi qu'elle eſt prête à paroître?

SCE-

SCENE V.

VENUS *qui est descendue des Cieux accompagnée de Nymphes, de Graces, de Plaisirs & de deux Cyclopes,* ENE'E.

ENE'E.

DEesse, à qui je puis donner des noms plus doux,
Mere des Amours, & ma mere,
Quel destin, quelle loi severe
M'a si long tems fait languir loin de vous?
Votre fils malheureux aimoit sans esperance,
Vous avez dans les pleurs laissé couler ses jours,
Que ne m'accordiez-vous du moins votre présence,
Si vous ne vouliez pas m'accorder du secours?

VENUS.

Mon fils, connois mieux ma tendresse,
Tu ne vois pas toujours ce que fait mon pouvoir;
En possédant le cœur d'une aimable Princesse,
Penses-tu ne me rien devoir?

Quand l'Epouse du Dieu qui lance le tonnerre
Arme contre tes jours & le Ciel & la Terre;
Apprens ce que j'oppose à toutes ses fureurs;
Je te donne les cœurs.
J'ai fait plus, ton Rival a des armes fatales
Teintes dans les eaux infernales,
Et je t'apporte ici des armes que Vulcain

Vient

Vient de forger pour toi d'une immortelle main.

ENE'E.

Pour vous marquer l'excès de ma reconnoiſſance
Tous mes diſcours ſeroient trop languiſſans;
Servez-vous de votre puiſſance,
Dans le fond de mon cœur liſez ce que je ſens.

VENUS.

Cyclopes, donnez-lui les armes
Qui de ſon ennemi rendront le ſort douteux,
Et vous, Graces, Amours, verſez ſur lui les charmes
Qui d'un aimable Objet redoubleront les feux.

Danſes des Graces & des Plaiſirs.

UN PLAISIR.

Que tes dons ſont charmans, Déeſſe de Cythere!
Trop heureux qui les peut recevoir!
La beauté ſoumet tout dès qu'elle ſe fait voir,
C'eſt regner que de plaire.
Que tes dons ſont charmans, Déeſſe de Cythere!
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir!

CHOEUR.

Que tes dons ſont charmans, Déeſſe de Cythere!
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir!

VENUS.

A peine Jupiter en lançant le tonnerre
Peut s'attirer les reſpects de la Terre,
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

CHOEUR.

A peine Jupiter en lançant le tonnerre
Peut s'attirer les respects de la Terre,
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

VENUS.

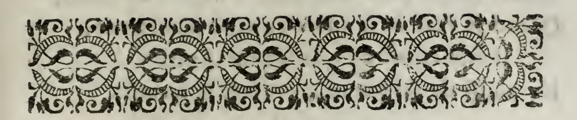
Dieux, Mortels, c'est à moi qu'il faut que tout se rende,
Je ne veux pour encens que de tendres soupirs,
Les honneurs que Venus vous demande
Sont les plus doux plaisirs.

UN PLAISIR.

Suivons tous, adorons une puissance aimable.
Transports délicieux, nous nous livrons à vous.
Adorons, suivons tous
Une puissance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous,
Qu'un empire inévitable
Soit un empire si doux!

CHOEUR.

Suivons tous, adorons une puissance aimable.
Transports délicieux, nous nous livrons à vous.
Adorons, suivons tous
Une puissance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous,
Qu'un empire inévitable
Soit un empire si doux!



ACTE V.

Temple de Junon.

SCENE I.

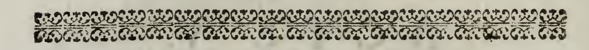
LAVINIE.

QUEL triste ſort dans ce Temple m'amene?
Pourquoi faut-il que j'y ſuive la Reine?
Ici tout reconnoit la Maitreſſe de Dieux
Qui nous hait, & qui nous accable,
Turnus ſeroit peu redoutable
Sans le ſecours qui lui vient de ces lieux.

Peut-être le combat en ce moment commence,
Peut-être en ce moment Enée eſt en danger.
Juſtes Dieux, prenez ſa défenſe,
Ah! pourriez-vous ne le pas proteger!

Qu'ai-je dit? où m'emporte une ardeur témeraire?
Dans le Temple où je ſuis quels vœux ai-je formez?
Vœux trop ardens, tenez-vous renfermez,
Vous pourriez de Junon redoubler la colere.

Hélas! quand pour moi ſeule il expoſe ſes jours,
Quand je vois de ſa mort l'image menaçante,
Il faut encor qu'une timide Amante
Ne puiſſe de ſes vœux lui prêter le ſecours.



SCENE II.

LA REINE, LAVINIE.

LA REINE.

MA fille, triomphons, j'ai fait un ſacrifice
Qui nous promet un heureux ſort
Du plaiſir que je ſens partage le tranſport,
Il n'en faut point douter, Junon nous eſt propice,
Et l'on va du Troyen nous annoncer la mort.

LAVINIE.

Sa mort! ah! je fremis!

LA REINE.

Quelle eſt cette ſurpriſe?
Quoi? contre un ennemi le Ciel nous favoriſe,
Et j'entens vos ſoupirs, je vois couler vos pleurs?

LAVINIE.

Puiſque ma flâme s'eſt trahie,
Je ne vous cache plus mes mortelles douleurs,
Avec cet ennemi je vais perdre la vie.

LA REINE.

Qu'entens-je? ah! rougiſſez de cet indigne amour.

LAVINIE.

Contentez-vous qu'il m'en coûte le jour.

Chere

Chere Ombre, qui deja peut-être
Dans ces funeftes lieux erres autour de moi,
Je dois en te fuivant récompenfer ta foi
Que j'ai fû fi mal reconnoître.
Je vais ou te vanger des crimes que j'ai faits,
Ou m'unir à toi pour jamais.

SCENE III.

LA REINE, LAVINIE, CAMILLE.

LA REINE.

HElas! quel eft ce trouble, & que dois-je en attendre?
Parle, quel eft l'arrêt que le fort vient de rendre?

CAMILLE.

Ah! que ne pouvez-vous à jamais l'ignorer?
Sous le fer ennemi Turnus vient d'expirer.

LA REINE.

O préfages trompeurs! ô deftin trop contraire!

CAMILLE.

Le fuperbe Troyen va fe rendre en ces lieux.

LA REINE.

Fuions un vainqueur odieux.
Déeffe, a-t-il enfin furmonté ta colere?

SCENE IV.

LE ROI, ENE'E, LAVINIE, ILIONE'E, CAMILLE, *Soldats Troyens, Peuples Latins.*

LE ROI.

MA fille, tu vois le vainqueur,
Pour prix de sa victoire il a droit sur ton cœur.
Mais pour ne vous unir qu'avec d'heureux présages,
Je veux que ses hommages
De Junon, s'il se peut, fléchissent la rigueur.

ENE'E.

Il ne me suffit pas que sa colere cesse,
Mon bonheur le plus grand dépend de la Princesse.

à Lavinie.

Votre cœur avec moi daigne-t-il partager
Les doux transports que ressent ma tendresse?

LAVINIE.

Prince, vous ne devez songer
Qu'à fléchir la Déesse.

ENE'E.

Redoutable Junon, je viens à vos genoux
Par des respects profonds expier ma victoire,
Ce jour donne à mon nom une nouvelle gloire,

Et

Et dans ce même jour je me ſoumets à vous.
Conſentez au repos où le Deſtin m'appelle
Après tant de travaux ſi longs & ſi cruels,
La haine des Immortels
Ne doit pas être immortelle.

LE ROI.

Eſperons, eſperons le ſuccès le plus doux,
Le Ciel ouvre à nos yeux ſes barrieres brillantes.
On ne voit point les marques menaçantes
Qui nous annoncent ſon courroux.



SCENE V.

JUNON *dans les Cieux*, LE ROI, ENE'E, LAVINIE, *&c.*

JUNON.

INvincible Guerrier, Junon vient vous apprendre
Qu'à vos heureux deſtins elle daigne ſe rendre,
Ma haine contre vous n'a que trop combattu.
Il n'eſt rien qu'à la fin la Vertu ne ſurmonte,
A Venus tout cede ſans honte,
Et vous avez pour vous Venus & la Vertu.

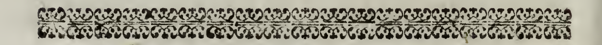
Junon diſparoit.

ENE'E & ILIONE'E.

Souveraine du Ciel, quelle reconnoiſſance
Ferons-nous paroître à tes yeux?

LE ROI, LAVINIE.

Une ſincere obéiſſance
Eſt l'encens le plus doux que reçoivent les Dieux.



SCENE VI.

LE ROI, LAVINIE, ENE'E, ILIONE'E, CAMILLE, *Soldats Troyens, Peuples Latins.*

LE ROI.

VOus qu'un autre Ciel a vû naître,
Troyens, pour votre Roi venez me reconnoître,
Venez à mes Sujets vous unir pour toujours;
Venus vous a conduits ſur ces rives aimables,
Attirez-nous des regards favorables
De la Déeſſe des Amours.

CAMILLE, ILIONE'E.

Quel bonheur va combler ces lieux!
En faveur de ſon fils Venus y doit répandre

Ses

Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons ſans ſe faire attendre
Sauront flater nos deſirs,
L'amour heureux n'en ſera pas moins tendre,
Tous les ſoupirs
Naîtront au milieu des plaiſirs.

CHOEUR.

Quel bonheur va combler ces lieux!
En faveur de ſon fils Venus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons ſans ſe faire attendre
Sauront flater nos deſirs,
L'amour heureux n'en ſera pas moins tendre,
Tous les ſoupirs
Naîtront au milieu des plaiſirs.

Danſes des Troyens & des Latins, qui expriment l'union des deux Peuples.

CAMILLE, ILIONE'E.

On ſe plaint de l'amour, on languit, on ſoupire,
On deteſte cent fois ſon tyrannique Empire,
Et ſes triſtes engagemens.
Mais après des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fidelles,
On craint d'avoir ſouffert de trop legers tourmens.

CHOEUR.

On ſe plaint de l'amour, on languit, on ſoupire,
On deteſte cent fois ſon tyrannique Empire,

Et ſes triſtes engagemens.
Mais après des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fidelles,
On craint d'avoir ſouffert de trop legers tourmens.

FIN.



R E-

RECUEIL
DE
POËSIES
DIVERSES.

DIBUTADIS
A
POLEMON.

ON dit que Dibutade de Sicyone inventa la Sculpture. Un ſoir ſa fille traça ſur une muraille les extremitez de l'ombre de ſon Amant, qui ſe formoit à la lumiere d'une lampe, & cela donna à Dibutade la premiere idée de tailler une pierre en homme. Je ſuppoſe que cette fille ayant vû une belle ſtatuë de la façon de ſon pere, écrit à ſon Amant. Les noms de Dibutadis & de Polemon ſont feints.

UNE nouvelle joie, & que je veux t'écrire
Tient mon eſprit tout occupé.
Mon pere m'a fait voir un Marbre qui reſpire,
Du moins ſi l'œil n'eſt pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la pierre ait ſû prendre
La molleſſe même des chairs,
Et ce je ne ſai quoi de vivant & de tendre,
Qui forme les traits & les airs?

Tu ſais quelles raiſons me font aimer la vûë
D'un marbre ſi bien travaillé.
D'une ſi douce joie on n'a point l'ame émuë,

Sans que l'amour y ſoit mêlé.

Par ce divin chef-d'œuvre eſt à mes yeux offerte
L'image de cet heureux ſoir,
Qui répara ſi bien une legere perte
Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'étois avec mon pere,
Il ſait, il approuve nos feux,
Mais un pere eſt toujours un témoin trop ſevere
Pour les amours, & pour les jeux.

Quelques mots au hazard jettez par complaiſance
Compoſoient tout notre entretien,
Et nous interrompions notre triſte ſilence,
Sans toutefois nous dire rien.

Une lampe prêtoit une lumiere ſombre,
Qui m'aidoit encor à rêver.
Je voiois ſur un mur ſe dépeindre ton ombre,
Et m'appliquois à l'obſerver.

Car tout plaît, Polemon, pour peu qu'il repréſente
L'objet de notre attachement,
C'eſt aſſez pour flater les langueurs d'une Amante
Que l'ombre ſeule d'un Amant.

Mais je pouſſai plus loin cette douce chimere.
Je voulus fixer en ces lieux,
Attacher à ce mur une ombre paſſagere,
Pour la conſerver à mes yeux.

Alors en la ſuivant du bout d'une baguette,
Je trace une image de toi,
Une image, il eſt vrai, peu diſtinɛ̃te, imparfaite,
Mais enfin charmante pour moi.

Dibutade attentif à ce qu'Amour invente,
Conçoit auſſi-tôt le deſſein
De tailler cette pierre en figure vivante,
Selon l'ébauche de ma main.

Ainſi, cher Polemon, commence la Sculpture,
Graces à ces heureux hazards.
L'Amour qui ſut jadis débrouiller la Nature,
Aujourd'hui fait naitre les Arts.

Je ſens un doux eſpoir à qui mon cœur ſe livre,
Tout l'avenir s'offre à mes vœux.
Puiſqu'on peut vivre en marbre, on y voudra revivre
Pour ſe montrer à nos neveux.

Les Heros par cet Art étendront leur mémoire
Bien loin au de-là de leurs jours,
Et le ſoin qu'ils auront d'éterniſer leur gloire,
Eterniſera nos amours.

Combien de Demi dieux, dont les hommes peut-être
Euſſent oublié juſqu'au nom,
Que d'exemples puiſſans que l'on n'eût pû connoitre
Si je n'euſſe aimé Polemon?

Mais ſi tu reſſemblois à tant d'Amans volages,

Si tu changeois à mon égard,
Oſerois-tu jetter les yeux ſur les Ouvrages
Que va produire un ſi bel Art?

Ta noire trahiſon auroit toujours contre elle
La voix de ces témoins muets,
Qui te reprocheroient cet amour ſi fidelle
Dont ils ſont tous autant d'effets.

Je t'offenſe, & je ſai qu'il s'éleve en ton ame
Un vif, mais doux reſſentiment.
Viens, je réparerai ces ſoupçons de ma flâme,
Que je condamne en les formant.

Quoi! de tels changemens ſeroient-ils donc poſſibles?
Quoi! cet Amour toujours vainqueur
Animeroit par moi des marbres inſenſibles,
Et n'animeroit plus ton cœur?

FLORA
A
POMPÉE

Pompée étant encore jeune aima la Courtisane Flora dont la beauté étoit si grande, qu'on la fit peindre dans le Temple de Castor & de Pollux. Geminius ami de Pompée devint éperdûment amoureux d'elle; mais comme elle étoit prévenuë de la passion qu'elle avoit pour Pompée, elle n'écoutoit pas Geminius. Pompée ayant pitié de son ami, la lui ceda. Elle en tomba malade de chagrin, & c'est dans cet état qu'elle lui écrit.

PRête à voir arriver la mort que je désire,
Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs;
Ma main encor n'a la force d'écrire
Que pour exprimer mes douleurs.

De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre,
Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux,
Et croiroit-on que Rome me fit peindre
Pour orner les Temples des Dieux?

En vain sur ces Portraits les Etrangers me vantent,
Qu'on les ôte, Pompée, ils me font trop d'honneur.

Non.

Non, ce n'eſt plus Flora qu'ils repréſentent,
Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te ſouvient-il du tems où ta flâme inquiete
Craignoit ſi tendrement des Rivaux malheureux ?
Ah! diſois-tu, dans quel trouble me jette
L'offre qu'ils te font de leurs vœux ?

Pourras-tu, ma Flora, réſiſter à leurs larmes?
Pourrai-je dans ton cœur tenir ſeul contre eux tous?
Que mon amour veut de mal à ces charmes,
Qui m'attirent tant de jaloux!

Je te diſois alors, je mettois en uſage
Tout ce qui te pouvoit guérir de ce ſouci.
Ciel! quelle erreur! étoit-ce mon partage
Que de te raſſurer ainſi?

C'étoit toi qui devois jurer à ta maitreſſe
Que tu ne ſerois point touché par tes Rivaux,
Que tu pourrois ſoutenir ta tendreſſe
Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu? j'étois trop inſenſible
Aux ſoupirs qu'on pouſſoit pour ébranler ma foi,
De tendres ſoins me trouvoient invincible,
Lorſqu'ils ne partoient pas de toi.

Voilà, Dieux immortels, ce qui fait qu'on me quite,
Vous écoutez ici les plaintes d'un Amant.
Et qu'eſt-ce donc deſormais qui mérite

Un

Un éternel attachement?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flâme
Il falloit d'un ami préferer le repos;
Ne prétens point nous déguiser ton ame
Sous de vains discours de Heros.

On sait jusqu'à quel point l'amitié doit s'étendre,
Jusqu'où doit nous pousser un si cher interêt,
D'autres Heros ont daigné nous apprendre
Qu'où l'amour parle, tout se taît.

Ton changement n'a point une cause plus belle
Que ceux qui font gémir tant de cœurs amoureux.
Tu n'es au fond qu'un Amant infidelle,
Et non un Ami genereux.

Pourquoi, lorsqu'il voioit sa flâme rebutée,
Ton Rival t'a-t-il pû toucher par ses ennuis?
Et moi, qui pers tout ce qui m'a flatée,
Et moi qui meurs, je ne le puis.

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.
Comment de tes présens jouïroit-il jamais?
Il se reproche, il condamne lui-même
La cruauté de tes bienfaits.

Il veut te rappeller, je le retiens sans cesse,
Car quand tu reviendrois, quel sort seroit le mien?
Je devrois tout à sa seule tendresse,
Pompée, & ne te devrois rien.

En me cedant à lui tu t'es rendu justice,

Il n'eſt pas comme toi barbare & ſans amour.
Je n'aurois pas à craindre un ſacrifice,
Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, hélas! rien ne t'efface?
Quel charme malheureux a ſû me prévenir?
Que je voudrois l'adorer en ta place
Pour te plaire, ou pour te punir!

Alors mes ſoins pour lui tendres, ardens, durables,
Paſſeroient tous les ſoins que pour toi j'ai perdus,
Et je rendrois encor plus déſirables
Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illuſion, & trop tôt diſſipée!
Quoi! d'un fatal amour je pourrois me guérir?
Quoi! j'aimerois un autre que Pompée?
Non, je ne ſaurai que mourir.

ARISBE
AU JEUNE
MARIUS.

Quand Marius eut été chaſſé de Rome par la faction de Sylla, & ſe fut retiré en Afrique, ſon fils qui l'accompagnoit tomba entre les mains d'Hiempſal Roi de Numidie, qui le retint priſonnier. Une des femmes de ce Roi devint amoureuſe du jeune Marius, & eut la generoſité de lui fournir des moyens de ſortir de ſa priſon, quoique par là elle le perdît pour jamais. C'eſt après qu'elle lui a rendu ſa liberté, & qu'il a rejoint ſon pere, qu'elle lui écrit.

Depuis que je me ſuis privée
De tout ce qui flattoit mes plus tendres deſirs,
Dans votre ſouvenir me ſuis-je conſervée?
Songez-vous à mes déplaiſirs?

Il n'eſt point de fin pour mes peines,
Rien ne ſauroit rejoindre Ariſbe & Marius.
Je ne me repens pas d'avoir briſé vos chaînes.
Je me plains de ne vous voir plus.

Combien, avant votre ſortie,
Un demi jour m'eût-il duré ſans vous parler?

Et

Et maintenant les mois, & les ans, & ma vie,
Tout ſans vous, tout va s'écouler.

Seule, & mortellement bleſſée,
Je parcours ce Palais de l'un à l'autre bout,
Et ne ſaurois bannir l'eſperance inſenſée
Que j'ai de vous trouver partout.

Qui le croiroit? je revois, j'aime
Les lieux où par le Roi vous étiez reſſerré,
Et je vous redemande à cette priſon même
D'où mon amour vous a tiré.

J'attens avec impatience
Que l'ombre de la nuit ſe répande ſur nous,
Ma triſteſſe redouble en ce vaſte ſilence,
Et ce tems m'en paroit plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore;
Lorſqu'en mes yeux laſſez le ſommeil eſt entré,
En ſonge quelquefois (ce bien me reſte encore)
Je crois vous avoir recouvré.

Mais vous avoüerai-je une crainte
Qui paſſe tous les maux de mon cœur agité?
Je crains que votre amour n'ait été qu'une feinte
Pour obtenir la liberté.

Je me repréſente ſans ceſſe
Combien vous me preſſiez d'ouvrir votre priſon,
Je ne me ſouviens point d'aucun trait de tendreſſe,
Vous donniez tout à la raiſon.

Vous

Vous me parliez toujours d'un pere
Dont il falloit ſervir la haine & le couroux;
Jamais la liberté ne vous en fut moins chere,
Quoiqu'elle m'arrachât à vous.

Helas! d'où vient que ma mémoire
Repaſſe les diſcours & les ſoins d'un Amant?
Pour ne le voir jamais, eſt-il beſoin de croire,
Qu'il m'aimât ſans déguiſement?

Oui, d'une abſence ſi cruelle
Il faut que cette idée adouciſſe l'ennui.
J'ai beſoin de penſer, Marius eſt fidelle,
Et je n'ai pas trop fait pour lui.

Triſte plaiſir! douceur trompeuſe!
Mes maux, ſi vous m'aimez, doivent s'en augmenter,
Votre perte à mon cœur en eſt plus douloureuſe,
Cependant je veux m'en flater.

Peut-être la fierté Romaine
S'oppoſe aux ſentimens que vous auriez pour moi,
Je ſuis une Numide, & votre ame hautaine
Dédaigne d'être ſous ma loi.

Se peut-il qu'un climat devienne
Pour l'empire d'amour un climat étranger?
La beauté qui n'a pas le droit de Citoyenne.
A toujours celui d'engager.

D'ail-

D'ailleurs je ne ſuis plus Numide,
De ſon propre interêt mon amour eſt vainqueur;
La naiſſance n'eſt rien où la vertu décide,
Je ſuis Romaine par le cœur.

N'admirez plus tant la mémoire
Des plus fameux Heros que Rome ait mis au jour,
J'ai plus fait pour l'effort, quoique moins pour la gloire,
J'ai ſacrifié mon amour.

Grands Dieux! vous vîtes ſeuls mes peines,
De l'excès de mes maux vous fûtes ſeuls témoins,
Lorſqu'enfin arriva la nuit où de ſes chaines
Marius ſortit par mes ſoins.

Tandis qu'une troupe choiſie
Conduiſoit ce deſſein ſur mes ordres ſecrets,
Tandis, pour dire mieux, qu'on m'arrachoit la vie
En exécutant mes projets;

Par une tendreſſe contrainte
Je tâchois d'occuper ou d'amuſer le Roi.
Dans l'état où j'étois, quelle cruelle feinte?
Quel ſupplice qu'un tel emploi!

Avec combien d'inquietude
Je ſentois s'écouler & comptois les inſtans!
Ciel! diſois-je tout bas dans cette incertitude,
Sait-on bien ſe ſervir du tems?

Prend-on bien toutes ſes meſures?

Amour, dans ces perils tu m'as fait embarquer,
Amour, veille pour nous, veille, en ces conjonctures
Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant, ajoûtois-je ensuite,
Des Gardes du Palais on a trompé les yeux.
On vient à Marius, il sort, il prend la fuite,
Il est déja hors de ces lieux.

Alors de cette douce image
Mon esprit à tel point se laissoit occuper,
Que cet air inquiet dépeint sur mon visage
Commençoit à se dissiper.

Enfin, quand le Roi m'eut quittée,
Las de me voir distraite, & peut-être offensé,
Je courus & de crainte & d'espoir agitée,
Savoir ce qui s'étoit passé.

On m'apprit une heureuse issuë,
La nouvelle flatoit tous les vœux de mon cœur,
Je brûlois de l'apprendre, & quand je l'eus reçûë,
J'en pensai mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuse
Moi-même j'emploiai mes soins & mes efforts,
Je ne sai quel plaisir d'une ame genereuse
Me soûtint par de doux transports.

Mais que cette ardeur de courage
Est après son effet prompte à se démentir!

Dès que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage,
Je commençai de les sentir.

Telle fut ou mon injustice,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu,
Que j'osai reprocher cet important service
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à lui-même contraire
De cet heureux succès jouït en gémissant;
Je n'en rougirai point, ce qu'Arisbe a sû faire
Excuse assez ce qu'elle sent.

Que je crains qu'aucune foiblesse
N'aide de votre part à me justifier!
Libre, regrettez-vous les marques de tendresse
Que vous reçûtes prisonnier?

Vous dûtes vers Arisbe absente
En sortant de ces lieux envoyer un soupir,
Vous meritâtes peu les bienfaits d'une Amante,
S'ils vous firent trop de plaisir.

Un autre Amant eût fui moins vite
Pour tourner mille fois les yeux vers ce Palais;
C'est là que je la laisse, eût-il dit, je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que sai-je? un autre Amant peut-être
En rompant ses liens eût rendu des combats.
Ah! si dans votre cœur ce sentiment put naître,
De quoi ne me paya-t-il pas?

Mais

Mais Dieux! quel bonheur j'envisage!
C'est un prix assez grand que mon amour reçoit,
Si près d'une Rivale on ne fait pas usage
De la liberté qu'on me doit.

CLEOPATRE A AUGUSTE.

On sait l'histoire de Cléopatre. Il est besoin de se la rappeller un peu, pour bien entrer dans l'esprit de cette Lettre; car je suppose que Cléopatre, après la mort d'Antoine, s'étant enfermée dans les Tombeaux des Rois d'Egypte, écrit à Auguste, & lui tourne le plus adroitement qu'elle peut pour sa justification les principaux évenemens de sa vie. Sur tout il faut se souvenir combien Cléopatre étoit une Princesse galante, & que dans l'état où elle se trouvoit alors, il ne lui restoit plus d'autre ressource auprès d'Auguste, qu'une coquetterie bien conduite.

Je crois devoir, Seigneur, vous épargner ma vuë,
En l'état où je suis j'évite tous les yeux,
Je fuis le Soleil même, & je suis descenduë
Dans les Tombeaux de mes ayeux.

Ce funeste séjour, conforme à mes pensées,

Excite mes ſoupirs, & nourrit mes douleurs;
Ces Morts m'offrent en vain leurs fortunes paſſées,
Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croiez pas, Seigneur, que Cleopatre y compte
La gloire dont le Ciel ſe plaît à vous charger,
Dans l'Univers entier elle auroit trop de honte
D'être ſeule à s'en affliger.

Reine ſans Diadême, & n'attendant que l'heure
D'une priſon affreuſe ou d'un banniſſement,
Dans ſes Etats conquis Cleopatre ne pleure
Que la perte de ſon Amant.

Quand cet Amant, & moi par ſes déſirs guidée,
Nous armions contre vous tant de peuples divers,
Nous n'avions point conçû l'ambitieuſe idée
De vous diſputer l'Univers.

Et ne voyions-nous pas que toujours vers l'Empire
Le deſtin vous faiſoit quelque nouveau degré?
Je me rendis à lui ſur les mers de l'Epire,
Avant qu'il ſe fût déclaré.

Rien ne nous annonçoit encor notre diſgrace,
J'en voulus en fuiant prévenir les arrêts,
Et depuis, vous ſavez ſi l'Egypte eut l'audace
De s'oppoſer à vos progrès.

Non, non, ſans jalouſie & d'un eſprit tranquille,
De vos heureux ſuccès nous regardions le cours,
Nous voulions ſeulement aſſurer un azile
A de malheureuſes amours.

Marc

Marc Antoine paſſoit ponr le ſecond de Rome,
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.
Ses manieres, ſon air, tout étoit d'un grand homme;
L'ame encor plus, & je l'aimai.

Je ſai que ſon eſprit violent, témeraire,
Toujours aux paſſions ſe laiſſoit prévenir;
Et je craignois pour lui la fortune proſpere
Qu'il ne ſavoit pas ſoûtenir.

Je l'aimai cependant; c'eſt une loi fatale
Que l'amour doit cauſer tous mes évenemens,
Je m'attache aux Heros, je ſuis tendre, & j'égale
Leurs vertus par mes ſentimens.

Ah! Seigneur, à vos yeux lorſque j'irai paroître,
Prenez d'un ennemi le viſage irrité,
raitez-moi, s'il ſe peut, comme un ſuperbe Maître,
Je craindrois trop votre bonté.

Je m'apprête à me voir en eſclave menée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de Rois.
La maiſon des Ceſars, telle eſt ſa deſtinée,
Doit triompher de moi deux fois.

Ceſar qu'on met au rang des Dieux, & non des Princes,
Par mille aimables ſoins triompha de mon cœur,
Et vous triompherez de moi, de mes Provinces,
Auſſi juſte, auſſi grand Vainqueur.

Il préfera pourtant la plus douce victoire.
Dieux! quels ſoupirs pouſſoit le maître des Humains!

Que d'amour dans une ame où regnoit tant de
gloire,
Que rempliſſoient tant de deſſeins!

Combien me jura-t-il qu'au ſortir de la guerre,
Si le Ciel en ces lieux n'eût pas tourné ſes pas,
Il eût manqué toujours au Vainqueur de la Terre
D'adorer mes foibles appas?

Combien me jura-t-il qu'il eût changé ſans peine
Tant d'honneurs, de reſpects, & d'applaudiſſemens
Contre un des tendres ſoins dont j'étois toujours
pleine,
Contre mes doux empreſſemens?

Auſſi pour être heureux, s'il peut jamais ſuffire
De poſſeder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De ſe voir prévenir dans tout ce qu'on déſire,
Ceſar ſans doute étoit heureux.

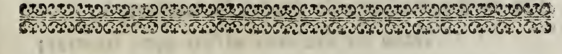
Je le ſens bien, Seigneur, je me ſuis égarée,
J'ai trop dit que Ceſar a vêcu ſous mes loix,
Bien-tôt vous me verrez pâle & déſigurée,
Et vous condamnerez ſon choix.

Mais ſi le grand Ceſar ſouhaita de me plaire,
Mes jours couloient alors dans la proſperité.
Le ſort, vous le ſavez, favorable, ou contraire,
Décide auſſi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoiois l'image.
Si mes larmes touchoient le Ciel, ou l'Empereur,
Peut-

Peut-être.... mais, hélas! quel retour j'envisage!
D'où me vient cette douce erreur?

En me la pardonnant, imitez la clémence
De qui pour vos vertus voulut vous adopter;
Vous êtes par le ſang, par l'aveugle naiſſance
Moins obligé de l'imiter.



PORTRAIT DE CLARICE.

J'Eſpere que Venus ne s'en fâchera pas,
Aſſez peu de Beautez m'ont paru redoutables,
Je ne ſuis pas des plus aimables,
Mais je ſuis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où regne la tendreſſe,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte! il falloit juſtifier ſans ceſſe
Ce cœur oiſif qui m'étoit reproché.

Je diſois quelquefois: Qu'on me trouve un viſage
Par la ſimple nature uniquement paré,
Dont la douceur ſoit vive, & dont l'air vif ſoit ſage;
Qui ne promette rien, & qui pourtant engage,

Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui ſeroit encor bien néceſſaire.
Ce ſeroit un eſprit qui penſât finement,
Et qui crût être un eſprit ordinaire,
Timide ſans ſujet, & par là plus charmant,
Qui ne pût ſe montrer, ni ſe cacher ſans plaire;
Qu'on me le trouve. & je deviens Amant.

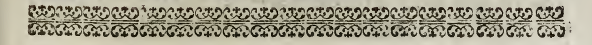
On n'eſt pas obligé de garder de meſure
Dans les ſouhaits qu'on peut former;
Comme en aimant je prétens eſtimer,
Je voudrois bien encor un cœur plein de droiture;
Vertueux ſans rien réprimer,
Qni n'eût pas beſoin de s'armer
D'une ſageſſe auſtere & dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une fois enflamer;
Qu'on me le trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effraiois tout le monde.
Chacun me promettoit une paix ſi profonde,
Que j'en ſerois moi-même embarraſſé.
Je ne voiois point de Bergere,
Qui d'un air un peu courroucé
Ne m'envoiât à ma Chimere.

Je ne ſai cependant comment l'Amour a fait.
Il faut qu'il ait long tems médité ſon projet.
Mais enfin il eſt ſûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits;

Je

Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès.
O! que l'Amour a de malice !



LES JEUX OLYMPIQUES,

Sur une passion qui avoit déja duré cinq ans.

Jadis de cent ans en cent ans
La magnifique Rome à tous ses Habitans
Donnoit une superbe Fête;
Et les Herauts crioient: *Citoyens, accourez,*
Vous n'avez jamais vû, jamais vous ne verrez
Le spectacle qu'on vous apprête.

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur,
On n'eût bien pû trouver quelque tête chenuë
D'une opiniâtre vigueur,
Par qui la Fête eût été déja vûë;
Mais quoi! dans la condition
Où les Dieux ont réduit la triste vie humaine,
Un cas si singulier ne valoit pas la peine
Qu'on en fît une exception.

Telle est chez les Amours la coûtume établie,
La même chose s'y publie

A des Jeux solemnels qu'ils celebrent entr'eux;
Mais ce qui doit causer une douleur amere,
C'est que tous les quatre ans on celebre ces Jeux;
Cependant pour ces malheureux
C'est une Fête Seculaire,
Jamais un Amour n'en voit deux.

Avoir vêcu deux ans, la carriere est jolie,
Trois, c'est le bout du monde, on ne les peut passer,
Mais aller jusqu'à quatre, oh, ce seroit folie,
Si seulement ils osoient y penser.
Ils n'avoient pas jadis les mêmes destinées;
Un Amour fournissoit sa quinzaine d'années,
Sa vingtaine, pour faire un compte encor plus rond;
Helas! bien moins de tems aujourd'hui les emporte;
Et s'il faut que toujours ils baissent de la sorte,
Dieu sache ce qu'ils deviendront.

Quel fut l'étonnement de la Troupe legere,
Lorsqu'à ces derniers Jeux, & dans un grand concours,
S'avança le Doyen de Cypre & de Cythere,
Le Mathusalem des Amours,
Un Amour de cinq ans, & qui de ce spectacle
Leur eût fait par avance un fidelle rapport!
Le petit Peuple ailé, dans un commun transport,
Battit des mains; cria miracle.

Mais,

Mais, grands Dieux! que ne fut-ce pas
Quand il vint dans la Lice, & malgré ce grand âge
Sur de jeunes Rivaux remporta l'avantage
En mille differens combats?
Car ces Jeux reſſembloient à ceux que vit l'Elide,
Jeux guerriers, où venoient s'exercer les Amours;
Tantôt à déclarer une flâme timide,
Qui veut parler, & qui ſe tait toujours;
Tantôt à placer bien ces douces bagatelles,
Ces petits ſoins qui touchent tant;
Tantôt à ſe plaindre des Belles
Avec reſpect, & même en s'emportant.
Que ſai-je enfin? ſous cette fauſſe image
Ils préludent enſemble à leurs charmans emplois,
Rien n'aide tant à leurs exploits
Que ce ſolide apprentiſſage.

D'une foule d'Amours le vainqueur fut ſuivi.
De toutes parts l'allegreſſe s'exprime
Par mille cris redoublez à l'envi;
L'un admire à cinq ans quelle force l'anime;
L'autre veut ſavoir le regime
Dont juſqu'alors il s'eſt ſervi.

Mais lui; ce ne ſont pas ici, comme j'eſpere,
Dit-il, les derniers Jeux où je me trouverai;
Il n'eſt pas encor tems que je ſois admiré,
Et, qu'il ſoit dit ſans vous déplaire;
Tous tant que vous voila, je vous enterrerai.
Mon deſtin ſera tel, que des Amours antiques
Chez les Amours futurs moi ſeul je ferai foi;

On me consultera sur de vieilles pratiques,
Dont la mémoire auroit peri sans moi.
Mais puisque vous voulez savoir ce qui me donne
Cette longue santé dont vous êtes surpris,
Je vis de ce beau feu qui sort des yeux d'Iris,
Et comme on voit, la nourriture est bonne.

SONNET.

JE suis (crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle,
Et lui contoit pourtant la longue Kirielle
Des rares qualitez dont il étoit orné)

Je suis le Dieu des Vers, je suis bel esprit né.
Mais les Vers n'étoient point le charme de la Belle.
Je sai jouer du Lut, arrêtez. Bagatelle,
Le Lut ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine;
Je suis par mon savoir Dieu de la Medecine.
Daphné fuioit encor plus vite que jamais.

Mais s'il eût dit, Voiez quelle est votre conquête;
Je suis un jeune Dieu, toujours beau, toujours frais;
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

SUR

UN SOUPER,

Où l'on ſouhaitoit qu'une perſonne qui en devoit être, s'ennuiât.

PRIERE A L'ENNUI.

O Toi, terrible Dieu, que l'on n'honore guere,
Du moins d'un culte volontaire,
Ennemi de la joie, Ennui, puiſſant Ennui,
Goûte un plaiſir nouveau, je t'invoque aujourd'hui.
Va t'établir ce ſoir dans la noble cohuë,
Deſcens envelopé d'une inviſible nuë,
Lorſque tu t'introduis ſans qu'on ſache comment,
Tu regnes plus abſolument.
Mene avec toi ta Troupe, & qu'elle ſoit complete,
Le triſte Serieux & la Langueur ſecrette
Par qui les Plaiſirs ſont chaſſez,
Les Complimens froids & glacez,
Les Nouvelles de la Gazette,
Les longes Contes remplis de détails entaſſez,
Ou, qui pis eſt, les Ris forcez,
La Gayeté fauſſe & contrefaite,
Les bons mots d'autrui qu'on répete,
Et qui même ſont mal placez.
Que d'un repas très court les Convives laſſez

Cachent leurs bâillemens ſous une main diſcrete,
Qu'ils prêtent à l'Horloge une oreille inquiete,
Et ne ſe montrent empreſſez
Qu'à faire avant minuit une heureuſe retraite.
Ennui, tu me diras qu'en préſence d'Iris
Il ne t'eſt pas aiſé d'établir ton empire,
Que ſon aimable vue animant les eſprits . . .
Je t'entens, à cela je n'ai qu'un mot à dire.
Et bien, tu ne dois pas ſonger
A regner ſur toute la Bande,
Mais Iris peut leur plaire, & pourtant enrager;
C'eſt ſur elle, grand Dieu, qu'il faudra te vanger,
Puiſſant Ennui, je te la recommande.

SUR
UN RETOUR

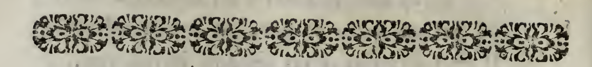
Qui devoit être au mois d'Octobre.

NE reviendras-tu point, ne ferai-je ſans ceſſe
Que d'inutiles vœux pour hâter ta pareſſe,
Mois charmant, Mois aimable, où de ſes dons nouveaux
Bacchus remplira nos tonneaux?
De Vignerons contens quand verrai-je une Armée
Par les ordres du Dieu dépouiller ſes Etats,
Et faire bouillonner la liqueur enflamée
Mere des Jeux, & l'Ame des Repas?

Ainſi dans le fond d'un Boccage
Je parlois ſeul, & Bacchus m'entendit;
Il crut qu'enfin je lui rendois hommage,
Et de ce tardif avantage
Le Dieu des Buveurs s'applaudit.
Mais l'Amour qui ſavoit combien Iris m'occupe,
Et dans quel tems ſon retour eſt reglé,
De mes diſcours avoit lui ſeul la clé,
Et prenoit l'autre Dieu pour dupe.

REVERIE.

A Vous que j'aime, & n'en aime pas moins
Pour vous aimer dans le ſilence:
A vous à qui je rends des ſoins
Inconnus, & ſans récompenſe:
A vous, qui pourrez bien ne le jamais ſavoir,
En ces lieux écartez j'adreſſe cet hommage,
Et je puis ſeulement me rendre témoignage
Que j'aime à faire mon devoir.
Je doute même que tout autre
En pareil cas s'en acquittât ainſi;
Mais vous, ſi vous faiſiez le vôtre,
Vous devineriez tout ceci.



ETRENNES

Pour l'Année 1701.

EN commençant, Iris, l'ân qui ſuit mil ſept cens,
Je voulois ſous vos loix mettre ma deſtinée,
Je voulois de mes vœux vous promettre l'encens,
Seulement pour ladite année,
Cela n'a jamais d'autre ſens:
Mais avec cette année un ſiecle auſſi commence;
Attendons, ai-je dit, nous pouvons à bon droit
De l'un & l'autre Bail peſer la difference:
Mais les appas d'Iris ſouffrent-ils qu'on balance?
Et bien donc, pour le ſiecle, ſoit.

AUTRES ETRENNES.

EN ce jour ſolennel, où dē vœux redoublez
Plus qu'en tout autre tems les Dieux ſont accablez,
J'ai fait des vœux hardis, & peut-être impoſſibles;
J'ai demandé des jours occupez & paiſibles,
Des plaiſirs vifs, ſans le ſecours puiſſant
Du trouble & de l'inquietude,
Des biens dont la longue habitude

Eût

Eût le charme d'un goût naissant,
De la gloire, non pas cette vaine fumée
Qui va se répandant au loin,
Mais cette gloire qu'avec soin
Dans son cœur on tient renfermée.
Tel étoit mon Placet. Jupîter mit au bas
En caracteres longs, qu'on ne lisoit qu'à peine,
Renvoyé vers l'aimable Ismene,
Ceci ne me regarde pas.

SUR
DES ETRENNES
Avancées d'une année sur l'autre.

LE Dieu de l'Helicon & celui de Cythere,
Souverains des Plaisirs, sont convenus entr'eux
De payer tous les ans à Celle qui m'est chere
Un tribut de vers amoureux;
Elle qui n'est pas ménagere
Veut en mil sept cens un manger mil sept cens deux,
Et les Divinitez faciles à ses vœux
N'y savent rien que de la laisser faire.
Qu'en arrîvera-t-il? le fond manquera? Non.
L'Amour fournit toujours, le source est abondante.
Oui l'Amour, direz-vous, mais pour votre Apollon . . .
Oh, quand l'Amour le prend d'un certain ton.
Il faut, ma foi, qu'Apollon chante.

L'HO-



L'HOROSCOPE.

JE n'avois garde, Iris, de ne vous aimer pas,
Je ne m'étonne plus de mon amour extrême,
Le Ciel dès ma naiſſance même
Promit mon cœur à vos appas.
Un Aſtrologue expert dans les choſes futures
Voulut en ce moment prévoir mes avantures;
Des Planetes alors les Aſpects étoient doux,
Et les Conjonctions heureuſes,
Mon Berceau fut le rendé-vous
Des influences amoureuſes;
Venus & Jupiter y verſoient tour à tour
Tant de quinteſſence d'amour,
Que même un œil mortel eût pû la voir deſcendre.
De leur trop de vertu qui pouvoit me défendre?
Helas! je ne faiſois que de venir au jour,
Qu'ils prennent bien leur tems pour nous faire un cœur tendre!
Quand de mon avenir fatal
L'Aſtrologue d'abord fit le plan géneral,
Il le trouva des moins conſiderables;
Je ne devois ni forcer Baſtions,
Ni décider Procès, ni gagner Millions,
Mais aimer des Objets aimables,
Offrir des vœux, quelquefois bien reçûs,
Eprouver les amours coquets ou véritables,

Donner

Donner mon cœur, le reprendre, & rien plus.
Alors l'Aſtrologue s'écrie,
Le joli garçon que voilà!
La charmante petite vie
Que le Ciel lui deſtine là!
Mais quand dans le détail il entra davantage,
Il vit qu'encor Enfant je ſavois de ma foi
A deux beaux yeux faire un ſi prompt hommage,
Que mon premier Amour & moi
Nous étions preſque de même âge.
D'autres Amours après s'emparoient de mon cœur,
La force, la durée en étoit inégale,
Et l'on ne diſtinguoit par aucun intervalle
Un Amour & ſon ſucceſſeur.
Ce n'étoient juſque-là que des Préliminaires,
Le Ciel avoit paru d'abord
Par un eſſai de paſſions legeres
Jouer ſeulement ſur mon ſort.
Mais quel Amour, ô Dieux! quel Amour prend la place
De ceux qui l'avoient précedé!
Fuiez, foibles Amours dont j'étois poſſedé,
Fuiez, & dans mon cœur ne laiſſez point de trace.
Celui qui ſe rendoit maître de mon Deſtin
Du reſte de ma vie occupoit l'étendue,
L'Aſtrologue avoit beau porter au loin ſa vue,
Il n'en découvroit point la fin.
Quoi! diſoit-il, preſqu'en verſant des larmes,
Ce pauvre Enfant que je croiois heureux,
Des volages Amours va-t-il perdre les charmes?
Quoi! pour toujours va-t-il être amoureux,
Non,

Non, non, il faut que je m'applique
A voir encor l'affaire de plus près.
Alors il met sur nouveaux frais
Toutes ses regles en pratique;
D'un œil plus attentif il observe le cours
Et des Fixes & des Planetes,
Dans tous les coins du Ciel promene ses Lunetes,
Retrace des Calculs qui n'étoient pas trop courts,
Et puis quand il eut fait cent choses déja faites,
Il vit que j'aimois pour toujours.

LE TEMPS ET L'AMOUR,

FABLE.

ILs sont deux Dieux, portant aîles au dos,
Les plus méchants qu'ait Jupin à sa table,
L'un est le Temps, mangeur insatiable,
Vieillard chenu, mais helas! trop dispos;
Et l'autre, qui? c'est l'Enfant de Paphos.
Quand cet Enfant a pris beaucoup de peine
Chez son Beaupere à forger une chaine
Qui de deux cœurs doit unir le destin,
Vient le Barbon qu'on ne peut trop maudire,
Qui vous la ronge, & vous l'use à la fin;
Adieu la chaine, & le Vieillard malin
S'envole ailleurs, riant d'un vilain rire.
Fut-il jamais sous sa cruelle dent
Liens si forts qu'ils fissent resistance?

Ces

Ces jours passez je le vis cependant
Avec l'Amour en bonne intelligence,
Tous deux, tous deux, l'Enfant & le Vieillard,
Ils composoient une chaine durable,
Le Temps lui-même en serroit avec art
Tous les chaînons. N'est-ce point une fable?
Non, je l'ai vû, vû de mes propres yeux,
Ou je le sens, pour vous dire encor mieux.

LA MACREUSE.

Sur ce qu'on traitoit de Macreuse *un homme qui paroissoit fort indifferent, & qui cependant ne l'étoit pas.*

D'Un Marais du Septentrion
Sortit jadis une Macreuse,
Dont la froideur étoit fameuse
Parmi sa froide Nation.
Il est dit dans une Chronique
Qu'un jour Iris vit en passant
Ce pauvre Animal aquatique,
Tout engourdi, tout languissant.
Aussi-tôt de l'Oiseau le sang froid se dégele,
Sa forme change, & par le don
Qu'avoient les regards de la Belle,
La Macreuse devient Pigeon.
Vous devinez qu'à ce spectacle
Tout le monde cria miracle;

Point

Point du tout. Et pourquoi si peu d'étonnement?
C'est qu'Iris fit ce changement.
La Macreuse soudain, fiere de ne plus l'être,
Va dans un Colombier se faire reconnoître,
Prendre son rang, jouïr des droits
D'un nouvel être qui l'honore,
Et qui plus est, plus mille fois encore,
Aimer pour la premiere fois.
Qu'elle se sentit peu de sa triste origine!
Qu'elle sut faire honneur à la vertu divine
Qui rendoit son destin si beau!
Dans leurs caresses amoureuses,
Tous les autres Pigeons, Pigeons dès le berceau,
Sembloient eux-mêmes des Macreuses.
Aussi de ses amours en tous lieux signalez
Telle fut la gloire éclatante,
Que quand la Déesse charmante,
Qui sous ses loix tient les Enfans aîlez,
Perdit un des Pigeons à son char attelez,
Notre Macreuse eut la place vacante.

SUR CE QU'EN ECRIVANT

*A une Personne, on n'avoit osé écrire le mot d'*Amour, *& qu'on l'avoit laissé en blanc.*

Hier peut-être, Amour, je te parus coupable,
Même en implorant ton pouvoir,

Je n'oſai prononcer ton nom, ce nom aimable
Que jamais l'Univers n'entend ſans s'émouvoir:
J'eus trop d'égard pour une Indifferente,
Je craignis plus de l'offenſer que toi;
Mais d'un reſpect pouſſé plus loin que je ne doi
Le moien que je me repente?
N'eſt-ce pas toi, grand Dieu, qui m'en as fait la loi?
La ſeule criminelle eſt la Beauté que j'aime,
De ton nom outragé vange l'honneur ſuprême,
La peine que tu dois choiſir,
C'eſt que bien-tôt avec plaiſir
Elle le prononce elle-même.

SUR UN BILLET,

Où une Perſonne n'avoit écrit que les premieres lettres d'un ſentiment qu'on lui demandoit.

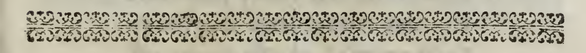
Certain Chiffre tracé par une main charmante
Tourmentoit un jour mes eſprits,
J'eus recours au Fils de Cypris,
Il n'eſt Déchiffreur que l'on vante
Autant que lui pour ces ſortes d'Ecrits.
Il me lut tout courant l'adorable Grimoire.
J'entendis ... juſte Ciel! quelle ſeroit ma gloire!
Quel deſtin ſeroit auſſi beau?
Mais helas! il ne lut qu'à travers ſon Bandeau,
Et je n'oſe preſque l'en croire.

SUR UN CLAIR DE LUNE.

QUand l'Amour nous fait éprouver
Son premier trouble avec ſes premiers charmes,
Contre ſoi-même encor c'eſt lui prêter des armes
Que d'être ſeul, & de rêver.
La dominante idée à chaque inſtant préſente
N'en devient que plus dominante,
Elle produit de trop tendres tranſports,
Et plus l'eſprit rentre en lui-même
Libre des Objets du dehors,
Plus il retrouve ce qu'il aime.
Je connois ce péril, & qui le connoit mieux?
Tous les ſoirs cependant une force ſecrete
M'entraîne en d'agréables lieux,
Où je me fais une retraite
Qui me dérobe à tous les yeux.
Là, vous m'occupez ſeule, & dans ce doux ſilence
Abſente je vous vois, je ſuis à vos genoux,
Je vous peins de mes feux toute la violence;
Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même courroux
Que s'il venoit par ſa préſence
Troubler un entretien que j'aurois avec vous.
Le Soleil dans les Mers vient alors de deſcendre,

Sa

Sa Sœur jette un éclat moins vif & moins perçant;
Elle répand dans l'air je ne sai quoi de tendre,
Et dont mon ame se ressent.
Peut-être ce discours n'est guere intelligible,
Vous ne l'entendrez point, je sai ce que j'y perds;
Un cœur passionné voit un autre Univers
Que le cœur qui n'est pas sensible.



SUR

UNE PASSION D'AUTOMNE.

O Que Dame Cypris est bonne,
Qui justement lorsque l'Automne
Va dépouiller nos Echalas,
Vous rend plus sensible, & me donne
Ce qui m'est dû sur vos appas!
Car & cette gent fanfaronne
Qui prétend se plaire aux combats,
Et cette autre non moins friponne
Qui porte de petits rabats,
Et ceux de qui la bouche entonne
Les graves Galimatias
Que l'aveugle Themis ordonne,
Enfin Galants de tous états
Seront absens de ces climats

Ou mon heureux ſort m'empriſonne,
Et d'où ne ſortent point vos pas
Que ſi dans le temps des frimats,
Ou le monde à Paris foiſonne,
Où juſques dans les Galetas
Eſſain d'Amours en l'air bourdonne,
Où tout Epoux eſt dans le cas
Dont il ne faut railler perſonne,
Où tout Amant ſenſé ſoupçonne
Qu'il pourroit ne s'en ſauver pas,
Si dans ces tems ſi délicats
Fidelité vous abandonne,
Par ma foi, je le dis tout bas,
J'en rougis, mais je lui pardonne.

A MADAME
LA D... DE M...

Sur ſon Mariage qui fut conſommé dans une Hôtellerie d'une petite Ville.

DU beau ſang dout vous êtes née,
Un Souverain vous eſt dû pour Epoux,
Mais vos appas auſſi donnent des droits ſur vous
A l'Ennemi de l'Hymenée.
Le ſerieux Hymen par un grave Decret

Vous

Vous met entre les bras d'un Prince d'Auſonie;
L'autre pour donner un trait
Qui tienne de ſon genie,
Sans pompe & preſque en ſecret
Conclut la ceremonie
Dans un méchant cabaret.

SUR
UN PORTRAIT
De feue Madame la Ducheſſe de Mantoüe.

TOi que pour ſon Rival Apollon même avoue
Immortel Cygne de Mantoüe, (*a*)
Quoique pour vivre ici le deſtin t'ait marqué
Le plus beau tems de la grandeur Romaine,
Que je te plains d'avoir manqué
Ce ſujet pour tes chants, & cette Souveraine!

(*a*) *Virgile.*

LES DEUX
COURRIERS.

L'Autre jour deux Courriers, chacun portant ſa male,
L'un parti de la Capitale,

L'autre d'un lieu voiſin, le plus beau des Deſerts,
Allant tous deux d'une viteſſe égale,
Se rencontrerent dans les airs.
Dans les airs? direz-vous. Voici choſes nouvelles.
C'étoient Zephirs, entendez-vous?
Et ce qu'ils portoient ſur leurs aîles
C'étoient ſoupirs dérobez aux jaloux,
Vers, & que ſai-je enfin? cent autres bagatelles,
Qui raviſſent deux Cœurs fideles,
Et font leurs tréſors les plus doux.
Le Courrier qui tournoit le dos à la grand' Ville,
Vous ſaurez que c'étoit le mien,
Dit à l'autre parti de ce ſéjour tranquille
Où ſe renfermoit tout mon bien,
Ta courſe doit être aſſez prompte,
Tu n'as rien à porter, mon Frere, au prix de moi,
Voi comme je ſuis chargé, voi,
Tu devrois en mourir de honte.
Il eſt vrai, répond-il, & cependant je conte
D'être encor mieux reçû que toi.

CAPRICE.

JE ne dors ni nuit ni jour,
Le Diable emporte l'Amour,
Ses petits Freres, ſa Mere,
Tous ſes Parens Jeux & Ris,
Toute l'Iſle de Cythere,
Et qui plus eſt, mon Iris.

SUR

SUR

UNE PETITE VEROLE.

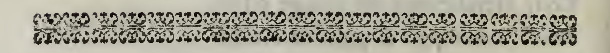
SUr le ſujet de la gente femelle
Qui rend mon cœur auſſi tendre qu'il eſt,
Grace & Beauté ſont enſemble en querelle;
Car Beauté dit: C'eſt par moi qu'elle eſt belle;
Grace répond: C'eſt par moi qu'elle plait.
Dame Beauté toujours fiere & hautaine,
D'eſprit quinteux, & qui veut qu'on apprenne
Combien ſes dons doivent être chéris,
Vous prend congé du viſage d'Iris.
Mais d'autre part ſa gentille Rivale,
Pour la confondre & lui clorre le bec,
Grace demeure, & tous nos cœurs avec,
D'Enfans aîlez troupe toujours égale
Aux pieds d'Iris ſe rend avec reſpect;
Dame Beauté mainte couleuvre avale.
Si qu'à la fin voiant que ſon couroux
N'avance rien, & ne ſert de deux cloux,
Elle revient ſans mot dire, au plus vite;
Heureuſe encor qu'on la reçoive au gite.

SUR
UNE SCENE

Que j'avois faite entre l'Amour & Psyché.

PSYCHE' à IRIS.

MA chere Sœur, nous ne nous devons rien,
En même cas nous sommes l'une & l'autre,
Votre Amant fait parler le mien,
Et le mien fait parler le vôtre.



MADRIGAL.

JE veux chanter en vers la Beauté qui m'engage,
J'y pense, j'y repense, & le tout sans effet;
Mon cœur s'occupe du sujet,
Et l'esprit laisse là l'ouvrage.

AUTRE.

TU fais quel eſt l'Objet, Amour, dont j'ai fait choix,
Fais que de ſes beaux yeux j'éprouve ſeul les armes,
Ne crains point d'être injuſte à l'égard de ſes charmes,
En ne ſoumettant pas mille cœurs à ſes loix ;
Mon cœur eſt aſſez tendre, il eſt aſſez fidelle,
Pour t'acquitter envers elle
De tout ce que tu lui dois.

SUR UNE PASSION CONSTANTE,

Sans être malheureuſe.

UN jour aux pieds d'Iris l'Amour alla ſe rendre
Reſpectueux, timide, & n'en oſant attendre
Que des rigueurs & du dédain ;
Iris ſe trouva moins ſevere,
Et l'Enfant retourna ſoudain
A ſon naturel témeraire.
Cependant par tous les dégrez
Il ſut conduire ſon audace.

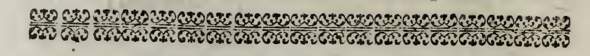
Enfin, je prévois bien que vous en douterez,
Siecles futurs, enfin Iris même l'embrasse.
Mais dans l'instant qu'entre ses bras
Il goûtoit, éperdu, des douceurs si nouvelles,
Iris en trahison lui coupoit les deux aîles,
Et l'Amour ne le sentit pas.
Ce tour-là fut, sur ma parole,
Le mieux pensé que j'aie encor connu,
Car l'Amour bien traité d'ordinaire s'envole
Plus vîte qu'il n'étoit venu.

L'ANNIVERSAIRE.

DAns un lieu sombre & tenebreux,
Le dixieme Janvier, s'assemblerent les Sages,
Censeurs du monde, & presque Anthropophages,
Gens sans amour, & rêvants toujours creux.
De longs habits de deuil la Troupe étoit couverte,
De deuil étoit tendu le funeste séjour;
L'an précedent à pareil jour
D'un de leurs Compagnons ils avoient fait la perte,
Il avoit déserté; quand un Sage déserte,
Ne le cherchez que chez l'Amour.
Dans des chants où regnoit une tristesse extrême,
De celui qui manquoit ils déploroient le sort.
Helas! disoit avec transport
Un Orateur à face maigre & blême,

C'étoit

C'étoit pour notre Corps un ſujet excellent;
Quel pareſſeux! quel indolent!
Quel ennemi du ſoin & de la veille!
Qu'il eut pour ne rien faire un merveilleux talent!
Qu'il dormoit bien ſur l'une & l'autre oreille!
A peine quelquefois paroiſſoit-il galant;
Je ſai qu'il faiſoit mal d'en faire le ſemblant,
Mais que cette apparence étoit peu criminelle,
Auprès de cet amour ſincere & violent
Qui nous en a fait un rebelle!
Le Diſcoureur en étoit-là,
Quand le Sage défunt parut & le troubla,
Comme un Spectre ſorti du ténebreux rivage.
Meſſieurs, leur dit-il, me voilà.
Et voilà celle qui m'engage;
Critiquez ce Portrait, vous ſavez critiquer,
Et comme un peu de tems vous ſera néceſſaire,
Je ne veux pas vous en laiſſer manquer,
Je reviens dans un an, à l'autre Anniverſaire.
En attendant, je vous déclare à tous
Que j'aime, que l'on m'aime, & que vous êtes fous.

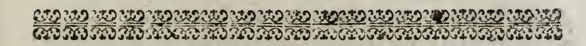


SUR
DES DISTRACTIONS
Dans l'Etude de la Géometrie.

LOrſque je tiens les horribles Ecrits
Des Succeſſeurs d'Euclide & d'Archimede;
Contre la joie infaillible remede,
Rude ſupplice aux plus triſtes Eſprits,
Je vois l'Amour, & je ſuis tout ſurpris
Qu'il me vient là faire une parentheſe;
Penſe un moment, dit-il, à ton Iris,
Tu penſeras un peu plus à ton aiſe.
Très-volontiers, lui dis-je, mon Mignon,
Je ſai trop bien qu'on ne lui dit pas, non.
J'accomplis l'ordre, & d'aſſez bonne grace.
Puis je reprens mes Savans, & l'Ennui,
Priant l'Amour de leur ceder la place,
La compagnie eſt mauvaiſe pour lui.
S'en va-t-il? non. Parentheſe nouvelle,
Encore Iris. Encore une fois, ſoit,
Deux, s'il le faut. On peut faire pour elle
Sans faire trop, un peu plus qu'on ne doit.
Mais à la fin, lorſque je m'en crois quitte,
Que mon devoir eſt fait, & par de-là,
Mon enragé, mon traître eſt encor là,
Et ſon Iris. En vain je me dépite,

Au

Au Diable ſoit le Lutin obſtiné,
C'eſt encor pis, j'en ſuis mieux lutiné.
Je n'y ſai plus que prendre patience,
Et puiſqu'il faut que je penſe & repenſe
A cette Iris, & la nuit & le jour,
Penſons-y donc. Adieu vous dis, Science,
Je veux avoir la paix avec l'Amour.



L'AMOUR ET L'HONNEUR.

FABLE.

DAns l'Age d'Or que l'on nous vante tant
Où l'on aimoit ſans loix & ſans contrainte,
On croit qu'Amour eut un regne éclatant,
C'eſt une erreur; il fut ſi peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte.
J'ai des Sujets, mais ils ſont trop ſoûmis,
Dit-il, je regne, & je n'ai point de gloire,
J'aimerois mieux dompter des ennemis,
Je ne veux plus d'empire ſans victoire.
A ce diſcours Jupin rêve, & produit
L'auſtere Honneur, épouvantail des Belles,
Rival d'Amour, & Chef de ſes Rebelles,

Qui

Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'Enfant mutin le confidere en face,
De près, de loin, & puis faifant un faut,
Pere des Dieux, dit-il, je te rends grace,
Tu m'as fait là le Monftre qu'il me faut.

ENVOI.

Jeune Beauté, vous que rien ne furmonte,
Je ne dis pas, vous aimerez un jour,
Mais après tout, ceci n'eft point un conte,
L'Honneur fut fait pour l'honneur de l'Amour.

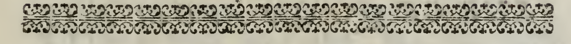
SUR

UNE BRUNE.

BRunette fut la gentille femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renverfa cette forte cervelle,
Où la Sageffe avoit pris le timon;
Qui dit Brunette, il dit fpirituelle,
Et vive au moins comme un petit Démon
Et, s'il vous plaît, tous ces jolis vifages,
Qui de la Grece affolerent les Sages,
Qui comme Oifons les menoient par le bec,
Qui croiez-vous que ce fuffent? Brunettes
Aux beaux yeux noirs, & qui dans leurs goguettes
Difoient, Dieu fait, gentilleffes en Grec.

Autre

Autre Brunette aujourd'hui me tourmente
Moi Philoſophe, ou du moins raiſonneur,
Et qui pouvois acquerir tout l'honneur
Et tout l'ennui d'une ame indifferante.
Or vous, Meſſieurs, qui faites vanité
Des triſtes dons de l'auſtere Sageſſe,
Quand vous verrez Brunettes d'un côté,
Allez de l'autre en toute humilité,
Brunéttes ſont l'écueil de votre eſpece.



SUR CE QU'ON AVOIT TRAITÉ un ſujet tendrement, au lieu de le traiter galamment ſelon la premiere intention.

J'Ai vû le tems que j'avois en partage
Un aſſez galant badinage;
Je ſavois, diſoit-on, dans des Vers gracieux
Faire joüer ces Enfans qui ſont Dieux.
Mais de moi maintenant ce talent ſe retire;
Lorſque je demande à ma Lyre
Un Menuet, un Rigodon,
Elle me rend des Airs qui peindroient le martyre
Du paſſionné Celadon.
Ce que tu m'accordois, Dieu des Vers, quel caprice
Te porte à me le refuſer?
Mais non, j'ai tort de t'accuſer

Je

Je reconnois mon injuſtice,
Depuis un temps je m'apperçoi
Que quand tes dons ſacrez daignent ſur moi deſcendre,
C'eſt le Vaſe où je les reçoi
Qui fait que même malgré toi
Tout le galant ſe tourne en tendre.

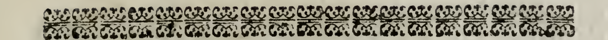
SUR CE QU'ON AVOIT MIS dans une Eglogue ces quatre Vers:

Sans permettre à ſon cœur de trop nobles déſirs,
Elle peut des Dieux même attendre les ſoupirs;
Et ſi pour elle en vain les Dieux verſoient des larmes,
Ils ſauveroient encor leur gloire par ſes charmes.

Et qu'il fallut les ôter, parce qu'ils étoient trop pompeux.

Le Poëte a manqué, je n'en diſconviens pas,
Mais il étoit plus Amant que Poëte.
Quand de ce qu'on adore on chante les appas,
Le Chalumeau devient Trompette.

SUR



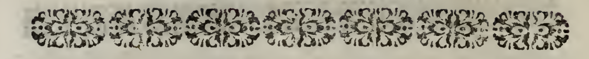
SUR

UNE VISITE

Qu'un Malade attendoit inutilement depuis quelque tems.

VOus ne venez donc point, vous pour qui je respire,
Vous qui ſeule à mes maux pourriez me dérober,
Vous qui d'un ſimple mot, qui d'un leger ſourire
Diſſiperiez l'horreur où je me ſens tomber.
Privé de la ſanté, mon ſeul mal eſt l'abſence,
C'eſt vous que je regrette, & qui me tourmentez,
Venez de vos attraits éprouves la puiſſance,
Et ſi je ſouffre encor, puniſſez-m'en, partez.

LET-



LETTRE

A une Demoiselle de Suéde, dont j'avois vû un très-agréable Portrait chez M..... Envoyé de Suéde, qui de plus m'en avoit dit des merveilles.

MADEMOISELLE,

Je ne sai si en me donnant l'honneur de vous écrire, j'écris à quelqu'un. Sur votre nom, qui est fort illustre, il faut que je vous croye Suédoise; sur les grands yeux noirs que j'ai vûs dans votre portrait, & qui doivent être pleins de feu dans l'Original, je vous croirois Espagnole; sur de jolis Vers François qu'on m'a montrez de vous, je vous crois Françoise; sur les Vers Italiens qu'on dit que vous savez faire, vous devez être Italienne; sur tout cela ensemble, vous n'êtes d'aucun Païs.

Pour rendre le miracle encor plus achevé,
Dix-sept ans à peu près, c'est l'âge qu'on vous donne;
Dix-sept ans jusqu'ici n'avoient gâté personne,
Pour vous, ils vous font tort. L'esprit si cultivé,
Et dix-sept ans, font que je vous soupçonne
De n'être, Dieu me le pardonne,

Que

Que quelque objet en l'air qu'un Poëte a rêvé.

Cependant il eſt certain que M. l'Envoyé de Suéde prend l'affaire fort ſérieuſement ; & ſi l'on a à croire des prodiges, ce doit être plûtôt ſur ſon autorité que ſur celle d'un autre. Il ſoûtient que vous êtes à Stokholm, que mille gens vous y ont vûë, & vous y ont parlé ; il dît même que votre portrait qui repréſente le plus charmant viſage du monde, ne repréſente pas le vôtre dans toute ſa beauté, & que les Peintres de Suéde ne flatent pas comme les nôtres. Mais pourquoi, nous qui ſommes dans le Pais de la beauté, de l'eſprit, & des agrémens, n'aurions-nous jamais rien vû de pareil à une perſonne ſi accomplie ? Voilà ce que la vanité Françoiſe nous fait dire auſſi-tôt. A cela je ne ſai qu'une réponſe, qui puiſſe nous aider à croire tout ce qu'on dit de vous.

L'Amour ailleurs ſi redoutable
Ne trouve pas ſans doute un climat favorable
Sous le Ciel de Suéde, & ſi près des Lappons ;
Les cœurs y ſont glacez, & pour fondre leurs glaces,
N'a-t-il pas dû produire un Chef-d'œuvre où les Graces
Euſſent répandu tous leurs dons?
Si nos Climats n'ont rien qui ne vous cede
Soit en eſprit, ſoit en attraits,
C'eſt qu'Amour y ſoûmet les cœurs à moins de frais
Qu'il ne pourroit faire en Suéde.

C'eſt là, MADEMOISELLE, tout ce que j'ai pû imaginer de plus vrai-ſemblable. Tirez-moi d'embarras, je vous en conjure, & ayez la bonté de me faire ſavoir ſi vous êtes. Que votre modeſtie ne vous empêche point de me l'avoüer naturellement : je vous promets de n'en parler à perſonne, je ne voudrois pas qu'on ſût que j'euſſe quelque intelligence avec une Etrangere, qui triompheroit de toutes nos Françoiſes, & effaceroit l'honneur de la Nation. Ce ſeroit là un trop grand crime contre ma Patrie ; cependant je m'accoûtume à en faire un peut-être encore plus grand. Tous mes ſoupirs, à l'heure qu'il eſt, ſortent de France, & vont du côté du Nort.

Lieux déſolez, où l'Hiver tient ſon ſiége
Sur de vaſtes amas de nége,
Où les Aquilons violents,
Où les Frimats & les Ours blancs
Compoſent ſon triſte cortege,
Mer Glaciale, affreux climats,
C'eſt après vous que je ſoûpire,
Les lieux où regne un éternel Zephire,
Le ſéjour de Venus, Cypre ne vous vaut pas.

Vous voyez, MADEMOISELLE, que mon cœur a déja bien fait du chemin. Je me flate que mes hommages qui ne ſeroient pas dignes de vous à Stokholm, deviendront de quelque prix en traverſant cinq cens lieuës de Païs pour aller juſqu'à vous ; & que s'il eſt triſte de vous écrire de ſi loin, ce me ſera du moins auprès de vous une eſpece de mérite.

Je

Je n'en ai point d'autre à vous faire valoir, & je ne crois pas même que vous puiſſiez ſavoir qui je ſuis,

A moins qu'un coup de la fortune
N'ait porté juſque ſur vos bords
Le nom de l'Enchanteur qui fait parler les Morts,
Et qui voyage dans la Lune.

MADRIGAL.

AUx Immortels quand je fais quelque offrande,
Ils m'en ſeront eux-mêmes les témoins,
Ce n'eſt jamais l'or que je leur demande,
Les dignitez, les honneurs encor moins.
Mais je leur dis: Votre pouvoir ſuprême,
Dieux immortels, diſpoſe auſſi des cœurs,
Conſervez-moi le cœur de ce que j'aime,
Et je renonce à vos autres faveurs.

SUR

UN COMMERCE

D'AMOUR.

Qui subsistoit sans fureurs, sans jalousie, &c.

A Voir l'Amour tel qu'il erre en ce Monde.
Les yeux en feu, la mine furibonde,
Barbare auteur des pleurs les plus amers,
On le prendroit pour le fils de Megere,
Qui s'est armé des serpens de sa Mere,
Et vient chez nous transporter les Enfers.
Mais grace à vous, & grace à moi peut-être,
On le peut voir sous des traits moins connus,
Vos tendres feux l'obligent de paroitre
Comme le fils de l'aimable Venus.

FIN.

F's poems are his juvenilia.
The Biographie Universelle stigmatises his plays as beneath mediocrity while admitting that the pastorals are neat. It commends
Eclogue ix. Portrait de Clarice
Sonnet à Daphne. L'Amour et l'Honneur.